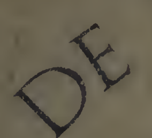


HISTOIRE



DE MÜRGER



POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE LA VRAIE BOHÈME

PAR

TROIS BUVEURS D'EAU

CONTENANT DES

CORRESPONDANCES PRIVÉES DE MÜRGER



PARIS

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —

18 RUE JACOB

300

A cet animal de Vignet!
Son vieux camarade
Nadar
fev. 66.

HISTOIRE

DE MÜRGER

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

HISTOIRE

DE

MÜRGER

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA VRAIE BOHÈME

PAR

TROIS BUVEURS D'EAU

CONTENANT DES

CORRESPONDANCES PRIVÉES DE MÜRGER



PARIS

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —

18 RUE JACOB

AVIS DE L'ÉDITEUR

Ce livre, comme l'indique suffisamment la forme rapide que lui ont donnée les trois auteurs, était destiné à paraître dans le mois qui a suivi la mort de Henry Murger. C'est par suite de circonstances tout à fait indépendantes de la volonté des auteurs et de l'éditeur que la publication en a été suspendue; il y avait à rassembler, comme on pourra s'en convaincre en lisant la seconde et la troisième partie, de nombreuses lettres intimes.

S'il eût été possible de prévoir ce retard, nous aurions certainement mis à profit le temps qu'il nous a laissé pour refondre en un récit unique et homogène les souvenirs et les appréciations des trois *Buveurs d'eau.*

Comme livre, l'ouvrage aurait gagné sans doute à

cette fusion ; cependant nous pensons que de ce désordre apparent doit naître un intérêt spécial pour le lecteur qui cherche autre chose, dans un livre, qu'une forme bien réussie : trois amis de Murger racontent et jugent sa vie littéraire, chacun à son point de vue et selon ses inspirations personnelles ; le lecteur dont nous parlons ne sera pas fâché d'avoir à rapprocher et à comparer lui-même ces appréciations, et il en déduira nécessairement les conséquences d'une façon plus impartiale.

A PAUL D'H....YS

A vous qui avez assisté, pendant les jours et les nuits, sans le quitter un instant, l'ami que nous avons perdu ;

A vous qui, l'un des tard venus près de lui, avez bravement accepté et accompli la besogne des amis anciens que la mort prête à frapper n'avait pas avertis,

Nous dédions ce livre en signe de notre affectueuse estime et de notre reconnaissance.

* * *

HISTOIRE DE MURGER

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE

LA VRAIE BOHÈME

PREMIÈRE PARTIE

I

Le but du livre. — La tradition sur Murger.
Les *cancans* légendaires.

Je crois utile, parlant le premier, d'exposer notre intention et notre but.

Murger, poëte et romancier, — aujourd'hui complet, malheureusement, — sera jugé avec plus ou moins de bonheur, avec plus ou moins de bonne foi ; notre appréciation littéraire de son talent ne saurait avoir que la portée d'une opinion personnelle ; d'ailleurs ses livres sont là pour répondre.

Mais l'homme?...

Et ici il y a une distinction à faire : la *vie privée* de l'individu, quelque célèbre qu'il soit d'ailleurs, n'appartient, selon nous, à personne ; ce que nous voulons révéler de Murger, c'est cette existence pour ainsi dire professionnelle, agissante ou passive, cause ou effet, qui dicte souvent les pages de l'auteur ou n'est parfois qu'un reflet de ses œuvres. Dans le premier cas, c'est, comme Murger l'a écrit lui-même, « la perpé- « tuelle exploitation du cœur par l'imagination ; » dans la seconde hypothèse, le poëte caresse sa volonté humiliée en lui disant tout bas : « Va, console-toi « d'obéir ; ce qu'il y a de meilleur en nous est ce qui « s'écoule par notre plume. » Toujours est-il que cette *seconde* histoire de l'écrivain est liée à son livre par des rapports intimes ; elle le commente, l'explique ou même le justifie, quand il a besoin d'être justifié.

A ce point de vue, Murger est-il connu? Nous osons dire que non, car, pour que la vérité soit vraie, il faut « toute la vérité et rien que la vérité ! » Or, d'un côté, la mort a si bien fauché avant de frapper Murger, et, de l'autre, tant de *Bohèmes ignorés* ont, selon son expression, « quitté la partie, repiquant des deux vers « le rôti paternel, » que, de ses vieux amis qui l'ont connu à l'âge de seize ans, quand la vocation lui mit la plume en main, nous restons tout au plus sept ou huit. De 1839 à 1844, sa vie est peu connue, ou, pour mieux dire, mal racontée. Cette phase de son histoire, nous attendions qu'il l'écrivît, comme il avait l'inten-

tion de le faire et comme il l'aurait fait, « une nuit « ou l'autre. » C'était pour lui, plus que pour tout autre écrivain, une véritable propriété littéraire que ce drame mélancolique et burlesque que nous connaissons si bien pour en avoir été tour à tour les acteurs et les comparses. Mais nous comptions sans ce dénoûment si soudain et si lugubre.

Maintenant, à côté des brillants amis littéraires que lui a valus son talent en maturité, critiques bienveillants et convaincus pour la plupart, il existe sur Murger une sorte de tradition légendaire, la plus dangereuse et la plus impitoyable bavarde qui soit dans Paris. Elle se promène dans les *garnis* et les estaminets, elle *cancane* dans les mansardes et raconte dans les ateliers des chapitres tout à fait inédits et apocryphes des *Scènes de la Bohème;* elle assaisonne de gravelures dégradantes les exagérations ridicules des « poëtes pleurards dont la muse a toujours les yeux « rouges et les cheveux mal peignés, de toutes les « médiocrités impuissantes, » etc... Cette parodie grossière du Murger gaulois, cette horrible complainte qui pue le vice, la paresse, et glorifie l'improbité, arrive, je ne sais comment, jusqu'au salon du « lecteur in« quiet, » du « bourgeois timoré, » et celui-ci, quand son fils a eu la fantaisie *de tourner en vers* un compliment de fête ou d'acheter une boîte de couleurs, se hâte de lui citer Murger (qu'il ne connaît pas), à peu près comme on donne aux collégiens certain traité du docteur *Tissot.*

Murger était notre ami depuis vingt-cinq ans, et nous aimons sa mémoire; il a marqué — en passant, hélas! — sa place dans la littérature contemporaine : il était bienveillant et digne. A tous ces titres, nous avons pensé qu'il méritait d'être connu tout entier. Il nous reste de lui, avec nos souvenirs, des lettres, des vers intimes qui expliqueront à la fois, l'un par l'autre, son caractère et son livre. Son roman est bien fini, et l'on croira facilement que nous n'avons ni le vaniteux désir de le refaire, ni la sotte présomption de le continuer; nous nous défendons comme d'une bêtise et comme d'une profanation de vouloir prêter un mot, une boutade, une anecdote, à cet esprit si original, à cette imagination si droite qui semblait tourmenter en vain sa pensée et son style pour arriver toujours, et comme malgré lui, à une simple vérité.

II

Les secrets des Buveurs d'eau. — Les Buveurs d'eau du roman.

Je parlerai d'abord de notre société des *Buveurs d'eau.*

Il est temps, je crois, de publier les *secrets* de cette association qui nous valut dans notre entourage des railleries acharnées et même — qui pourrait le croire? — quelques inimitiés sérieuses.

Comme tous les jeunes gens, nous avions des croyances vives et des illusions ; nous les avons peut-être conservées plus longtemps que les années ne nous le permettaient...

Tant pis pour qui oserait nous en blâmer ou seulement nous en plaindre !

Quand Murger m'apporta son livre, *les Scènes de la Bohème,* je l'avais déjà lu, et je lui reprochai, non pas d'avoir mis en scène les Buveurs d'eau, mais d'avoir fait de cette association une sorte de cible à ses épigrammes, la personnification de cette immobilité systématique, de ce stoïcisme du silence, de ce parti pris d'obscurité qu'il attaquait avec raison. Je lui reprochai surtout ces lignes :

« ... Jacques mourut peu de jours après. — Comme
« le convoi eut lieu le jour même de l'ouverture du
« Salon, les Buveurs d'eau n'y assistèrent pas. — L'art
« avant tout, avait dit Lazare. »

(*Le Manchon de Francine.*)

— Tu fais, lui disais-je, de notre petit groupe, fraternel avant tout, une réunion de sectaires farouches étouffant sous le fanatisme de l'art les élans de cœur et d'amitié.

— Bah ! me répondit-il, j'ai pris, pour la combattre dans mon *roman,* une ridicule et funeste théorie qui court les mansardes, conviction quelquefois, mais trop souvent prétexte à l'indolence ou mauvaise excuse de l'orgueil incapable ; j'ai imaginé un cénacle que j'ai nommé la Société des Buveurs d'eau ; mais qui peut savoir que nous avons été les Buveurs d'eau ? J'ai eu soin d'écrire (et il feuilleta le livre pour m'indiquer le passage) que tous les membres de cette petite Église étaient morts silencieusement, sans laisser derrière eux ni une œuvre ni une récrimination.

Le *roman* devait faire son chemin ; il contenait trop de souvenirs réels, et ces souvenirs étaient trop mal déguisés pour que le lecteur pût toujours les distinguer des créations imaginaires.

Faisons aujourd'hui, sur ce point, la part du *réel* et la part de l'imagination.

Voici d'abord quelques fragments de ce que Murger a écrit sur les *Buveurs d'eau :*

« ... Le principal défaut des membres de cette asso-
« ciation, c'était leur parti pris d'isolement. En se
« restreignant volontairement dans le cercle d'une
« existence uniforme, en demeurant comme ils le fai-
« saient à l'écart de toute relation extérieure, ils per-
« daient nécessairement l'avantage de rencontrer ces
« occasions qui viennent quelquefois si utilement pla-
« cer une échelle sous le pied de ceux qui tentent l'as-
« saut des obstacles. Dans les habitudes de la vie
« moderne, et quand il n'est pas sorti de sa phase
« d'obscurité, l'artiste doit réunir au talent qui peut
« produire une œuvre l'intelligence et l'activité néces-
« saires pour la mettre en évidence. Il existe pourtant
« certaines natures qui résistent devant les exigences
« de la vie pratique. Incapables de tenter aucun effort
« pour constater leur existence, soit par indolence na-
« turelle ou par ignorance des moyens à employer,
« elles prolongent ou perpétuent cet état d'anonymité
« qui est au talent ce que le boisseau est à la lumière.
« Les Buveurs d'eau appartenaient à cette race de so-
« litaires obstinés auxquels suffisent les jouissances de
« la vie contemplative. Reclus dans la pratique de
« leur art, le monde finissait pour eux aux murailles
« de leur chambre ou de leur atelier ; aussi devaient-
« ils subir l'influence de l'incognito, atmosphère mal-
« saine qui engourdit les plus actifs, qui aigrit les
« plus pacifiques, qui asphyxie quelquefois. A des
« gens séquestrés volontairement dans un lieu étroit
« et renfermé qui se plaindraient de manquer d'air,

« le premier venu répondrait : — Ouvrez la fenêtre!
« Lorsque les Buveurs d'eau découragés laissaient,
« pour toute récrimination contre leur destinée,
« échapper cette plainte banale : Nous n'avons pas de
« chance! on aurait pu leur répondre : — Ouvrez la
« porte! car non-seulement ils la tenaient fermée,
« mais encore ils poussaient pour ainsi dire le verrou
« à l'intérieur... »

(*Les Buveurs d'eau. — Introduction.*)

Puis encore dans la préface des *Scènes de la Bohème :*

« ... Cette Bohème-là se recrute parmi ces jeunes
« gens dont on dit qu'ils donnent des espérances, et
« parmi ceux qui réalisent les espérances données,
« mais qui, par insouciance, par timidité, par igno-
« rance de la vie pratique, s'imaginent que tout est
« dit quand l'œuvre est terminée, et attendent que
« l'admiration publique et la fortune entrent chez eux
« par escalade et avec effraction. Ils vivent pour ainsi
« dire en marge de la société, dans l'isolement et dans
« l'inertie. Pétrifiés dans l'art, ils prennent à la lettre
« exacte les symboles du dithyrambe académique qui
« placent une auréole sur le front des poëtes, et, per-
« suadés qu'ils flamboient dans leur ombre, ils atten-
« dent qu'on vienne les trouver. Nous avons autrefois
« connu une petite école composée de ces types si
« étranges qu'on a peine à croire à leur existence : ils
« s'appelaient les disciples de *l'art pour l'art*. Selon ces

« naïfs, l'art pour l'art consistait à se diviniser entre « eux, à ne point aider le hasard qui ne savait pas « même leur adresse, et à attendre que les piédestaux « vinssent se placer sous leurs pas.

« C'est, comme on le voit, le stoïcisme du ridicule. « Eh bien, nous l'affirmons encore une fois pour être « cru, il existe au sein de la Bohème ignorée des êtres « semblables dont la misère excite une pitié sympa- « thique sur laquelle le bon sens nous force à revenir, « car si vous leur observez tranquillement que nous « sommes au XIXe siècle, que la pièce de cent sous est « impératrice de l'humanité, et que les bottes ne tom- « bent pas toutes vernies du ciel, ils vous tournent le « dos et vous appellent bourgeois.

« Au reste, ils sont logiques dans leur héroïsme « insensé ; ils ne poussent ni cris ni plaintes, et su- « bissent passivement la destinée obscure et rigou- « reuse qu'ils se font eux-mêmes. Ils meurent, pour la « plupart, décimés par cette maladie à qui la science « n'ose pas donner son véritable nom : la misère. Ils « meurent jeunes, laissant quelquefois après eux une « œuvre que le monde admire plus tard, et qu'il eût « sans doute applaudie plus tôt si elle n'était pas res- « tée invisible. »

(*Scènes de la Bohème. — Préface.*)

Voici maintenant qui peut donner une idée des exagérations grotesques que nous prêtaient ceux qui n'avaient point été admis dans la société et qui s'en

vengeaient par des *charges d'atelier,* des *scies* et des épigrammes. C'est un rapin qui parle :

« On désigne ainsi, à ce qu'il paraît, une espèce de « francs-maçons de l'art, continua l'ami avec une « teinte d'ironie ; on n'est admis dans leur compagnie « qu'avec toutes sortes de difficultés ; ils vous sou- « mettent à des épreuves très-dures pour le pauvre « monde. Il faut d'abord improviser, si l'on est peintre, « un chef-d'œuvre comme la *Transfiguration* en vingt- « cinq minutes ; si l'on est sculpteur, un groupe « comme le *Persée;* si l'on est poëte, un poëme comme « l'*Iliade.* La besogne faite, on passe au scrutin. Si « vous êtes reçu, on vous fait proférer toutes sortes de « serments sur des pinceaux, des plumes et des ébau- « choirs disposés en croix. Le génie étant une faculté « d'essence divine, on s'engage à ne point le profaner « en se livrant à un brutal mercantilisme ; en d'autres « termes, il est défendu de gagner de l'argent avec « ses œuvres. La cérémonie se termine par un grand « verre d'eau qu'on avale, symbole ingénieux qui ca- « ractérise l'esprit d'une société où il n'y a que de « l'eau à boire... »

(*Les Buveurs d'eau. — Francis.*)

Je ne veux réfuter tous ces passages que par l'histoire simple et sincère de l'association des Buveurs d'eau.

Voici ce qu'elle fut :

III

Les Buveurs d'eau de l'histoire. — Comment ils se dispersent.
La part de l'hôpital.

Par le premier article des statuts, il était interdit aux Buveurs d'eau de faire partie d'aucune société secrète, et les réunions mensuelles excluaient d'une façon absolue toute discussion politique.

Pour les besoins de la vie matérielle, nous devenions, en effet, tous solidaires les uns des autres ; et, en vérité, cette loi n'aurait pas eu besoin d'être formulée, elle avait été pratiquée depuis longtemps quand la société fut fondée.

La cotisation pour la caisse commune était assez faible pour que chaque membre pût, dans l'espace d'un mois, s'en procurer le montant, et si, dans les repas qui précédaient ou suivaient nos réunions, l'eau devait figurer comme unique boisson, c'est qu'il fallait que l'écot en fût assez modique pour que chacun pût en payer sa part ; le sentiment de délicatesse qui avait dicté ces précautions a-t-il besoin d'être expliqué ?

En outre, nous ne voulions pas qu'un projet, au moins sérieusement conçu, devînt un prétexte à *ban-*

quets. Beaucoup d'associations plus ambitieuses ont fini par là.

Bien loin d'imposer à ses membres une patience stoïque, le parti pris de l'isolement et le mépris du succès, la société des Buveurs d'eau avait été créée, au contraire, pour mettre en commun non-seulement l'étude et l'expérience, mais encore l'activité et les relations de tous ses membres. Se produire et faire aux autres un marchepied d'un succès, tel était le devoir de chacun; grandir et *arriver* les uns par les autres, tel était le but principal.

On comprend alors que nous avions dû nous choisir et procéder dans ce triage le plus souvent par exclusion; on comprend aussi que, par conséquent, cette « perpétuelle admiration de notre talent et de « nos œuvres » devait être et pouvait être le résultat d'une conviction sincère.

Nous réprouvions sans doute le mercantilisme, mais comme but seulement et non comme moyen de vivre: Noël donnait des leçons de dessin; Murger était secrétaire de M. Tolstoï et brochait des petits contes d'enfant pour l'*Age d'or;* je sténographiais des séances de justice de paix pour un journal judiciaire; Christ et Cabot dessinaient des ornements pour un marbrier; Gothique peignait des enseignes de sages-femmes, etc. Il était non-seulement permis, mais encore recommandé à chaque Buveur d'eau de faire descendre son art jusqu'à la production du pain de quatre livres.

Chacun de nous, du reste, vivait à sa guise et n'était

même tenu de boire de l'eau qu'une fois par mois.

Mais chaque membre de l'association devait, à la fin de l'année, justifier d'une tentative sérieuse, soumettre à l'association une œuvre d'étude et de conscience.

Enfin, ces pauvres Buveurs d'eau qu'on a déguisés depuis en conspirateurs permanents, en fanatiques *à tous crins* s'épuisant en imprécations contre les gouvernements, les sociétés et les génies classiques, avaient eu dès lors assez de bon sens et de conscience pour comprendre qu'un système commun d'opinions politiques, d'utopie sociale, d'école littéraire ou artistique, était plutôt un péril qu'une force; et ce respect des aspirations individuelles fut si religieusement observé qu'il fut en germe une des causes de la dissolution de la société. Il était difficile, en effet, surtout à des esprits jeunes et ardents, d'établir une délimitation bien tranchée entre la forme de l'œuvre et sa tendance. Comment admirer sans réserve, et surtout comment louer sans restriction le poëme, le roman, le tableau, la statue, glorification ou symbole d'une idée qu'on ne partageait pas? Ce fut le sujet d'une discussion orageuse, une difficulté qui, toujours imparfaitement résolue, reparaissait toujours menaçante.

Mais il faut le dire : la société des Buveurs d'eau ne fut dissoute que pour la forme, et quand nous la brisâmes, ce fut encore par respect pour le sentiment pur et profond qui l'avait inspirée; nous ne voulûmes pas la laisser s'éteindre dans un méprisant abandon.

Christ était mort à l'hôpital, Cabot était mort à l'hôpital, un troisième était allé demander à sa ville natale le pain qu'il ne trouvait plus à gagner dans Paris... et celui-là m'écrivait le 5 avril 1844 :

« ... O mon ami, notre centre n'est plus le même ; « nous sommes éloignés les uns des autres et, malgré « nous, nous nous oublions, quittes à nous souvenir « lorsque le hasard nous met en présence. C'est là « l'histoire de la vie de tous... En somme, c'est fort « triste et je ne puis que regretter qu'il n'en soit pas « autrement... »

IV

Première rencontre. — Premiers vers. — Son enfance. — Un mot du père de Murger. — Murger petit clerc.

Rue Monsigny, n° 1, au sixième étage, une petite chambre meublée d'air, de soleil et de gaieté; fenêtre avec balcon sur la place Ventadour, derrière le théâtre qui s'appelait alors théâtre de la Renaissance; c'est là que j'ai vu Murger pour la première fois, vers la fin de 1838; il avait alors seize ans.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour retrouver encore vivants et distincts tous les détails de cette première visite. La clef était à la serrure; Murger avait frappé légèrement, puis il était entré tranquille et souriant.

C'était alors un gros jeune garçon, imberbe, joufflu, rosé, dont la ronde structure, plutôt boursouflée que charnue, laissait deviner un tempérament lymphatique; ses yeux bruns étaient bien ouverts et regardaient tout autour de lui avec une placidité naïve; sa bonhomie toute juvénile était exempte d'embarras comme de hardiesse; il avait l'air d'un jeune moine destiné au bonheur contemplatif et tout heureux de cet avenir.

Il portait une redingote bleue *à la propriétaire,* un

chapeau droit, haut et large à bords plats, des bas bleus et des souliers lacés.

— M. Pottier n'est pas ici, me dit-il ?

— Non, monsieur, lui répondis-je, Pottier ne rentre qu'à la nuit.

— Oh ! c'est un ami, reprit-il en s'emparant d'une chaise et en tirant de sa poche tout l'attirail à cigarettes. Il a été mon professeur à l'école de M... ; il m'a rencontré ce matin et il m'a engagé à venir le voir. Dn reste, il m'a dit que vous demeuriez ensemble ; il m'a prévenu que vous faisiez de la littérature et du théâtre, et il m'a conseillé de venir causer avec vous.

— Vous faites donc des vers ?

— J'essaye, me répondit-il en s'efforçant de rire de lui-même.

J'avais dix-neuf ans, et, dans ce temps-là, il n'y avait pour nous d'autre *littérature* que les vers ; nous ne pardonnions la prose qu'aux grands poëtes.

Deux heures après, il m'avait lu une vingtaine de strophes, tout son bagage de néophyte, et il m'avait raconté sa très-simple histoire. La poésie était bien, dans toute l'étendue de l'expression, de la poésie d'écolier; genre sérieux, rhythme grave, pensée criarde, rime fausse, faible ou tourmentée ; dix, onze, treize ou quatorze pieds à chaque vers — rarement douze ! — J'en avais de pareils enfouis depuis deux ans dans un tiroir que je me gardai bien d'ouvrir, ce que j'aurais pu faire pour le consoler ; mais l'amour-propre n'est généreux qu'à ses heures.

Quant à l'histoire de son enfance, elle est maintenant bien connue ; son père, originaire de la Prusse, je crois, était tailleur et portier dans une maison de la rue des Trois-Frères. C'était un homme casanier et taciturne. Quand, après la représentation de *la Vie de Bohème* au théâtre des Variétés, on lui parla de son fils comme d'un esprit distingué, quand il entendit son nom dans toutes les bouches, il éprouva un étonnement dont il ne revint jamais. Le jour de la seconde représentation, Murger alla le matin chez son père :

— Si vous voulez revoir ma pièce aujourd'hui, lui dit-il, je vous apporte des places.

— Ta pièce, lui répondit son père? Comment! on la joue donc encore ?

Murger était en 1838 petit clerc chez un avoué dont j'ai oublié le nom. Il trouvait moyen de gagner tous les jours sur le temps destiné aux courses de l'étude deux bonnes heures qu'il allait passer chez Pierre et Émile Bisson, deux jeunes peintres qui demeuraient dans le quartier latin. Là il étudiait la peinture qui fut sa première vocation artistique, et il écrivait les vers rêvés la veille. Il espérait, me dit-il, avoir bientôt plus de temps à donner aux arts; M. Tolstoï, correspondant du gouvernement russe, avait promis de le prendre en qualité de secrétaire.

Voilà où nous en étions quand Pottier rentra.

V

Eugène Pottier. — Taillé pour la Bohème. — Le premier professeur de Murger.

Murger c'est la Bohème, comme la Bohème fut Murger. Les personnages qui agirent autour de lui ne sont pas simplement épisodiques, et il me semble d'autant plus indispensable d'esquisser à grands traits quelques acteurs de cette tragi-comédie à mesure qu'ils entrent en scène, qu'il n'en est peut-être pas un seul qui n'ait eu son action sur les idées et les tendances diverses du romancier. Chaque individu que Murger a rencontré dans la vie devient la clef d'un personnage de ses Nouvelles et quelquefois même d'une Nouvelle entière.

Eugène Pottier est le fils d'un layetier-emballeur. Il était bien né poëte, celui-là, et quoique son livre, encore aujourd'hui manuscrit, n'ait été communiqué que confidentiellement à un très-petit nombre d'amis, certaines pages se sont envolées au delà du cercle intime, et quelques hommes dont la parole et la plume font autorité pourraient confirmer mon jugement.

Et comme la nature l'avait taillé pour subir les épreuves du noviciat! quel incomparable souffre-douleur! D'une taille moyenne, large d'épaules, armé de bras d'Hercule et de jambes tournées largement dans du chêne, sanguin, vigoureux, ardent comme un taureau, dur au mal, insensible au froid comme à la chaleur, pouvant à son gré se chausser, se ganter de neige et placer son pupitre au milieu d'un carrefour à six courants d'air pour y écrire une ode ou des couplets, sachant rire sans interrompre son rêve, distrait, et insouciant, formidable de passion par accident et oubliant aussitôt tout accident passé, capable de prendre l'air sur le boulevard des Italiens sans chapeau et l'habit sur le bras, enfin condamné par les médecins, sous peine de mort, à vivre d'eau claire et d'herbes cuites, — le pain était trop substantiel pour son tempérament!... — quel sujet pour la Bohème! Manger, dormir étaient ses deux châteaux en Espagne, deux voluptés inassouvies; huit nuits de son sommeil lourd et huit jours de beefsteak pouvaient le tuer. Aussi, quand il se permettait de déjeuner, — de temps en temps, le dimanche, — c'était presque avec férocité. Doué de ces déplorables avantages, comme il aurait pu, sans souci de la vie matérielle, se bercer à son aise dans ses rêveries! et il était paresseux!... Et celui-là, tous les jours à cinq heures du matin, quelquefois après une soirée de poésie qui avait de beaucoup dépassé minuit, se levait en grommelant, ceignait son tablier de toile verte et allait jusqu'à la nuit

scier des planches et clouer des caisses dans la boutique de son père qui le payait quatre francs par jour, ni plus ni moins.

Nous étions, nous, les *bêtes noires* du père Pottier. Quand nous nous avisions de mettre le pied sur le seuil de la boutique, l'escalier de l'entresol craquait aussitôt sous ses pas, et il nous disait bonjour, nous demandait des nouvelles de notre santé, politesses qu'il était facile de traduire par un : Allez au diable ! Il est vrai que quand l'un de nous était là, le rabot mollissait dans les mains du fils qui, tout en nous écoutant, en nous répondant, mangeait—littéralement, mangeait — une poignée de copeaux... Ça n'était pas précisément la même chose que d'en faire ! Le père n'avait pas complétement tort.

Pottier, enfant, était entré dans une école élémentaire ; à douze ou treize ans, ayant acquis toutes les sciences promises sur le programme de l'établissement, il y était resté comme professeur et il avait eu pendant deux ans Murger pour écolier. A dix-sept ans, dégoûté de cet esclavage sans imprévu, sans avenir, sans illusions, las de tourner sur un essieu fixe, comme un écureuil dans sa roue, il avait philosophiquement repris le tablier — en attendant !

Nous nous étions rencontrés au parterre d'un théâtre et nous avions fait connaissance en échangeant des vers et des chansons. Il avait corrigé mes alexandrins boiteux et m'avait enseigné la prosodie française, dont ne m'avaient jamais parlé mes professeurs à Louis-le-

Grand. Quant à Pottier, il l'avait apprise d'instinct — il ne savait plus à quel âge — et, au rebours de tous les apprentis poëtes, il avait commencé par la versification correcte, mais avec une fécondité... désolante.

Il était bon à tout, se passionnait pour tout, pouvait tout apprendre en deux heures, tout comprendre en un jour, tout exécuter en une semaine. Cette prodigieuse facilité à s'assimiler toutes les formes et tous les genres déroutait nos prévisions. Sera-t-il un épicurien du Caveau, sera-t-il Désaugiers, Béranger, Casimir Delavigne ou Lamartine?

N'oubliez pas que nous avions dix-neuf ans.

VI

Les stations rive gauche et rive droite.— La douane paternelle.
Un opéra du théâtre de la Renaissance.
Adieux à la peinture. — Essais dramatiques. — Sa première romance.
Marie de Brizeux.— Les auto-da-fé.— Les punaises de la librairie.
Quatre vers échappés aux flammes.

L'intimité à trois fut bien vite établie. Murger vint bientôt tous les jours et fit de notre chambre son asile de la rive droite, pendant de la chambre des Bisson, son refuge de la rive gauche. Les courses de l'étude décidaient de sa station du jour, et, que le maître avoué l'envoyât, selon les exigences de la chicane, au nord ou au midi de Paris, il trouvait son oasis, quitte à s'écarter un peu de sa route, — de l'est à l'ouest. — Ici il avait sa table, comme là-bas il avait son chevalet. Il laissait chez l'un ou chez l'autre ses manuscrits, sorte de denrée impitoyablement prohibée par la douane paternelle à l'entrée de sa mansarde de la rue des Trois-Frères.

Nous étions d'épileptiques admirateurs *quand même* de Victor Hugo, et le théâtre de la Renaissance, encore chaud des tempêtes de *Ruy-Blas*, était pour nous un temple. Nous nous penchions sur le balcon pour

écouter la répétition des chœurs d'un opéra (*Lady Melvil,* je crois) que l'on mettait en scène. Il me reste de ces auditions surprises par les fenêtres entr'ouvertes d'un foyer intérieur ce chœur d'invités que Murger fredonnait encore deux ou trois ans après :

Amis, voici le bal
Qui nous invite.
Répondons vite
Répondons vite à son signal,
Au signal
Du bal.

Il le recommençait dix fois pour en faire entendre toutes les parties et coupait la mélodie de rentrées d'orchestre avec imitation de tous les instruments, depuis les notes graves de la contre-basse jusqu'aux glapissements aigus du triangle... Hélas !

Ne me reprochez pas trop de raconter ces enfantillages qui me reviennent à la mémoire évoqués par un *De profundis*...

Pendant longtemps ce fut la *Marseillaise* de sa gaieté, — comme il l'a écrit si souvent.

Il avait amené chez nous les Bisson, qui furent accueillis avec ce sans-façon qui était notre politesse. Un jour, Pierre Bisson lui dit devant moi avec une brutalité salutaire : « Murger, tu ne seras jamais peintre ! »

Ce qui répondait sans doute à une de ses secrètes

défiances, car Murger accepta fort paisiblement cet arrêt et se livra tout entier à la poésie.

Il était parvenu sans peine à proscrire les hiatus, à se rendre maître de la mesure, de la césure et de la rime, et même à rhythmer ses phrases pour trouver le ton et l'onomatopée, procédés mathématiques (l'harmonie en musique), efforts laborieux dont les traces sont effacées par l'inspiration quand ils deviennent suffisamment familiers; mais il n'en était pas encore arrivé à l'application inspirée, et sa pensée absorbée par le travail mécanique se perdait le plus souvent dans le vague. Ces temps d'arrêt, ou, pour mieux dire, ces pas en arrière sont dans l'étude de tous les arts un phénomène banal, un obstacle d'autant plus difficile à franchir que la patience est le seul talisman; le plus furieux vouloir n'y peut rien, car on ne se rend bien compte de la nature de la difficulté que lorsqu'elle est vaincue.

De là, sans doute, quelques hésitations de Murger sur la voie qu'il voulait choisir. Tantôt il bâtissait une pièce en deux actes intitulée *le Paria de collége,* destinée au théâtre Comte ou au Gymnase Enfantin, autre théâtre d'enfants situé passage de l'Opéra, — théâtres dont Murger comptait que nous lui ouvririons la porte, Pottier et moi, car nous en étions, sous la la raison sociale *Adrien,* les fournisseurs ordinaires; tantôt il versifiait une romance, — et quelle vraie romance! — dont je retrouve, dans mes papiers de ce temps, un exemplaire avec dédicace amicale: « *Souve-*

nirs du bal, paroles de M. Henry Murger, musique de M. Camille Devos. »

> Ah ! le bal, le bal,
> Plaisir sans égal,
> Que mon cœur adore
> Du soir à l'aurore !
> Oui, danser toujours,
> Oui, valser sans cesse,
> Voilà mon ivresse,
> Voilà (4 *fois*) mes amours... Etc.

Mais il renonça bien vite aux vaudevilles vertueux qui rapportaient cinquante francs de temps en temps et aux romances qu'il fallait éditer à ses frais, pour se plonger en furieux dans la lecture des poëtes contemporains.

Quand il a développé le caractère de *Melchior* dans la nouvelle intitulée *Un Poëte de gouttières*, c'est bien de lui qu'il parlait en écrivant ces lignes :

« Une des autres manies de ce singulier garçon « était celle-ci : il achetait tous les volumes de vers « à couvertures multicolores qui, deux fois l'an, au « printemps et à l'automne, viennent s'abattre sur les « quais. Il ne se publiait pas un seul hémistiche qu'il « n'en eût connaissance ; un de ses amis, garçon de « bon sens, qui appelait ce recueil : *les Punaises de la « librairie,* lui ayant demandé pourquoi il dépensait « son argent à d'aussi bêtes acquisitions, Melchior lui « répondit qu'il fallait bien se tenir au courant des

« progrès de l'art. Le fait est qu'il voulait simplement « juger s'il était de la force des auteurs des *Soupirs* « *nocturnes, Matutina* et autres *brises de mai.* Chaque « fois qu'il paraissait un de ces abominables recueils, « Melchior se le procurait et assemblait tout le clan « des *poëtereaux* de sa connaissance pour leur en don- « ner lecture, etc... »

Heureusement que cette « manie » lui faisait aussi rencontrer Alfred de Musset, Hégésippe Moreau, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, et surtout Brizeux, l'auteur de *Marie,* un des poëmes qu'il a le plus aimés. (Voir plus loin ses *Lettres à un Buveur d'eau.*) Il y a quelques mois, il m'en parlait encore avec une admiration réelle.

Cependant il travaillait toujours, mais il s'en cachait comme un homme déjà assez fort pour se juger. Il nous lisait rarement quelque chose. « Je ne peux plus rien finir, » nous disait-il. Nos approbations ou nos critiques ne pouvaient que l'impatienter, parce qu'il se sentait supérieur à ses productions. En même temps, il commençait à brûler sournoisement, tantôt une page, tantôt une autre; au bout d'un an, son recueil tant caressé était renouvelé complétement.

Je trouve en tête de mon recueil à moi quatre vers écrits de sa main. Je les copie, parce que j'y respire un bon souvenir de jeunesse; c'était sans doute un fragment d'une pièce disparue dans un de ces *auto-da-fé* mystérieux dont je parlais tout à l'heure :

A A... L...

Mais voici que vers moi s'avance une ombre sainte
Qui me dit : De ton sort je prendrai la moitié;
Heureux ou malheureux, viens, oh! viens, sois sans crainte,
Je guiderai tes pas, je m'appelle amitié...

H. MURGER.

VII

Rue Montholon. — Émigrations dans le quartier latin. — Les futurs Buveurs d'eau. — Quarante francs par mois. — La cousine Angèle. — La Laure de Pétrarque. — Marie. Les femmes en velours.

En décembre 1838, j'avais quitté le petit palais de la rue Monsigny, et Pottier avait abandonné pour jamais l'établi. Un de ses amis, fils d'un ouvrier de la manufacture de Jouy, apprenti lui-même dans la fabrique, *tireur* à huit ans, arrivé par des efforts surhumains à se faire dessinateur d'impressions, un petit jeune homme grêle, pâle de ses veilles et de ses ambitions, mais robuste de volonté au point de n'avouer ses doutes qu'à lui-même, venait d'acheter un cabinet. Il est aujourd'hui une des célébrités de l'art industriel, médaillé, décoré, riche... et notre ami, toujours. Il aimait la poésie et les poëtes, surtout ceux dont Pottier répondait. Naturellement il fit la connaissance de Murger; mais, au fond, je crois qu'il n'y eut jamais entre eux grande sympathie: ce fut plutôt une camaraderie — par trait d'union — que de l'amitié. Il était railleur et le Murger *jeune* était facilement démonté.

Voici, je crois, les derniers mots qu'ils ont échangés : c'était après le succès de *la Vie de Bohème* aux Variétés ; la conversation finit ainsi :

— *Ta pièce?*... mais je ne l'ai pas vue, *ta pièce !*

— Ah !... tant pis pour toi !

— Diable ! Il t'est venu des dents !

Murger salua et sourit.

Pour l'homme dont je viens d'essayer de tracer le caractère — et qui m'a raconté lui-même le « tant pis pour toi ! » — ce n'était qu'un jeu de transformer Pottier sans que celui-ci sentît seulement les fils du changement à vue. Pottier, faisant toujours des vers et des chansons et croyant toujours ne faire que cela, devint commis et teneur de livres — enthousiaste. — Il n'y avait qu'à lui poétiser un peu la chose. Il alla demeurer chez notre ami devenu son patron.

Après avoir pendant un an essayé de plusieurs perchoirs dans différents quartiers, — toujours rive droite, — je me retrouve dans une mansarde, rue Montholon, nº 13 — c'était alors le numéro 13. — Murger m'avait à peu près suivi dans tous mes campements. Le quartier latin, que je n'ai jamais habité tant j'avais conservé un amer souvenir des pensions et de Louis-le-Grand, était au contraire le quartier de prédilection de Murger, et il y émigrait pendant des semaines entières. C'est dans le courant de 1839 et le commencement de 1840 qu'il fit la connaissance de Léon Noël, des deux frères Desbrosses, de Cabot, de Tabar, de Vastine, de Vilain, de Guilbert, de Chintreuil, de Nadar, poëtes,

sculpteurs, peintres, qui, joints à nous, devaient, à la fin de 1841, composer la société des *Buveurs d'eau*. Il se lia avec plusieurs autres artistes dont j'ai oublié les noms ; je ne parle pas de Karol, la plus étrange et la plus sympathique figure de Bohème dont on ait jamais ouï parler. — Karol aura son chapitre.

Murger avait fait de grands progrès. Il écrivait déjà au moins comme il voulait écrire ; son inspiration n'était plus gênée par le labeur de la prosodie, devenu purement machinal, et dont d'ailleurs il se rendait maître. Il s'était remis à nous lire ses vers.

On l'a dit, on l'a écrit, — et il va tout à l'heure l'avouer gaiement dans ses lettres, — l'éducation universitaire lui faisait défaut ; il s'efforçait d'y suppléer par des lectures sérieuses. Il y avait dans cette aptitude à acquérir peut-être moins d'opiniâtreté que d'instinct ; mais, à défaut de livres, il eût été de ceux qui apprennent à lire sur les enseignes et les écriteaux des rues, et qui se trouvent savoir l'arithmétique pour avoir regardé en passant les numéros des maisons.

D'autres transformations s'étaient opérées en lui. Il était devenu jeune homme, et les quarante francs qu'il recevait mensuellement comme secrétaire de M. Tolstoï lui procuraient une sorte d'indépendance relative ; il couchait toujours dans la mansarde de la rue des Trois-Frères, et s'asseyait tous les soirs à la table paternelle ; mais il abandonnait pour cela environ trente francs sur ses appointements, de sorte qu'il vivait de son travail et puisait dans cette conviction

une liberté d'allures et de sentiments qui le rendait heureux et le grandissait.

Il devint, non pas gai, mais joyeux, et par bouffées. Ce n'était pas encore cette gaieté *littéraire* à la Beaumarchais semant le paradoxe pour le paradoxe, déplaçant l'antithèse du mot à l'idée, ciselant l'épigramme bienveillante et l'ironie sans fiel, enchaînant la repartie avec un prodigieux bonheur de présence d'esprit, gaieté qui dut naturellement nous paraître factice quand elle lui vint, tant elle lui vint soudainement. Non, c'était une bonne humeur franche et un peu *grisée,* une jovialité de vin de Champagne qu'il savait trouver dans l'eau rougie ou dans l'eau pure, car on ne boit pas de Moët ni même beaucoup de notre douteux mâcon parisien quand on n'a que quarante francs par mois pour tout faire, et que l'on se contente de son revenu.

Et puis l'amour, — qu'il ait été une des causes ou seulement un des effets de ce développement viril, — l'amour lui vint. Il faut être juste : il l'avait appelé, et avec ferveur.

« En ce temps-là, Rodolphe était très-amoureux de
« sa cousine Angèle, qui ne pouvait pas le souffrir... »

(*Scènes de la Bohème. — Les violettes du pôle.*)

Cette cousine Angèle, ou Hélène, comme il la nommera plus tard (*les Buveurs d'eau. — Hélène*), la fille de Monetti le fumiste, oncle de Rodolphe, ou bien la fille de M. Bridoux, oncle d'Olivier, nous était bien

connue. Les confidences de Murger nous avaient initiés aux péripéties de cette passion enfantine qu'il continuait uniquement, je crois, pour que Pétrarque ne fût pas sans Laure. Mais sa cousine Angèle « ne pou-« vant pas le souffrir, » il aima *Marie,* qui voulut bien se laisser aimer.

Il faut consulter la nouvelle intitulée : *les Amours d'Olivier* (*Scènes de la vie de jeunesse*), si l'on veut connaître cette histoire qui pendant dix-huit mois m'a été racontée jour par jour, avec *la suite à demain,* comme un roman-feuilleton. Un fragment cité plus loin en reproduit la partie exactement réelle. On y lit: « Les amours de Marie avec Olivier durèrent dix-huit « mois, pendant lesquels ils ne s'écartèrent point des « pures régions du sentiment. » C'est l'exacte vérité, quoique la cause de la rupture rende cette assertion peu vraisemblable. Qui ne sait que cet amour platonique et éthéré était le rêve des tout jeunes gens de cette époque? Et qui ne sait aussi que les femmes expérimentées — de toutes les époques — savent y trouver une volupté?

Marie allait souvent au bal de l'Opéra pendant le carnaval de 1840; elle y allait accompagnée le plus souvent de plusieurs amies, et Murger était leur porte-respect. Ces nuits étaient pour lui des fêtes splendides. Les grosses gaietés du punch, les bacchanales du cancan tournaient autour de lui sans l'entamer. Je le vois encore sous le péristyle de l'Opéra, un samedi gras, à l'heure de l'ouverture du bal masqué; serré dans son

habit noir et ganté de blanc, il allait interroger les portières de tous les fiacres :

— Cocher, avez-vous mes femmes? J'attends sept femmes!... *des femmes en velours !* (C'était son mot.)

Aussi vous lirez dans *Un Poëte de gouttières :* « Melchior lisait les fragments de son poëme d'amour sur « une table où il avait d'avance disposé symétrique- « ment toutes les reliques qui lui étaient restées de « cette grande passion : des vieux gants blancs, des « rubans sales, un masque de bal, des bouquets fa- « nés, etc. Tout cet attirail sentimental était ordinai- « rement accroché au fond de son alcôve. »

VIII

Le *Myosotis*. — Les adieux au livre. — Marie et Mimi.

Les scènes dramatiques qui, dans la nouvelle, suivent la trahison de Marie, l'horrible querelle entre Olivier et son père, la tentative de suicide, le désespoir d'Olivier et ses promenades nocturnes à la halle sont la part du roman. Mais la douleur de Murger n'en fut pas moins vraie et profonde. Son père lui avait signifié qu'il devait rentrer tous les soirs ou ne plus rentrer du tout, et Murger avait alors apporté son lit dans ma chambre.

Un soir, arrivant tout ému, il mit sur la table un volume qu'il me pria de garder. C'était le *Myosotis* d'Hégésippe Moreau, qu'il avait fait relier richement pour Marie, — et que celle-ci venait de lui rendre.

— Je ne veux pas qu'elle le garde, me dit-il, et cependant je ne veux pas le conserver ; je te le donne, mais cache-le bien !

Et comme je me préparais à le serrer dans une malle avant de me coucher, il me dit : — Laisse-le-moi encore cette nuit !

J'ai là en ce moment devant les yeux ce volume

doré sur tranche, et je copie les vers qu'il passa la nuit à écrire sur la page blanche qui précède le titre :

Pauvre *myosotis,* lorsque je t'abandonne,
Lorsque tes blancs feuillets semblent me supplier ;
Si je suis si cruel, oh ! pardonne, pardonne !
Tu dis : N'oubliez pas, — et je veux oublier.

H. M.

A MON AMI A... L...

EN LUI DONNANT CE LIVRE

De ce doux rossignol, mon frère, à toi les chants !
Tristes comme son cœur ils vibraient sur la lyre ;
Mais, voyant que le monde apprenait à maudire,
Lui, qui n'était qu'amour, s'éloigna des méchants.

Et pour les fuir, hélas ! il dut quitter la terre
Où les échos n'avaient pour lui qu'un ris moqueur,
Emportant vers le ciel, dans les plis de son cœur,
Un nom tout parfumé d'amour et de mystère.

Frère, quand la douleur en passant sur ton front
Brisera ton espoir, fleur à la frêle tige,
Songe au doux rossignol qui dans le ciel voltige,
Lis un de ses beaux chants : tes plaintes cesseront ;

Tes plaintes cesseront en y voyant, poëte,
Ce que pour les écrire il dut verser de pleurs,
Car la lyre où n'est pas la corde des douleurs,
Quels que soient ses accords, est toujours incomplète.

HENRY MURGER.

A A... L...

Dans le beau mois d'août où l'on fête Marie,
J'ai, poëte amoureux, l'an dernier, à genoux,
Donné ce livre avec une branche fleurie
D'oranger, exhalant les parfums les plus doux,

A celle que j'aimais — que peut-être encor j'aime —
Et, me récompensant de ces présents divers,
Sa bouche me donna — je m'en souviens quand même —
Plus de baisers qu'il n'est en ce livre de vers.

La fleur avant le temps sur son sein s'est fanée,
De mon amour la fleur était l'emblème, ainsi :
Parfums jumeaux ayant la même destinée,
Dès que l'un fut flétri, l'autre le fut aussi.

Le bleu myosotis qui naît au bord des grèves
Par son étui d'azur ne sut se protéger,
Et ses feuillets, dorés comme l'étaient mes rêves,
Ont eu le même sort que la fleur d'oranger.

Ces plus chastes feuillets du plus chaste poëte
Disent : N'oubliez pas! avec leur voix de fleur;
Quand ils viennent vers toi battus par la tempête,
Frère, entends leur appel, viens leur ouvrir ton cœur.

H. M.

Ces vers sont faibles sans doute, mais ils disent le sentiment qui les inspira, et c'est à ce titre seul que je les transcris. Du reste, l'art vit mieux de souvenirs

que de réalités immédiates. Il fera plus tard de meilleurs vers qui, pour moi, ne vaudront pas ceux-là.

Une chose étrange, c'est que lorsque Murger voulut, dans *les Amours d'Olivier,* peindre ainsi sa Marie tant aimée : « C'était une femme de cette race frêle et maladive où les poëtes de l'école poitrinaire vont ordinairement chercher leur idéal... Ses yeux d'un bleu « indécis s'allumaient parfois d'un éclair fugace aux « lueurs duquel son visage, ordinairement calme et « pâle, s'animait et se colorait à la fois, etc., » il traça, non pas le portrait de *Marie,* mais celui de *Mimi,* dont vous pouvez lire l'histoire dans les *Scènes de la Bohème.*

IX

Nos objets d'art. — Douze étages. — Le bureau maître Jacques. M. de Biéville. — Madame Léontine Volnys. — La famille de Lureau.

Notre chambre était longue et étroite, de sorte que mon lit de sangle, tendu parallèlement à sa profondeur, ne laissait plus qu'un étroit passage, précisément de la largeur de la porte, pour arriver à la fenêtre en tabatière. Ce châssis vitré éclairait un vieux bureau chargé de livres, de papiers épars, de pipes et de cornets à tabac éventrés. Trois assiettes de faïence, deux verres de cabaret et des fourchettes de fer jouaient là le rôle d'objets d'art.

Pour arriver dans cette forteresse aérienne, nous gravissions l'escalier *de service* dont chaque étage était divisé en deux par un large palier et n'avait jamais vu de quinquet allumé, de sorte que mon excellent père, accomplissant un soir pour la première fois ce travail, si pénible pour sa taille et pour sa corpulence, de monter jusqu'à notre nid, nous dit en arrivant hors d'haleine :

— Sacredié! garçons, vous demeurez bien haut; j'ai compté douze étages!

Dix ans après, Murger avait un nom, et quand je rappelais à mon père qu'il l'avait vu dans la chambre de la rue Montholon, il répondait :

— Ah ! oui, je me rappelle ; ce gros garçon que je trouvais toujours couché !...

En effet, Murger travaillait toutes les nuits et dormait tous les jours, de sorte que son lit barrait la porte.

Le bureau dont, comme on l'a vu, les emplois divers étaient déjà innombrables, servait encore de marchepied quand nous voulions fumer une pipe sur le toit en humant la *brise du soir*. En nous penchant un peu sur la gouttière nous ne pouvions pas découvrir le pavé de la rue, mais nous pouvions contempler — sans qu'ils l'aient jamais soupçonné — madame Léontine Volnys jouant, sur le balcon du premier, avec sa petite fille, et M. de Biéville, son voisin, en robe de chambre, fumant un cigare sur le balcon du quatrième.

M. de Biéville venait de faire jouer, au Gymnase-Dramatique, *les Enfants de troupe,* avec Bouffé dans le rôle de *Trim,* un des plus grands et des plus fructueux succès de cette époque.

— Dire que celui-là pourrait nous faire recevoir tout de suite *quelque chose quelque part !* disait gaiement Murger. Laissons-nous glisser, tombons à côté de lui et implorons sa collaboration !...

A côté de nous, dans le même corridor, demeurait ce bon Lureau, l'acteur aimé du Théâtre des Célestins, à Lyon. — Lui aussi est mort bien malheureusement il y a quelques mois, laissant une veuve et six enfants. Lureau jouait alors au théâtre Comte les rôles de

père, et il les jouait plus péniblement encore chez lui... Le ménage se composait de lui, de sa femme, d'une petite fille au maillot, et d'une vieille femme qui l'avait recueilli orphelin. Il faisait vivre toute cette famille avec des appointements de 70 francs par mois. J'ai rarement vu un pareil exemple de courage modeste et persévérant : il copiait pour de jeunes auteurs des manuscrits de vaudevilles à 2 francs 50 l'acte, et mettait, à 25 centimes le cent, sur des enveloppes de papier gris, des adresses prises dans l'*Almanach Bottin.* Une entreprise de distribution d'imprimés à domicile lui en demandait plus qu'il ne pouvait en fournir, et, chaque matin, Murger et moi lui en écrivions deux ou trois centaines, et acceptions pour salaire une tasse de café au lait...

Oh ! les bonnes gens que les gens pauvres !

Cependant, Murger se sentait toujours attiré vers le quartier latin, où je ne pouvais pas le suivre. Là il devait rencontrer tous les jours quinze ou vingt camarades qui se réunissaient ordinairement chez Karol, rue Saint-Jacques : un grenier divisé en deux compartiments.

L'hiver de 1840-1841 s'annonçait comme un hiver sérieux, — favorable peut-être aux *biens de la terre,* mais dur aux poëtes, — et la chambre de la rue Montholon n'avait pas de cheminée, un meuble utile pour nous à certains jours. Voilà pourquoi Murger passa les ponts, pendant que je m'élevais jusqu'à la rue de La Tour-d'Auvergne.

X

La chambre de la rue de La Tour-d'Auvergne. — Splendeurs. Un papier neuf.

Je ne puis guère savoir qui habite aujourd'hui cette chambre de la rue de La Tour-d'Auvergne, nos 1 et 3; mais si les échos peuvent, après vingt ans, se réveiller pour répéter les bruits qu'ils ont entendus, si les souvenirs peuvent parfois se faire au moins visibles, voltiger comme des fantômes ou seulement comme des rêves dans les murs qui les ont vus éclore, je dois trembler pour le repos du locataire.

« L'escalier au fond de la cour, au cinquième, la « porte à gauche! » vous dira aujourd'hui le nouveau concierge, comme disait autrefois cette bonne madame Fleury, une concierge comme il n'y en a plus, ou bien sa fille Eulalie, une jolie brune de dix-huit ans comme il y en a encore!

Mais je laisse parler Murger :

« C'était une petite chambre si basse de plafond « qu'un homme d'une taille un peu élevée n'aurait pu « y garder son chapeau. Elle était éclairée d'un côté « par une petite fenêtre donnant sur la cour, et d'où « l'on apercevait les hauteurs de Montmartre. Un

« autre jour était pratiqué au fond ; c'était un châssis « mobile ouvrant sur les jardins d'un pensionnat de « jeunes demoiselles. De là on apercevait une partie « du panorama de Paris... » (*Le Bonhomme Jadis.)*

« Melchior (il s'appelait Melchior) habitait rue de La « Tour-d'Auvergne une chambre de cent francs dans « laquelle il faisait de la poésie lyrique... » (*Un Poëte de gouttières.*)

« Je me méfie beaucoup, disait un de ces sceptiques ; « j'ai été *autrefois* aux mercredis de Rodolphe — rue « de La Tour-d'Auvergne. — On ne pouvait s'asseoir « que moralement, et on buvait de l'eau peu filtrée « dans des poteries éclectiques. » (*L'écu de Charlemagne, scènes de la Bohème.*)

Il me faudrait multiplier ces citations, ne fût-ce que pour prouver que l'on pouvait trouver alors pour cent francs par an une chambre — avec cheminée !

Au bout d'un mois à peine, Murger passa de nouveau les ponts, et nous recommençâmes à faire ménage ensemble. Karol n'avait plus pour domicile fixe qu'une branche d'arbre, « avenue de Saint-Cloud, — « dans le troisième arbre à gauche, en sortant du bois « de Boulogne, — sur la cinquième branche. » (*Ali-Rodolphe, ou le Turc par nécessité.*) On pouvait y coucher dix, mais on ne pouvait pas y porter un lit, et Murger avait sauvé le sien.

Là commencèrent nos splendeurs.

Ici les souvenirs et surtout les noms arrivent en

foule à ma mémoire. De grâce, laissez-moi saluer les morts en passant !

Alexandre Bouché, un beau et digne jeune homme, un enfant de Bordeaux parlant peu et toujours à mi-voix, flegmatique comme un Hollandais et n'ayant que dans son cœur la séve exubérante de ses compatriotes, un camarade doux et indulgent ; ce pauvre Alexandre est l'auteur de joyeux vaudevilles. Il dort maintenant, lui aussi, dans ce cimetière Montmartre, où l'ont suivi Murger... et tant d'autres !

Alexandre Bouché, venu à Paris avec Millaud, son camarade d'enfance, m'avait fait entrer comme rédacteur au journal judiciaire *l'Audience*. Murger joignait, aux 40 francs que lui donnait M. Tolstoï, le produit de quelques nouvelles que Bouché lui faisait passer dans la *Gazette de la jeunesse*. Nous étions riches !

Murger avait loué d'abord sur le même carré, pour 40 francs par an, un petit cabinet dont nous n'avions pas tardé, par une fatuité sublime, à faire notre cuisine, je ne sais plus quel médecin nous ayant ordonné à tous les deux de vivre de viandes grillées ou rôties. — O bon docteur !

Les plus courtes prodigalités sont les meilleures : le cabinet fut rendu promptement au propriétaire. Mais cette économie devait, selon nous, parer à la dépense d'un papier frais, à neuf sous le rouleau — tout collé !

C'était un papier vert à losanges ; et quand le colleur nous annonça qu'il en avait tout au plus encore

pour *une petite heure,* j'allai, — pour la première fois, — accompagné de Murger, toucher chez M. Guyot le père, agent des auteurs dramatiques, ma moitié des droits d'un vaudeville intitulé *la Justice de paix,* joué au théâtre Saint-Marcel. Nous allions là avec quelque défiance, car Murger me rappelait en chemin qu'à la première représentation le public se composait exclusivement de nous deux dans une première loge de face, de mon collaborateur (Desperières) dans l'avant-scène, d'Alexandre Bouché seul aux stalles d'orchestre, et de six claqueurs au parterre. Cependant les dix-huit représentations avaient produit (à 4 p. 100 de la recette brute) une somme de 27 francs, soit 13 francs 50 centimes pour ma part : tout juste le prix du papier, y compris le pourboire.

XI

Le travail nocturne. — Le café noir. — La prose gaie, les vers tristes. Le purpura.

Nous sommes arrivés à l'année 1841; Murger n'est déjà plus le gros garçon rosé et naïf que j'ai fait connaître. Les privations, les chagrins réels et les mélancolies factices ont déjà quelque peu creusé ses joues et bistré son teint; cette barbe *multicolore* qu'il donne au personnage de Rodolphe commence à pousser en toute liberté et caractérise déjà sa physionomie. Les veilles surtout lui sont funestes; mais, pour lui, la verve, l'inspiration, quel que soit le nom que vous donniez à cette fièvre capricieuse, ne descend qu'avec la nuit et se dissipe aux premières lueurs du jour. Il faut en profiter, il faut que la nature cède quand même! Quel sommeil vaudra pour lui l'âpre volupté de l'enfantement?... Il ne faut pas que ce bonheur d'imagination le trouve endormi. Du café! du café!...

Quand Murger, plus tard, va vouloir se raconter, ce sera pour se railler lui-même; il sera *Melchior,* le *poëte de gouttières,* posant pour la statue de la Fatalité, « se drapant prétentieusement dans sa *sainte misère,* » désolé de sa « rubiconde santé, ambitionnant l'hôpi-

« tal et ne désirant rien tant qu'une bonne maladie « qui lui permettrait d'aller à son tour chanter un « hymne à la douleur sur un grabat de l'Hôtel-Dieu ; » ce Melchior enfin qui finit commis chez un agent de change, « aussi possédé de la fièvre des chiffres qu'il « le fut jadis de la fièvre des rimes... »

Comment auriez-vous jamais pu croire que Murger eût posé lui-même et devant lui-même pour ce portrait-charge?

Rien n'est plus vrai pourtant, il fut *Melchior,* plus la bonne foi, plus le talent réel et la vocation sérieuse. Il fut alors ce qu'il appellera plus tard un poëte pleurard.

M. Jules Janin, dans un dernier feuilleton sur Murger, remarque, sans pouvoir se l'expliquer, dit-il, que sa prose est gaie et que ses vers sont tristes. En effet, les vers ont été écrits, la plupart du moins, par Murger-Melchior, de 1840 à 1844, et la prose date de cette transformation soudaine à laquelle il fait allusion en ces termes :

« ... Bref, je crois qu'il (Olivier) commence à se « fatiguer lui-même d'égrener toujours le même cha- « pelet mélancolique. Au milieu de son chagrin, il a « parfois des bouffées de grotesque qui indiquent en « lui une source de comique bien plus franc que son « sentiment mélancolique, qui est plutôt un écho que « le vrai cri d'un cœur profondément atteint... » (*Les Buveurs d'eau. — Francis.*)

Mais s'il y eut un peu d'emphase dans les élégies

parlées ou écrites de Murger, son exaltation fut sincère et ses souffrances furent trop véritables. Qu'il se soit dit en se couchant sur le lit de l'hôpital, appliquant comme topique à ses douleurs les caresses de ses vanités : Je vais un peu mourir comme Gilbert et Hégésippe Moreau ; ou, sous une autre forme, comme Nuñez, le poëte des Asturies : J'étais poëte, me voilà à l'hôpital ; j'ai fait mon chemin!... C'est possible, mais la maladie était sérieuse et cruelle, le sang s'était bien réellement appauvri par les privations et les veilles; l'abus du café avait bien vraiment développé un terrible *purpura,* éruption intermittente qu'on ne simule pas comme Melchior simulait la petite toux sèche, premier degré de la phthisie pulmonaire. Une fois par semaine, à jour et à heure fixes, tout son corps devenait pourpre, et, quand il quitta l'hôpital Saint-Louis, les médecins, je m'en souviens, lui dirent : « Ne vous croyez pas guéri, la cure sera longue et dépend des soins que vous prendrez de vous-même; vivez régulièrement, abstenez-vous de café et couchez-vous de bonne heure!... » Ce qu'il s'empressa d'oublier... D'ailleurs, à quoi bon s'en souvenir?

Il écrivit à cette époque et pour la première fois un ou deux volumes de prose ; je ne me rappelle plus rien de ce roman, que l'on retrouvera peut-être dans ses papiers.

— J'ai invité un ami, un poëte, à déjeuner pour dimanche, me dit-il un matin; il se nomme Léon Noël. C'est ton compatriote ; il est Orléanais.

Le dimanche suivant, en effet, l'ami Noël arrivait, et nous nous reconnaissions pour avoir été à l'école ensemble dans notre ville natale, — il y avait déjà bien longtemps !

Voici que recommence une nouvelle intimité à trois. Pendant trois mois on rencontrera toujours l'un de nous sur le chemin qui de la rue de La Tour-d'Auvergne conduit à la rue du Fouarre, petite rue basse et sombre située derrière Notre-Dame, entre la place Maubert et l'Hôtel-Dieu ! Les vers écrits, discutés, corrigés, s'empilent sur les pages de nos recueils, et, poëtes anonymes, nous daignons souvent, dissimulant notre auréole, nous déguiser en jeunes bourgeois pour courir dans les bois de Ville-d'Avray, — *nos* bois de Ville-d'Avray, — le but inévitable de toutes nos excursions champêtres. Sans doute, le dimanche ils appartiennent à tout le monde, mais dans la semaine nous y sommes les maîtres absolus, et nous y allons faire concurrence aux oiseaux jaseurs. Jamais, peut-être, depuis que le cours naturel de la vie nous a jetés sur des routes diverses, jamais nous ne nous sommes rencontrés sans causer du vieux vieux temps :

Ce n'est plus qu'en fouillant la cendre
Des beaux jours qu'il a contenus,
Qu'un souvenir pourra nous rendre
La clef des paradis perdus !

Et jamais nous n'avons évoqué ce vieux temps sans retrouver un bon sourire pour les bois de Ville-

d'Avray, — certaine promenade surtout : grimpés tous les trois dans le feuillage, — chacun sur son arbre — improvisant un opéra, paroles et musique, des hymnes à la nature et au printemps, des *solos* très-courts, des *duos* souvent interrompus, mais des *trios* interminables, enfin des chœurs d'une harmonie à faire frémir les blonds enfants de l'autre bord du Rhin.

Et puis nous voilà descendus au pied de *nos* arbres, et nous nous dirigeons vers Saint-Cloud, — la faim chasse les loups du bois. — En route, nous comptons nos gros sous et nous posons cette alternative : Dîner et revenir à pied, ou bien monter en wagon et nous coucher le ventre creux?... Cependant, nous revînmes en chemin de fer, et, à Paris, nous dînâmes... comment? Pas un de nous trois ne se l'est rappelé.

XII

Le noyau du cénacle. — *Les Cariatides,* de Banville.
La bosse du prosélytisme.

J'ai parlé — ou plutôt j'ai cité Murger parlant lui-même — de sa « manie » d'acheter et de lire tous les volumes de vers qui avaient eu l'heureux privilége de rencontrer un imprimeur. L'apparition d'un de ces volumes fut pour nous un événement : c'était la première publication de Théodore de Banville, *les Cariatides.*

Si quelque chose peut prouver au moins la bonne foi avec laquelle nous comparions, pour nous juger nous-mêmes, nos essais avec ceux des poëtes édités, c'est bien l'espèce de stupeur que nous causa la lecture des *Cariatides.* Tout ce que nous savions de Banville, c'est qu'il avait dix-neuf ans à peine. Il était plus jeune que nous trois, et chacun de nous, baissant la tête, reconnaissait la supériorité de l'heureux poëte imprimé tout vif. Pour Murger — le Murger d'alors — et moi, la défaite était évidente et vraie; pour Noël, qui se proclamait vaincu plus douloureusement et plus énergiquement peut-être, je crois à présent que nous nous trompions. Cherchant la forme grandiose, le dessin sévère, le contour large et abstrait, il savait néanmoins sentir et manier mieux que tout autre le rhythme gracieux; mais, toujours dans le sentiment idéal et

chrétien, il était et il voulait systématiquement rester l'enfant de cette école de 1825, beaucoup plus classique dans la véritable acception du mot qu'elle ne le pensait elle-même et dont la personnification est Lamartine; Victor Hugo, avec sa puissante et vigoureuse personnalité, en avait déjà beaucoup modifié les procédés. Rien peut-être n'est plus propre à démontrer le danger des solitudes, solitudes à deux, à trois ou à dix, dans lesquelles la première impression se perpétue, s'obstine, grandit dans son cercle, sans souci des éléments nouveaux que pourraient apporter les émanations extérieures. Eût-on la vérité pour centre, on la voit mal ou incomplétement quand on veut limiter son rayonnement par une circonférence, si étendue qu'elle soit. Cette forme matérialiste et païenne si audacieusement ressuscitée tout à coup, cette fantaisie aux mille nuances changeantes, cette grâce à la Ronsard, ce culte de la couleur ponctuant la strophe d'images positives et bien accusées, renversant le vieil Olympe de convention amoindri par les poëtes du XVIII[e] siècle, pour remonter à une érudition mythologique toute grecque comme Théocrite et Anacréon, toute latine comme Ovide et Horace, tout cela, mis en œuvre par un talent éminemment fin et distingué, devait nous éblouir, et nous éblouit d'abord.

La bataille était bien perdue, sans doute; mais devions-nous pour cela désespérer de la campagne?

— Il faut absolument que je voie *ce* Banville, nous dit Murger; Nadar le connaît, il me conduira chez lui.

Où Murger avait-il connu Nadar? Chez Noël, je crois.

En effet, un ou deux ans après, nous nous trouvions chez Banville avec Baudelaire, Nadar, Vitu, Pierre Dupont et Vernet le miniaturiste.

Non-seulement Murger collectionnait les poésies éditées, mais il collectionnait aussi les poëtes inédits; il avait alors *la bosse* du prosélytisme. Pendant plusieurs mois il fit venir chez nous un garçon d'une vingtaine d'années, ayant peut-être appris un peu à lire et à écrire—*en gros*— dans une école des Frères, à son village natal, mais n'ayant, pour sûr, jamais appris à parler; il était porteur de journaux, ce qui lui laissait ses journées libres. Il avait entrepris un vaste roman historique — et quelle histoire! — Il commença cent fois peut-être le premier chapitre; mais son imagination ne le conduisit jamais au delà de dix lignes. J'observais curieusement ce pauvre R... qui jamais n'exprima, soit verbalement, soit par écrit, quelque chose qui pût ressembler à une idée, et je ne comprenais pas la foi obstinée de Murger, qui prétendait avoir découvert un grand esprit inculte. Si l'événement n'a pas donné complétement raison à ces prévisions de la grandeur future de R..., il a du moins donné tort aux miennes. En 1845, j'appris que R... avait fini par apprendre la théologie, et était un des rédacteurs d'une revue religieuse; mais nous ne l'avons jamais revu. Il est vrai qu'il est aujourd'hui clarinette dans un régiment de ligne.

XIII

Enthousiasmes intermittents. — Un pressentiment.
La nuit factice.

On voyait parfois sourdre en Murger des enthousiasmes intermittents pour la peinture, pour la musique, ou même pour des arts professionnels moins abstraits, la médecine ou la chirurgie. Ces crises duraient ordinairement deux ou trois mois, et il s'en réveillait toujours sachant quelque chose de plus. La peinture, ses premières amours, lui revenait souvent en mémoire, et il s'éprenait alors d'un retour de fantaisie avec une ardeur sans trêve. Il allait au Louvre voir travailler ses amis les peintres, et il connaissait le musée mieux que pas un. Il étudiait non plus la peinture, mais l'histoire de la peinture, ou plutôt l'histoire des peintres et des tableaux célèbres; se reconnaissant inhabile dans cet art comme exécution, il en synthétisait la science, et se préparait ainsi ces comparaisons et ces images qui fourmillent dans ses livres. Puis, pendant trois mois encore, vous l'entendiez parler exclusivement musique, et traduire sa pensée en récitatifs. Le séjour qu'il avait fait pour son

propre compte à l'hôpital Saint-Louis, ses liaisons de camaraderie avec les étudiants en médecine, cette avidité naturelle en lui de tout voir et de tout connaître, le servaient merveilleusement, sans qu'il s'en doutât alors, pour les descriptions *réalistes* dont il devait avoir besoin plus tard dans ses livres. Voyez dans *les Amours d'Olivier,* je crois, les détails d'une amputation : comme chaque personnage est à sa place! comme chaque mot tombe juste!

Je retrouve dans un de ses romans (*le Sabot rouge*) une description des diagnostics du charbon inoculé, émouvante à ce point qu'elle indique presque une secrète terreur, — quelque chose comme un pressentiment.

Quand il sortit de l'hôpital, encore sous l'impression des recommandations sérieuses et menaçantes de la Faculté, il voulut s'abstenir de café et pour cela il lui fallait renoncer au travail nocturne. Nous imaginâmes de fermer en plein jour les volets, de calfeutrer les fenêtres, d'allumer la chandelle, enfin nous voulûmes essayer de tromper *la Muse* par cette contrefaçon de la nuit. Malheureusement le stratagème n'eut aucun succès; cette clarté du jour que nous ne voyions plus, ces bruits, ces mouvements du jour que nous nous efforcions de ne plus entendre, nous les *sentions* au dehors; les instincts, ou, si vous voulez, les habitudes ne se laissent pas prendre à ces subterfuges d'écolier.

Jusqu'au dernier moment, Murger a travaillé la

nuit, et la journée n'a jamais commencé pour lui avant deux heures de l'après-midi.

Je viens de lire le volume de vers qu'il publiait quand il a été surpris par la mort. Le *Testament* est une pièce toute nouvelle ainsi que la plupart de celles que les journaux ont reproduites. En revenant à ses travaux du temps passé, il dut, à son insu peut-être, retrouver sous sa plume le ton mélancolique. L'élégie est devenue spirituelle, la sensibilité est devenue ironique; mais l'esprit est triste et l'ironie est amère.

Au mois de septembre 1841, je tombais gravement malade à mon tour, et, pendant huit ou dix jours, Murger ne quitta pas mon lit; puis, quand une convalescence douteuse me rendit la force d'aller chercher à la campagne le repos et un rétablissement complet, sur la recommandation de madame Fleury la concierge, le propriétaire (dont je n'ai jamais su le nom) consentit à accepter Murger *en mon lieu et place, comme locataire titulaire et responsable seul des 25 fr. à échoir à l'expiration du terme courant et de tous autres termes à venir.* Et je partis pour plusieurs mois.

Je m'étonne de ne retrouver aucune lettre de Murger. Je crois me rappeler vaguement que je les lui rendis toutes sur sa demande, il y a cinq ou six ans, quand il forma le projet de préparer sa propre biographie. Je le regrette, car elles n'ont pas été retrouvées dans ses papiers, et elles offriraient ici plus d'intérêt que ces pâles souvenirs trop rapidement entassés.

XIV

Les veilleurs. — Comment fut fondée la société des Buveurs d'eau.

Quand je revins, au mois de décembre, la société des *Buveurs d'eau* était fondée.

J'allais souvent chez Murger le soir et j'y trouvais toujours nombreuse réunion. Nos amis, en se retirant vers minuit, ne laissaient jamais moins de quatre ou cinq *veilleurs* pour travailler à une lumière et à un feu communs. Madame Fleury nous connaissait tous, et jamais il ne lui vint à l'esprit que le locataire d'une mansarde n'eût pas le droit, comme un locataire du premier, de recevoir ses amis à sa volonté, en tel ou tel nombre, à toute heure du jour et de la nuit.

Nous ne l'avions pourtant pas corrompue par de riches subventions !...

Il est vrai qu'on ne nous entendait jamais chanter ni crier : c'était toujours une discussion amicale, quelquefois animée, mais jamais bruyante au point d'attirer les réclamations des voisins. Individuellement, chacun pouvait avoir ses instincts, ses goûts, sa manière d'être et de paraître ; mais, réunis, nous devenions tous, sans calcul et sans préméditation, les

parties obéissantes d'une seule intelligence dont *l'art* était l'unique préoccupation. La conversation générale, théorie ou critique, ne s'éteignait pas, mais, tour à tour, l'un ou l'autre s'isolait pour songer à *son œuvre.*

Voilà des mots qui ont bien l'air quelque peu ambitieux et emphatique; mais que voulez-vous? Pour unique excuse — et à satiété — je répéterai que nous étions convaincus.

C'était J. Desbrosses (*Christ*) esquissant ses projets de monuments et de statues; c'était son frère (*le Gothique*) cherchant des effets de paysage, c'était... c'étaient tous, se critiquant, se jugeant mutuellement et surtout se venant en aide les uns aux autres.

Je crus pourtant remarquer plusieurs fois que ma présence dérangeait un peu l'harmonie de ce concert. J'entendais des phrases contournées, des sens suspendus, des mots qui évidemment en déguisaient d'autres; et tout le monde, excepté moi, paraissait posséder la clef de ces sous-entendus. Je n'en fus d'abord ni alarmé, ni étonné: Murger et Noël étaient seuls mes amis; les autres étaient plus ou moins les amis de Noël et de Murger, mais n'étaient pour moi que des camarades et des confrères; cependant, impatienté, je cessai mes visites du soir. Au bout d'une semaine, on l'avait remarqué, car Murger vint solennellement m'inviter — et de la part de tous — à me rendre le soir même chez lui pour y recevoir une grave communication.

Je me trouvai au rendez-vous à l'heure dite, et le

cénacle était au grand complet : le président (Noël), derrière la table et en possession de l'unique chaise encore pourvue de son dossier ; à sa droite et à sa gauche, Murger, secrétaire, et Christ, secrétaire et *trèsorier !*

Ce fut, je crois, Murger qui, après que j'eus promis le secret en cas de refus, m'exposa quels étaient l'origine et le but de la société des *Buveurs d'eau,* me fit connaître les statuts et me proposa la formule du serment. Il n'y avait, pour l'admission, ni cérémonie bizarre, ni engagements terribles, ni parade d'emblèmes ridicules, comme on l'a dit alors et comme on l'a imprimé depuis pour trouver matière à raillerie ; la mise en scène était au contraire fort simple, — simple à ce point que je m'en étonne aujourd'hui en songeant à l'âge que nous avions alors.

XV

Procédés littéraires. — Aventures imaginaires de personnages réels. Christ. — Une idée fixe. — Champfleury. — Dernières rencontres. — Aux jeunes gens des écoles.

J'ai dit assez que la plupart des volumes publiés par Murger — surtout les premiers — sont écrits sous l'inspiration de souvenirs. On aurait tort cependant d'accepter comme réalités absolues toutes ses nouvelles et tous ses portraits. Il serait plus juste de dire qu'il imaginait des fables et des incidents que sa mémoire peuplait de scènes et de personnages modifiés selon les exigences de son plan. Ainsi *Melchior*, *Olivier* et *Rodolphe* réunis sont bien Murger, mais aucun de ces portraits, isolé, ne s'appliquerait à lui. Le peintre *Lazare* rappelle bien Karol, et je ne crois pas cependant que celui-ci se soit jamais trouvé dans aucune des situations où Murger le place ; la scène qui me paraîtrait la plus vraisemblable serait la rencontre nocturne de *Lazare* et d'*Olivier* à la halle. (Voir *les Amours d'Olivier*.)

Jacques D..., du *Manchon de Francine*, Antoine, *l'homme au gant* des *Buveurs d'eau*, représentent bien notre pauvre ami *Christ*, avec sa loyauté sévère, sa

conscience rigide, son exaltation réfléchie, la sérénité du courage et de la foi, celui qui, a écrit Murger, « mourut à l'hôpital, sans pose, en faisant la laide gri-« mace des agonisants. »

Un souvenir de ce bon Desbrosses :

Je ne sais quel espoir vague de plusieurs millions lui était venu d'Amérique. Il avait aussitôt tracé le plan d'une sorte de phalanstère spécial pour les Bohèmes *éreintés :* vestibule avec attributs, dortoirs, réfectoires, chambres de travail pour les poëtes, rez-de-chaussée pour les sculpteurs, greniers pour les peintres, escaliers peuplés de statues symboliques, etc. rien n'y manquait. Là seraient les cuisines! chacun aurait son jour de corvée, tout était disposé, convenu.. puis il passa au devis :

— Je *n'aurai* jamais assez! s'écriait-il avec un naïf désespoir.

On aura remarqué sans doute trois Nouvelles qui reproduisent la même idée : dans *le Manchon de Francine,* Jacques D..., ayant vu mourir sa maîtresse adorée, trouve quelque part une pauvre fille qui ressemble à la morte : il l'habille des mêmes robes, il lui impose les mêmes coiffures, il la conduit dans les mêmes bois, dans les mêmes allées où il s'est promené avec Francine, et il semble mourir épuisé des efforts qu'il a faits pour donner la vie à cette illusion. C'est ce que fera le comte Ulrich de Rouvres dans *le Souper des funérailles*, et Édouard, du *Pays latin*, demandera aussi à Marianne de fondre sa luxuriante

nature campagnarde dans le moule du type mièvre et aristocratique d'une maîtresse abandonnée et regrettée.

Cette préoccupation, qui revient trois fois dans ses livres avec la persistance d'un rêve chèrement caressé, est-elle aussi un souvenir? C'est possible : je l'ignore, mais je le crois.

Au commencement de 1844, Murger quitta définitivement la chambre de la rue de La Tour-d'Auvergne et alla demeurer avec Champfleury. Champfleury, après tant d'autres, lui conseilla d'abandonner la poésie improductive et de s'adonner à la prose. Il eut raison, l'événement l'a prouvé.

Nous nous trouvions séparés, dispersés; mais jamais nous ne fûmes désunis.

Je me souviens avec bonheur de quelques-unes de nos rencontres; je n'en rappellerai que deux :

Je me sentis arrêté un jour sur le boulevard, au coin de la rue Drouot : je me retournai et je vis Murger tout essoufflé ; il m'avait aperçu et courait après moi depuis quelques minutes.

— Où te caches-tu donc ? me dit-il ; tu es absurde ; on ne te voit jamais. J'ai appris hier par hasard que tu étais en répétition au Théâtre-Français; je suis allé ce matin voir Arsène Houssaye et je lui ai expliqué ta position. Je n'avais pas besoin de te consulter pour cela ; il a été convenu que l'administration t'avancerait 500 francs sur ta pièce; tu n'as plus qu'à aller présenter ton reçu, c'est arrangé! Je devais aller ce

soir au foyer pour t'en prévenir. Adieu, vieux! viens donc me voir, ou du moins envoie-moi ton adresse!...

Quelques mois après, la pièce était jouée à l'Odéon; la représentation finie, Murger vint me serrer la main. J'appris qu'il avait passé sa journée à visiter tous les critiques du *lundi*.

J'appris cela par hasard, un mois après!...

. . . .

Une députation de quatre-vingts jeunes gens des Écoles s'est jointe aux deux mille écrivains et artistes qui ont conduit Murger au cimetière Montmartre. Je ne sais si les journaux l'ont dit; mais, dans tous les cas, il est bon que les étudiants sachent que trois vieux amis de Murger qui se donnaient le bras derrière le corbillard les ont remerciés du fond du cœur.

XVI

Le mulet. — Une moralité. — La jeunesse n'a qu'un temps. — Le radeau des Bohèmes naufragés. — Le chemin le plus long. — Les vilains hasards. — Les mauvais remords. — Les bergers et les troupeaux.

Un militaire en congé, cavalier dans les chasseurs d'Afrique, me racontait un jour que, parti d'Alger avec son régiment pour l'expédition de la Kabylie, après plusieurs longues étapes rapidement parcourues par ces admirables petits chevaux arabes, il s'était trouvé tout à coup démonté avant même d'avoir vu l'ennemi. Dans ce cas, un homme à pied devient plus qu'inutile; le chasseur reçut l'ordre de retourner sur ses pas, ce qu'il dut faire seul, portant ses armes, son fourniment, du riz et du café pour trois jours, couchant en plein air ou acceptant l'hospitalité dans quelque tente arabe. Il était encore à dix lieues d'Alger, quand il trouva dans la plaine un mulet abandonné par son propriétaire. La pauvre bête était fourbue et ne paraissait pas avoir deux jours à vivre, mais elle pouvait encore marcher, ne fût-ce que par habitude. Le cavalier lui mit sur le dos tout son bagage et continua sa route, et le mulet marcha douce-

ment, péniblement, mais enfin il marcha jusqu'à ce qu'on fût en vue de la ville.

« Alors, me dit le militaire, je songeai à la piteuse mine que ferait mon équipage dans les rues; mes camarades du dépôt allaient se moquer de moi; j'allais être le *plastron à blagues* du régiment. Aussi je n'en fis ni une ni deux, je repris mon bagage sur mes épaules, et, donnant du pied à mon squelette de mulet une poussée vigoureuse, je l'envoyai tomber dans un ravin qui bordait la route... »

Sensibilité ou sensiblerie, — chacun jugera cela d'après son tempérament, — j'ai rêvé plusieurs fois du pauvre mulet, j'ai rêvé de son œil rond et triste qui semblait dire à son bourreau : Pourquoi?

Murger arrivé, et justement fier d'un succès qu'il avait poursuivi à travers mille obstacles, une instruction incomplète, la faim, la maladie, les chagrins profonds; Murger, essayant sans cesse une impitoyable réfutation de lui-même, se mettant en campagne contre les aspirations et les nobles témérités de sa jeunesse, les foudroyant tantôt à coups d'arguments dogmatiques, tantôt d'une pluie d'épigrammes étincelantes de verve ironique, Murger n'a-t-il pas ressemblé un peu à cet ingrat cavalier, n'a-t-il pas aussi poussé du pied *son mulet*... et peut-être pour les mêmes raisons?

Ce n'est pas un blâme que j'exprime, ce n'est qu'un regret.

Murger fut *Melchior*, comme il fut plus tard le ten-

dre et faible *Olivier,* comme il fut plus tard encore *Rodolphe le sceptique;* car Rodolphe aime passionnément mademoiselle Mimi, il est vrai; mais il raisonne et analyse déjà son amour pour se démontrer qu'il est inutile, sinon dangereux!

Et puis, lisez le dernier chapitre des *Scènes de la Bohème, La jeunesse n'a qu'un temps,* une *moralité* ajoutée brusquement à tous ces morceaux de son cœur qu'il a semés avec conviction, qu'il a retrouvés épars et qu'il réunit alors pour en faire un livre; lisez, et vous verrez qu'il ne veut même plus être Rodolphe, Rodolphe qui pourtant avait ridiculisé *Melchior,* Rodolphe qui avait déjà haussé les épaules en se rappelant les sanglots d'*Olivier,* Rodolphe assez *fort* déjà pour s'écrier, quand on descend mademoiselle Mimi dans la fosse : « C'est ma jeunesse qu'on enterre! »

Non! maintenant il ne veut même plus être *Rodolphe,* comme Rodolphe n'avait plus voulu être *Olivier,* comme Olivier n'avait plus voulu être *Melchior.*

Voyez ce dernier chapitre; c'est une lamentable débâcle : le radeau de la *Bohème* a craqué de tous les côtés et a été disjoint; la poésie, l'amour, la foi, la courageuse gaieté ont fait naufrage et ont bien vite regagné le bord à la nage; les Bohèmes arrivent tout transis sur la rive; on dirait que l'immersion vient de les dégriser.

Il y a un an que Mimi est morte, un an, pas davantage : Rodolphe est assis sur *son* fauteuil, les pieds sur *son* tapis; Marcel a un atelier sérieux, il a des com-

mandes, Schaunard vend ses albums un prix fou, Colline hérite et fait un mariage avantageux, et Musette va passer bourgeoise!

Comment, tout cela en un an! et tous les quatre, tous les quatre ensemble, sans transition! Prenez garde! ce chapitre-là n'ajoute rien; au contraire, il coupe court au livre.

Mais ils ont donc joué à la Bourse? Pas du tout; c'est encore pis!

Marcel a vendu un tableau à un riche Anglais, *qui jadis avait été l'amant de Musette.*

Musette se marie contre un maître de poste qui était *le tuteur de son dernier amant!*

Si tout cela est vrai, eh bien! c'est... trop vrai!

— Nous sommes finis, mon vieux! je suis un *corrompu,* dit Marcel, qui ne trouve aucun charme à aller dîner à douze sous, dîner de souvenirs, dans leur *ancien* restaurant de la rue du Four.

Ce que du reste Rodolphe lui a proposé du bout des lèvres, — une épreuve qu'il tentait sur son ami!

Ainsi, chères ombres, vous aviez pris naïvement, ou pour vous donner en spectacle aux badauds, vous aviez pris le chemin le plus long? Ce voyage, dans lequel vous venez de dépenser tant de courage, vos luttes, vos efforts, vos douleurs n'ont pas élargi votre esprit, n'ont pas trempé votre âme, n'ont pas étendu votre horizon; tout cela n'est pour rien dans votre fortune? Il ne tenait qu'à vous d'aborder tout de suite en

plein succès, au lieu de faire le grand tour; vous êtes plus heureux que sages!

Voilà pourtant ce que dit ce chapitre avec son cruel laconisme, et la préface en dit autant avec plus de précautions.

Oh! sans doute, il faut que la Bohème finisse, il faut qu'elle ne soit pas un but, tout au plus serait-elle un moyen, — et les vocations pauvres n'en ont pas d'autre, ne l'oubliez pas! — Évidemment, quand on se met en route, c'est pour arriver quelque part, et il était indispensable de dire sévèrement et de prouver que ces gaietés et ces hardiesses d'existence n'ont pour excuses que la volonté de parvenir et l'espoir d'un avenir glorieux peut-être, mais au moins toujours honorable.

Mais ce succès trop complet, obtenu par de *vilains* hasards,... c'est la négation du poëme tout entier.

Et pourquoi se défendre de plaindre ceux qui meurent en chemin? Pourquoi railler ceux qui tombent? Pourquoi cette glorification du succès?

En dépit de toutes les nuances de Bohèmes dont Murger, dans sa préface, établit la classification, je ne saurais reconnaître que deux genres : ceux qui, de bonne foi, croient à leur vocation, et les intrus qui font semblant d'y croire. Quant à ces derniers, vous ne sauriez par aucun moyen les préserver ni les convaincre, puisqu'ils ne veulent être ni préservés ni convaincus. Ne dérangez donc rien de la vérité en leur faveur. Parmi les premiers, comment distingue-

rez-vous — au point de départ — ceux qui se trompent des véritables prédestinés ? Laissez donc agir un peu la liberté humaine ; son instinct saura mieux que votre sagesse et votre expérience équilibrer les choses !

Cette brusque contradiction ne fut, chez Murger, l'effet ni d'un désenchantement ni d'une préoccupation personnelle ; elle eut plutôt pour causes une sorte de mollesse de caractère et un très-loyal scrupule. Ces petites nouvelles, publiées séparément comme tableaux de mœurs et qui ne pouvaient ainsi afficher la prétention d'établir une théorie ou de soutenir un système, se trouvant tout à coup reliées les unes aux autres, réunies en corps d'ouvrage acquirent une signification qui sans doute effraya Murger. L'histoire de ce Bohème, affamé volontaire, qui mourut un beau jour à l'hôpital et qui avait dix mille francs de rente, n'est pas tout à fait une fable ; la vérité n'est qu'un peu embellie. Murger crut sans doute devoir réagir contre un livre plein de séductions dangereuses pour les fils de famille, pour les pauvres diables que l'orgueil égare et qui viennent perdre au moins leur temps, souvent leur santé et leur avenir, quelquefois leur vie dans cet enfer.

Il dut partir de cette fausse idée, que tous les livres sont avant tout faits à l'usage des pensionnats et en vue de l'*enseignement,* — *àd usum Delphini.* — Non ! laissons les littératures à la Berquin expurger les vérités au profit de la morale à la mode ; les livres sont

faits pour les hommes; la vérité y est parfois terrible, mais toujours salutaire, ne fût-ce que comme le scalpel du chirurgien.

Et puis, soyons juste, cette timidité en présence de son livre, qui lui apparaissait tout à coup comme une protestation dont il fallait accepter la responsabilité, cette tentative de réaction contre une conclusion d'autant plus saillante qu'elle se formulait elle-même, sont-elles bien l'effet de sa seule volonté?

Un nom qui tout à coup sort de la foule indique une puissance quelconque et fait aussitôt vibrer une cloche d'alarme qui attire les conseils intéressés cachés sous de douces louanges. N'existe-t-il pas des gens que l'indépendance des idées inquiète toujours, et qui ne veulent comprendre la vertu que sous la figure d'un eunuque, des gens qui regrettent de n'avoir pas eu voix au chapitre avant la création, et qui, plus sages que la nature, prétendent l'émonder et la corriger à leur façon?

Pour ceux-là, l'homme est certainement une erreur. Ses instincts primitifs, ses passions sont autant de difformités qui s'accroissent de tous les progrès de l'individu, de toutes les conquêtes des générations successives. Il faut supprimer les passions, qui sont pour l'homme la chaleur, le mouvement et la vie; il faut les supprimer absolument, parce qu'elles ont parfois leur explosion dangereuse : l'accident ou le crime? — Une admirable logique! Mais il faut aussi anéantir le raisonnement, parce qu'*il peut* égarer l'esprit; il faut

éteindre le feu de l'âtre, parce qu'*il peut* incendier la maison; il faut dessécher le fleuve, parce qu'*il peut* déborder; il faut combler l'Océan, parce qu'*on peut* s'y noyer un jour! L'automate, voilà la perfection! Les troupeaux deviendront plus faciles à conduire, les bergers seront plus heureux!

Murger n'a-t-il pas rencontré par hasard quelques-uns de ces bienveillants conseillers qui lui auront dit: — Prenez garde! vous voilà arrivé; regardez bien autour de vous, et vous comprendrez que vos intérêts ne sont plus les mêmes! Vous êtes un peu berger à présent, vous voilà des nôtres : ne vous donnez donc pas le ridicule de conduire ce chœur de bêlements plaintifs. Vous êtes un esprit distingué, — votre succès le prouve : — ne mêlez donc pas votre voix aux clameurs vulgaires!

Et, en effet, si l'homme qui ose avoir raison contre tous fait preuve de quelque énergie, il lui faut un courage plus sérieux peut-être pour se résigner à être de son avis avec tout le monde.

Comme si une vérité devenue banale cessait d'être vraie pour cela!

Je crois d'autant plus à cette influence étrangère, que l'on rencontre de graves hésitations dans cette nouvelle voie qu'il avait prise. Souvent, au milieu de ses plus violents réquisitoires, il s'arrête indécis et hasarde alors de singuliers correctifs; puis enfin, comme fatigué de cette lutte contre lui-même, il laisse définitivement de côté ses poëtes et ses artistes, et

va choisir ses personnages loin de Paris et des mansardes.

Laissez-moi croire qu'après cette période de repos il eût trouvé à ajouter un mot, un seul, à ce poëme qu'il avait écrit en six mois peut-être, mais qu'il avait *vécu* dix ans !

*

DEUXIÈME PARTIE

I

Le sentier et la grande route. — Les revues sérieuses et les petits journaux. — Premières lueurs de la personnalité humoristique de Murger : l'*Enlèvement d'Hélène* et le *Siége de Troie.*

Si beaucoup ont pu dire en voyant passer le cercueil de Murger : « C'est un peu de notre jeunesse qui s'en va, » nous avions peut-être à le penser plus que d'autres, nous qui avions vécu nos jeunes années sous le même toit souvent et souvent à la même table, avec l'ami qui nous quittait.

La vie de l'homme est à la fois courte et longue à l'excès. Les quinze ou vingt ans qu'il faut que je franchisse pour me reporter à ces souvenirs me font l'effet d'autant de siècles. — « Ne te semble-t-il pas, comme à moi, que tu as plusieurs fois vécu? » me demandait Murger un jour que nous parlions de notre jeunesse; et cependant, comme moi, il se sentait toujours le même homme. C'est que, si

l'homme en soi ne change guère, l'existence a ses phases bien distinctes : les faits nouveaux vous prennent, vous conduisent dans d'autres milieux, vous font courir d'autres aventures et essayer d'autres projets. Quelques-uns déchoient, quelques autres s'élèvent. — Murger fut de ces derniers.

Beaucoup d'entre nous le blâmèrent quand ils le virent, aidant aux faits qui se présentaient à lui, quitter insensiblement le sentier difficile que nous suivions en commun — sans trop savoir où il nous mènerait — pour gagner peu à peu la grande route, celle battue de tous avec plus ou moins de réussite. A ceux-là, son succès a depuis longtemps répondu.

Cependant leur blâme était mieux justifié qu'on ne pourrait le croire. En voyant, au début, Murger courir la *copie* des petits journaux, ils craignaient qu'il ne s'y amoindrît et n'y perdît le goût du faire délicat et de l'œuvre soignée. C'est là, en effet, l'écueil sur lequel beaucoup se brisent. Mais loin de s'y briser, par une grâce particulière de nature, le talent essentiellement artistique de Murger sut prendre pied sur ces récifs et s'en faire au contraire un point d'appui pour sa renommée future. Ce que les Revues sérieuses n'auraient eu garde de recevoir par excès de prudence, par esprit de tradition, pour ainsi dire, le petit journal l'accueillit les yeux fermés. Il se trouva que ce qu'il accueillait ainsi était toute une originalité réelle que bientôt les recueils les plus importants et les mieux posés se disputeraient.

Ce fut parmi nous — en février ou en mars 1843 — qu'il jeta comme la première lueur de sa personnalité humoristique, et qu'il put entrevoir la voie qu'il aurait à suivre.

Jusque-là, adonné tout entier au culte de la muse sévère, polissant et repolissant sans cesse et laborieusement l'hémistiche, il s'était tellement absorbé dans ce travail que nul, pas même lui, n'avait pu soupçonner qu'il dût rencontrer jamais cette fantaisie pittoresque d'idée et de forme, flamboyante, prismatique et pleine d'étincelles, qui l'a caractérisé depuis.

Une nuit donc, nous l'aidions à terminer un travail pour son patron. Murger était alors secrétaire, ou à peu près, chez M. de Tolstoï. Le secrétaire avait été chargé de colorier quelques milliers de cartes stratégiques; inutile de dire que cette besogne était depuis deux mois chaque jour remise au lendemain. Cette nuit-là, l'âme allégée sans doute par notre assistance fraternelle, Murger se trouva mordu d'une gaieté folle et il se prit à nous raconter les choses les plus extravagantes dans ce style grotesquement imagé qu'il employa plus tard en écrivant les *Scènes de la Bohème*. Il nous tira enfin le plus ébouriffant feu d'artifice d'esprit et de mots qu'il ait jamais tiré peut-être, même aux meilleurs jours de sa fortune. Ce ne furent, pendant trois heures, que pétards, marrons, soleils et pluies de feu.

Nous en étions éblouis, assourdis, — à ce point que

l'on dut passer une nouvelle nuit pour terminer le coloriage des cartes.

Le sujet n'était cependant pas neuf, tant s'en faut; et justement ce ne fut pas le moindre élément de comique exorbitant qu'un poëme épique de l'antiquité la plus respectable travesti par la *littérature de l'avenir*. Que diriez-vous d'Homère habillé en Schaunard? C'était cela. Murger refaisait l'Iliade à sa manière. L'*Enlèvement d'Hélène* et le *Siége de Troie,* tel fut, trois heures durant, le texte qu'il nous développa au milieu d'éclats de rire frénétiques.

Murger se révélait à nous pour la première fois :

— Ah! Murger, lui criai-je transporté, convaincu, Murger, je t'en prie, ne fais plus de vers!

Il ne devait écouter ce conseil qu'un an ou deux après, et lorsque d'autres le lui donnèrent.

II

Pourquoi Murger ne s'est pas engagé dans la marine. — Lettres d'un *Buveur d'eau.* — La première exposition de trois peintres qui se sont depuis fait connaître.

Certains de ses biographes affectent de croire que notre milieu lui fut fatal et gêna ses commencements. A vingt ans de distance, jugeant froidement les choses, — en notre âme et conscience nous ne le pensons pas.

Ce fut avec nous et par nous qu'il se forma au travail, qu'il apprit sa langue, autant que nous la pouvions savoir nous-mêmes, et se fit une moisson d'idées, d'impressions et de souvenirs dont il tira parti plus tard.

Et l'encouragement incessant, le bras et la voix qui relèvent et soutiennent la défaillance, les compte-t-on donc vraiment pour rien?

Sans l'un de nous, Murger — à vingt-deux ans — s'engageait dans la marine.

Du reste, elle n'était pas, elle ne pouvait pas être fatale, la fréquentation de gens qui se parlaient et s'écrivaient entre eux comme nous allons dire :

— « ... Vous dormez? je m'y attendais. Depuis quelques mois, tous ceux que j'aime, *tous enfin*, paraissent être dans leur mue. Je n'y comprends rien. Une sorte de spleen s'était emparé de nous ici et quelques rayons magnétiques vous auront porté là-bas notre fléau. Moi, dans ma *cage* de Saint-Louis (l'hôpital), je souffrais beaucoup de savoir que tout se mourait ainsi au dehors et de ne pouvoir sortir pour aller à droite et à gauche secouer les dormeurs et relever leur courage. Il me semblait parfois que tout aurait autrement marché si j'avais été libre; je vous appelais de tous mes vœux pour venir, à mon défaut, rendre la vie à notre pauvre famille où tout agonisait, même l'amitié. Mais point! Voilà que vous étiez vous-même atteint de la maladie commune. — Allons, debout! maintenant, car je suis enfin sorti de ma cage. J'ai aussi crié : debout! aux autres, et je suis heureux de vous annoncer que tous ces ronfleurs vivent et s'agitent à cette heure, que le travail a repris et que la production s'opère sur toute la ligne. Tout s'est réveillé, même notre bon gros Murger, qui se montrait le plus endormi de tous. Ne voulez-vous pas vous réveiller aussi?...

« JOSEPH DESBROSSES. »

« ... Villain, Chintreuil, Tabar et le Gothique ont eu toutes les peines du monde à terminer leur Salon; vous vous doutez de la cause. Ils y sont parvenus

enfin, grâce à un redoublement d'énergie dont vous leur saurez gré comme moi. Leurs toiles ont été expédiées hier même. Seront-elles reçues? Voilà la question que nous nous faisons tous. Il y a cependant là de bonnes choses; mais le jury est Dieu et malheureusement les pauvres *Buveurs d'eau* ne sont pas ses prophètes. Le hasard est si grand, après tout, que le jury cette fois pourrait bien par mégarde mettre de bons verres à ses lunettes. Quoi qu'il en soit, on est ici tout préparé et l'insuccès ne nous prendra pas au dépourvu. Nous avons fait ample provision de courage ; nous sommes en mesure de fournir encore plus d'une étape. De leur côté, Murger, Lelioux et votre serviteur ne perdent point non plus leur temps. Lelioux a terminé le troisième acte de son drame, et Murger vient d'accoucher d'un gros poëme. Quant à moi, vous me permettrez de garder encore le silence sur le produit inachevé de mes élucubrations, parce que je compte vous surprendre un peu lorsque je vous en ferai juger *de visu*. Enfin, nous travaillons tous; et vous?... Je comprends tout ce que votre isolement a de terrible, mais je comprends aussi que vous devez en triompher. Vous n'avez pas le droit de vous croiser les bras. Allons, grand lâche! Vous doutez, m'avez-vous dit. Ah! quel mot! Douter? cela n'est pas possible. Non, non, Dieu n'a pas permis au souffle mercantile de l'époque d'éteindre toutes les âmes et de dessécher tous les cœurs. Allons, ami, ayez foi en vous et en nous! Marchons du même pas! marchons

sans regarder en arrière ! Peu importe ce que nous laissons d'espérances en route ! il en surgit toujours de nouvelles devant nous. Suivons-les ! et, quand elles tombent, en avant ! en avant encore ! tout ce qui tombe est mort, et dans cette course les morts ne doivent pas retarder les vivants.

« JOSEPH DESBROSSES. »

III

Murger et les grandes cordes du cœur. — Échos et reflets. — Murger ; sa famille ; sa naissance. — *Les premières amours du jeune Bluet.* — Le rude montagnard. — La famille Garcia. — Murger *saute-ruisseau* chez un avoué. — Il veut être peintre. — Il quitte le pinceau pour la plume. — Fureur de son père.

Les mêmes biographes dont nous parlions plus haut semblent dire que Murger nous quitta violemment ; qu'il nous repoussa. — Murger n'était pas homme à repousser violemment qui ni quoi que ce fût. Était-ce une qualité ? était-ce un défaut ?... Il se laissa aller peu à peu à l'entraînement des circonstances, à la pente facile des sollicitations, et si, un beau jour, il se trouva en effet éloigné de nous, il eut quelque peine lui-même à se rendre compte de ce qui avait amené la séparation.

Du reste, chez lui les grandes cordes du cœur ne possédaient peut-être pas tout le jeu qu'on eût pu leur désirer. Murger manquait parfois de décision dans ses sentiments, dans ses passions même. Prompt à l'enthousiasme, ses élans n'avaient rien de sûr et changeaient volontiers selon les influences ; à ce point

qu'au premier abord il semblait presque n'exister que d'échos et de reflets.

Cependant il avait une personnalité marquée, mais une de ces personnalités douces, naïves, enfantines, sans angles et toutes de courbes, qui ne blessent jamais personne.

Murger, comme son nom l'indique, était d'origine allemande, bien que son père fût né Savoisien.

Au moment où le père de Murger eut vingt ans, la Savoie était française ainsi qu'elle l'est redevenue : il servit donc comme soldat le premier empire. — Après 1815, voulant rester Français de fait, le jeune Savoisien s'en vint à Paris pour y exercer son métier de tailleur. Quelques années plus tard, il épousait une Parisienne, ouvrière comme lui, et leur petit ménage s'établissait dans une loge de concierge, rue des Trois-Frères, nº 5.

De cette union naquit Henri Murger, en mars ou en avril 1822. — Ce fut un fils unique !

La mère, toute fière de son petit Henri, dont la beauté joufflue était renommée dans le quartier, s'étudia à en faire un futur monsieur ; elle avait rêvé pour lui d'autres destins que ceux de vivre, les jambes en croix, sur un établi.

Voici du reste comment s'exprime Murger lui-même à ce propos, dans une charmante petite nouvelle, *Les premières amours du jeune Bluet*, récit auto-biographique, comme ses livres en contiennent tant :

« Bluet était l'enfant unique de laborieux artisans.

Ses premières années s'étaient écoulées en proie à ces cruelles maladies qui déciment l'enfance, et Dieu seul sait les larmes et les nuits d'insomnie qu'il coûta à sa mère. Aussi, lorsqu'à force de soins elle fut parvenue à lui faire mettre les deux pieds dans la vie, elle fit à ce pauvre enfant une existence comme n'en ont point ordinairement les enfants des pauvres. Bluet fut gâté outre mesure; ses caprices, et il en était rempli comme tous les êtres maladifs, ses moindres volontés faisaient loi; sa mère n'avait d'autre préoccupation que de les deviner et d'autre bonheur que de les satisfaire, au prix de mille privations qu'elle s'imposait en cachette de son mari. Elle tenait, en outre, son fils dans un état de costume fort au-dessus de sa position, de même qu'en toutes choses elle le distinguait des autres enfants de sa classe; la digne femme ne pouvait s'arrêter à cette idée que son fils était condamné à gagner son pain à la sueur de quelque pénible travail; elle l'habituait elle-même à l'oublier, aussi l'oubliait-il. »

Mais le père, lui, ne l'entendait point ainsi. La femme peut rêver, l'homme pense. — M. Murger prétendait tout bonnement faire de son fils un simple ouvrier, comme il était lui-même. Avec cela il n'avait pas l'humeur très-commode, paraît-il; le rude montagnard de la Savoie avait gardé d'assez dures formes, et bien souvent le jeune Henri tout en pleurs dut assister à de chaudes discussions de ménage soulevées à son sujet.

Henri Murger était vraiment ce qu'on appelle un bel enfant. Après la phase de maladies dont il a été parlé plus haut, la santé, une robuste santé même, lui était venue. Le corps potelé et les joues rebondies, il possédait une fraîcheur de carnation rare chez les enfants parisiens. Aussi, parmi les locataires de la maison, c'était à qui l'attirerait pour le combler de caresses et de friandises. Or dans cette maison de la rue des Trois-Frères habitaient deux illustres familles d'artistes, la famille Garcia, et aussi, je crois, la famille Lablache. Les dames choyaient à qui mieux mieux le joli enfant de leur pauvre concierge. De ce contact premier Murger se ressentit toujours. C'est à ces jours de son enfance écoulés ainsi au milieu d'un monde élégant et plein de grâce qu'il dut, en partie du moins, son talent si finement gracieux et si élégamment spirituel. On pourrait peut-être dire qu'il y gagna aussi son côté tendre. C'est dans ce milieu qu'il sentit pour la première fois son cœur battre d'amour, — de cet amour enfantin, mais très-réel au fond, qu'éprouvent certaines natures. Il se peut que les amours du petit Bluet avec mademoiselle B... aient donné son *la* mélancolique et sentimental au chantre de *Mimi* et de *Musette*.

Quoi qu'il en fût des aspirations de sa mère, Murger ne semblait destiné qu'à être un ouvrier. Une petite école primaire fut son unique institutrice; et quand il en quitta les bancs, à l'âge de quatorze ans environ, s'il

possédait une assez jolie écriture, il était affecté en revanche d'une très-détestable phraséologie et d'une orthographe plus détestable encore. Sa mère gagna pourtant sur son mari de ne le point faire entrer en apprentissage, et on le mit petit clerc chez un avoué. Là il rencontra, *saute-ruisseaux* comme lui, deux jeunes garçons de son âge, les frères Bisson, avec lesquels il se lia bientôt d'amitié.

Les frères Bisson — Pierre et Émile, — d'une éducation aussi peu soignée que la sienne, demeuraient dans une maison habitée par plusieurs peintres. Effet de voisinage sans doute, — ils avaient des idées d'art qu'ils communiquèrent à leur nouvel ami. Le soir, au sortir de l'étude de l'avoué, chacun d'eux, un carton sous le bras, courait dessiner à l'école gratuite la plus voisine.

Murger ne tarda pas à se convaincre qu'il faisait fausse route en cette voie. Mais l'art se refusant à lui de ce côté, il fallait qu'il le retrouvât d'un autre; il prit la plume.

Il ne rêva donc plus que poésie, — c'est par là que commencent tous les apprentis littéraires.

Dans son entourage peu lettré, ses essais informes devaient nécessairement produire leur effet; ils le produisirent, même auprès de M. Murger, qui, surprenant un jour le griffonnage poétique de son fils, lui demanda ce que voulaient dire toutes ces sottises. Aux explications données le tailleur répondit en signifiant au poëte petit-clerc qu'il eût exclusivement à minuter

dorénavant, s'il ne voulait qu'on lui retirât des mains la plume pour y mettre l'aiguille. Comme bien l'on pense, Henri n'eut garde d'obéir ; seulement il devint plus prudent, et cacha soigneusement sa Muse sous des monceaux de papier timbré.

IV

M. de Jouy et le comte Tolstoï. — Murger secrétaire à quarante francs par mois. — Premier amour, qui fait des siennes, comme tous les premiers amours. — Entrée de Murger dans la Bohème.

C'est ici qu'intervient sa rencontre avec Lelioux et Pottier.

Cependant l'étude de l'avoué avait été quittée, — poésie et chicane ne vont guère ensemble, — et le pauvre Murger s'était un moment trouvé sous le coup des menaces de son père. Mais il se faisait tard, trop tard déjà pour qu'il prît un métier ; puis un des locataires de la maison avait eu vent des goûts du jeune homme, et ce locataire n'était autre que le vieux de Jouy, l'académicien, l'auteur de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin :* or, de tout cela il résulta que Murger, en 1839 ou en 1840, occupait, chez le comte Tolstoï, la place de secrétaire. Sa mère, sa bonne et tendre mère, était morte, hélas ! et le vieux tailleur, qui avait loué pour son fils une mansarde au sixième étage de la maison, lui donnait ce logement et la nourriture moyennant 30 francs par mois.

Mais il faut compter avec les passions. La puberté

commence de bonne heure chez les poëtes. Murger devint amoureux. — Ce premier amour, le seul vrai que je lui aie connu, ne fut pas long à faire des siennes : Murger rentra tard, son père gronda ; il rentra plus tard, son père tonna ; puis, une nuit, il ne rentra pas du tout, et le lendemain son père le jeta à la porte. Fou d'amour, Murger, qui exhalait l'élégie à pleins pores, ne sourcilla point et s'en alla droit chez son ami Lelioux.

Cependant, par sa rupture avec son père, Murger s'était ouvert un abîme au fond duquel il allait tomber. Jusque-là il n'avait point connu le besoin, et à la rigueur il avait pu s'illusionner sur la médiocrité de sa position native ; mais maintenant, réduit à lui-même, il devait connaître plus que la pauvreté, plus que le dénûment, tout ce que la misère a de plus horrible, — à certaines heures, s'entend, car son existence de bohème, si sinistre et si sombre qu'elle ait été, a bien eu ses nombreux jours de soleil.

V

La jeunesse d'hier et celle d'aujourd'hui. — Les amours d'Olivier. — La maîtresse et l'ami. — Premier séjour de Murger à l'hôpital.

Je ne sais s'il en est de la jeunesse d'aujourd'hui comme il en a été de celle de notre temps ; je le veux croire pour elle. Chez nous l'amitié se formait vite et se cimentait promptement par l'échange des bons offices. On se connaissait du matin, et le soir on pouvait se demander jusqu'à son dernier sou, jusqu'à son dernier morceau de pain, jusqu'à sa dernière pipe. La bourse de chacun, petite ou grosse, était à tous bien véritablement ; ainsi du toit et de la table. C'est pourquoi nul chez nous n'a jamais été sans asile ; personne non plus n'y a jamais eu faim qu'avec les autres, — c'est qu'alors il faisait famine.

On souffrait ensemble, ensemble on était heureux ; on se partageait rires et larmes ; et si le mot *fraternité* a jamais trouvé sa vraie, son entière application parmi des hommes, ce fut parmi nous, à cet âge, trois fois béni, du cœur jeune et de l'esprit vierge.

L'un de nous manqua pourtant un jour au principe qui nous reliait, et cela à l'égard même de ce pauvre

Murger. — Les *Amours d'Olivier,* qui font partie des *Scènes de la vie de jeunesse,* ne sont rien moins que le récit de ce coup porté à l'amitié.

Le premier amour de Murger était une femme de vingt-quatre ans, mariée à un assez vilain homme de cinquante-cinq ans. Murger l'appelle M. Duchampy; laissons-lui ce nom. Donc, « M. Duchampy n'aimait sa « femme que comme un être docile et silencieux, — « sur lequel il pouvait à loisir épancher ses colères,— « quand il avait perdu au jeu. — D'un autre côté, l'as- « siduité d'Olivier lui servait de prétexte pour s'échap- « per de son ménage et courir de honteux guilledoux.

« Les amours de Marie avec Olivier durèrent dix- « huit mois, pendant lesquels ils ne s'écartèrent pas « des pures régions du sentiment. Au bout de ce « temps, des pertes successives faites au jeu engagè- « rent M. Duchampy dans d'assez méchantes affaires, « compliquées de faux. Il fut forcé de fuir en Angle- « terre pour éviter les poursuites. Sa femme resta à « Paris sans ressource. Olivier, qui jusqu'alors n'était « resté avec Marie que du matin au soir, y resta une « fois du soir au matin. C'était une nuit d'hiver, — « une de ces longues nuits, si longues et si dures pour « les pauvres, si courtes et si douces pour ceux qui les « passent les bras au cou d'une femme aimée. Mais « le réveil de cette nuit fut terrible. Madame Du- « champy était avertie qu'elle allait être poursuivie « comme complice de son mari, affilié à une société de « gens suspects. Voyant la liberté de sa maîtresse

« menacée, — et sans réfléchir un seul instant qu'il « pouvait se compromettre en la dérobant aux pour- « suites dont elle était l'objet, — Olivier voulut sauver « celle qui n'avait désormais d'autre appui que lui. — « Comme il ne pouvait l'emmener dans la maison de « son père, où il logeait, Olivier pensa à un jeune « peintre de ses amis, qui, outre l'atelier où il travail- « lait, possédait dans un quartier voisin une chambre « qui lui servait seulement pour coucher. — Urbain « consentit à céder cette chambre à Olivier, qui vint « y cacher sa maîtresse. — Urbain venait quelquefois « passer la soirée avec les deux amants auxquels il « donnait l'hospitalité. — Après plusieurs visites, il « revint un jour pendant l'absence d'Olivier, et passa « beaucoup de temps avec Marie ; — le lendemain, il « revint de nouveau, et aussi le surlendemain. — Le « troisième jour, en rentrant le soir, Olivier ne trouva « plus personne dans la chambre : — Marie était par- « tie, laissant pour Olivier une lettre très-laconique.

« Elle lui apprenait qu'ayant reçu avis qu'on avait « découvert son refuge, elle avait dû en chercher un « autre chez une parente. — Olivier ne lui en connais- « sait pas. — Dans sa lettre, Marie conseillait à son « amant de ne point compromettre sa sûreté en cher- « chant à la voir, et lui assignait à huit jours de là « une entrevue, le soir, place Saint-Sulpice.

« Olivier courut à l'atelier d'Urbain pour lui ap- « prendre ce qui lui arrivait.

« Le peintre le reçut avec un air embarrassé... »

Hélas ! oui, — Urbain avait enlevé Marie à Olivier. — Murger avait été trompé par l'ami auquel il avait confié sa maîtresse.

De ce jour, la tendresse de Murger fut mêlée d'ironie, sa gaieté s'attrista et son rire se mouilla de larmes. — Il était entré tout à fait dans la vie.

L'hiver de l'année 1841 finissait alors. — Deux ou trois mois après, Murger, atteint par le chagrin et aussi par les privations, faisait sa première entrée à l'hôpital. — Que de fois il y retourna depuis !

VI

Correspondance et vers inédits.

Elle fut bien rude et bien sombre, l'existence qu'il mena à dater de cette époque ! — Cette terrible existence, il va nous la raconter lui-même avec toutes ses péripéties, joies et douleurs, plaisirs et peines.

En août, — sorti de l'hôpital, — il commença une correspondance avec l'un de nous qui s'était retiré en province, et c'est cette correspondance que nous allons partiellement mettre sous les yeux du lecteur.

Qu'on n'oublie pas que cette correspondance, incorrecte souvent, naïve presque toujours, est d'un très-jeune homme, dont plus tard seulement la plume s'affermira et s'aiguisera.

Paris, 28 août 1841.

« Mon cher ami,

« Ne recevant pas de lettres de toi, je me décide à ouvrir les hostilités. . . . .

« J'ai su par G... que Karol s'était fait palper les bosses, de quoi il résulterait qu'il a tout ce qu'il faut

pour faire un Napoléon, — amour de la gloire, sentiment des grandes choses, bosses de la..., etc., etc.; mais, à ce qu'il paraît, pas plus de bosse de poésie sur le front que de pièces d'or dans ma bourse. S... a fait dernièrement une pièce de vers qui est encore un progrès; quant à moi, je ne travaille pas excessivement fort. Mon conte n'est pas terminé; je veux le finir d'une manière qui offre tant de difficultés que je ne puis les franchir. J'y travaille presque tous les soirs, et je biffe le lendemain ce que j'avais fait la veille, parce que je m'aperçois que je m'éloigne de mon programme. Ai-je tort ou raison de m'obstiner?... »

---

18 septembre 1841.

. . . .

« Ah çà ! maintenant, que fais-tu de bon ? Je te dirai, pour ce qui est de moi, que je m'ennuie affreusement à Paris, que je n'ai pas pu travailler depuis le départ de A. Lelioux, et que je n'ai pas le sou, ce qui fait que je me promène en chaussons, ne pouvant avoir de bottes. J'attends, du reste, la réponse du czar. — Mon patron part pour Londres à la fin du mois, et, si à ce moment la réponse de la Russie est arrivée, je ne fais qu'un saut d'ici chez toi. Oh ! la campagne ! la campagne ! Quel bonheur ce serait pour moi ! J'en suis si amoureux que tous les samedis, en compagnie des Des-

brosses, je m'en vais me promener aux alentours d'ici pour ne revenir que le lendemain. J'ai appris ainsi à connaître au vrai *la belle étoile*. C'est aujourd'hui samedi, et dans deux heures nous nous mettons en route : nous faisons nos vendanges le long du chemin.

« Tu sais sans doute par les journaux tout ce qui se passe ici, et à Clermont, et à Mâcon. Ici nous avons tous les soirs de stupides rassemblements qui s'amusent à casser les vitres — et à se faire casser les reins par les agents de M. Delessert. Jusqu'à présent le vrai peuple reste inoffensif, ce qui n'empêche pas qu'il y ait 60,000 hommes de garnison constamment sous les armes. J'ai toutefois entendu dire, dans quelques groupes observateurs des émeutes, que la fin du mois ne se passerait pas sans que les sociétés secrètes ne s'en mêlassent; la tentative d'assassinat sur le duc d'Aumale les a seule retenues. Si tu peux avoir les journaux, je te conseillerai de les lire, ils sont fort intéressants.

« Ce qu'il y a de plus neuf en littérature, c'est la publication des *Ternaires* par Brizeux. J'en ai parcouru quelques fragments qui sont loin de m'autoriser à croire que ce soit lui qui ait fait la *Curée* de Barbier, comme Lafizelière voulait me le soutenir. — Madame Lafarge vient de publier ses Mémoires; c'est délicieusement spirituel, mais il n'y a presque pas de sentiment. — Je vais me trouver la semaine prochaine avec Lachambaudie, qui vient chez les Bisson.

« Je t'en prie, fais-moi une réponse, et si tu as quelque chose de neuf, envoie-le-moi. »

« *P. S.* Lelioux et Pottier m'ont conseillé de rogner toute la partie plaisante de mon conte ; j'y serais assez porté. — Qu'en dis-tu ? »

Le passage de cette lettre, où il est parlé du czar et de la Russie, veut une explication.

Lors du mariage d'une grande-duchesse quelconque, fille de l'empereur Nicolas, — un Italien ou un Corse, je ne sais trop, dont Murger avait récemment fait la connaissance chez le comte Tolstoï, son patron, eut l'idée d'envoyer au czar une sorte d'épithalame, dans l'espoir d'une réponse de la cassette impériale. Inhabile à manier notre langue, surtout notre langue poétique, V..., sa pièce écrite, s'adressa à Murger pour qu'il eût à la revoir et à lui donner un coup de lime. Mais la chose était si grotesque qu'elle ne pouvait être retouchée. Aux sollicitations pressantes de V..., Murger consentit à la refaire complétement moyennant partage de la réponse. Superbement imprimée avec le nom de V... pour auteur, l'œuvre de Murger fut donc expédiée à la chancellerie russe par l'entremise de M. Tolstoï. — C'était le résultat de cette expédition qu'attendait Murger.

---

26 septembre 1841.

« Je te dirai que je perds l'espoir d'aller te voir. D'abord, la froide Russie ne répond mot, et mon patron s'est arrangé pour ne pas aller à Londres. A propos de mon patron, félicite-moi, grand maigre! il vient de m'augmenter de 10 francs par mois (*il se trouva alors appointé à 50 francs*), et il me fait faire une redingote par son tailleur. Enfin il se montre très-bon pour moi, et j'espère ne pas crever de faim cet hiver, comme je le fais depuis un mois.

« ...J'ai lu, mon cher, les *Ternaïres* de Brizeux. Eh bien, je t'assure que les *Ternaires* sont bien, mais bien au-dessous de *Marie*. Ce ne sont que des petites pièces sans but et même sans beauté de forme; ce qui me fait repousser plus que jamais la supposition absurde que Brizeux ait seulement écrit un hémistiche des *Iambes*.

« J'ai lu, en outre, les *Chants du prisonnier* d'Esquiros. C'est assez joli, mais c'est trop Pompadour. On y voit une quantité de moutons et de petits oiseaux chantant dans le feuillage; deux ou trois pièces seulement marquent un vrai sentiment poétique. En somme, — à mon avis, — c'est fort au-dessous de Sainte-Beuve et même d'Émile Deschamps.

. . . .

« Le Christ n'a pas le temps de travailler mainte-

nant à son Napoléon. Quant à moi, j'ai repris un peu de gaieté, et je commence à retravailler. J'étais tellement misérable et ennuyé après le départ de Lelioux que je ne pouvais rien faire.

« Tout le monde te dit bien des choses affectueuses, et je t'en dis plus qu'eux tous. »

Paris, 7 octobre 1841.

. . . .

« G... vient de produire une *chose* en trente ou quarante couplets, qui est singulièrement spirituelle, à mon avis. J'en prendrai copie, et je te l'enverrai avec les *Ternaires* et le livre d'Esquiros. Je t'enverrai aussi mon conte que j'ai terminé ; je te l'enverrai tel qu'il a été fait dans le principe, me réservant d'enlever la partie comique entière pour l'impression, si tu me le conseilles. . . . .

. . . .

« Les brigands du faubourg Saint-Germain, les Desbrosses et Cie se livrent toujours à la culture du chat et autres légumes. . . . . . »

---

6 décembre 1841.

« Tu as eu grand tort si tu as cru que je te gardais rancune de ton long silence. Si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que j'attendais la solution bonne ou mauvaise de tous les petits événements que je vais te relater.

« Le jour où j'ai reçu ta lettre à l'égard de Mascré, j'étais en proie à la plus vive inquiétude ; je me demandais si je conserverais ma place chez M. Tolstoï, ou si j'allais être mis à la porte. Voici le pourquoi de cela : — Il y a un mois à peu près que le czar a fait demander à V... s'il préférait de l'argent ou un présent pour la poésie que j'ai faite au mois de juin. Malgré le grand besoin d'argent qu'il avait à cette époque, besoin que je partageais, V... fit répondre qu'il préférait un présent. Ceci ne m'a pas semblé clair, car, en recevant de l'argent, le partage convenu devenait la chose la plus simple, tandis qu'il fallait pour qu'il eût lieu convertir le présent en valeurs partageables, et l'on devait évidemment perdre dessus. V... pensait, j'en suis sûr, à s'occuper seul de la vente et à me tromper sur le prix qu'il en résulterait. Néanmoins je ne dis encore trop rien ; mais quelques jours après il vint lui-même me chercher querelle, me disant qu'il était certain que j'avais tout conté à mon patron, etc.

Si bien que, pour le désabuser et lui ôter toute crainte, j'eus la bonhomie de jeter mon manuscrit au feu. La seule preuve que j'étais l'auteur de la poésie était donc anéantie; et, à cet acte imprudent de ma part, V... ne put retenir un mouvement de satisfaction qui ne m'échappa point et qui fit renaître tous mes doutes sur sa bonne foi. D'autres événements, que tu me permettras de te narrer, augmentèrent la force de ma défiance sur sa loyauté. — A quelques jours de là, un homme vint se présenter chez M. Tolstoï avec une réclamation de 472 francs pour fourniture de vin. Cet homme était l'ancien associé de V..., autrefois dans les liquides, et qui a vendu le vin lui-même. Il en avait touché le prix sans en rien remettre à son associé, lequel se trouve refait, il paraît, de 2 ou 3,000 francs. Mon patron possédait les quittances de V..., heureusement, et le pauvre marchand de vin n'avait à exercer aucun recours. J'appris qu'il se proposait d'intenter une action correctionnelle contre V... Tu comprends combien tout ceci dut m'ennuyer : je me voyais encore une fois mêlé à une sale affaire. — La déloyauté de V... était donc des plus évidentes; mais pour tâcher de me circonvenir, de m'aveugler et de m'attacher plus solidement à lui, il m'entoura de petits soins et d'attentions. C'est ainsi qu'il me présenta à Marco Saint-Hilaire, pour lequel je fais en ce moment des copies. Toutes ces prévenances ne m'amenèrent qu'à un plus vif désir de rompre avec lui et de prendre toutes mes précautions pour ne pas me voir enlever la part du pré-

sent que l'on attend de la Russie. Lelioux me conseilla de tout dire à mon patron, et je lui appris, en effet, le lendemain que j'étais l'auteur des vers; et je le priai de m'avertir aussitôt que la bague ou la tabatière arriverait.

« M. Tolstoï, déjà fortement indisposé contre V... pour l'affaire du marchand de vin, trouva qu'il avait fort mal agi à mon égard et au sien en ne lui disant pas la vérité quant à la pièce de vers. Il le fit venir, lui reprocha vivement sa conduite, et conclut en le mettant littéralement à la porte. Tu comprends la colère de V... contre moi. Pendant huit jours, je me suis attendu à recevoir d'un instant à l'autre une provocation de sa part; il n'en fut rien. S'il me fait du mal, il se cachera pour le faire. Voilà donc où j'en étais quand tu m'écrivis...

« Je te remercie bien sincèrement des conseils que tu me donnes pour travailler, et je commence à les suivre. Quant à ma pièce *les Voix nocturnes*, tu as mis le doigt sur la plaie, du premier coup. Cette pièce n'a pas été mûrie en effet, et les trois premières strophes étaient écrites, que je songeais à faire tout autre chose qu'une pièce politique. Celle qui lui doit faire pendant sera meilleure, je l'espère, car je la mûris depuis longtemps. Ce sera l'antithèse de l'autre. J'ai aussi produit dernièrement une grande pièce intitulée *le Jour des Morts*, dont Lelioux et Pottier sont très-satisfaits; il y a progrès dans la forme. Je suis en train d'en faire une autre sous ce titre : *Sou-*

venirs d'enfance. C'est extrêmement difficile. J'en biffe quatre vers sur trois que je fais. Quitte à ne point la conserver pour publier, je veux la mener à fin, dans le seul but d'avoir raison de la difficulté. J'ai pris l'art tout à fait au sérieux maintenant : je dois donc devenir de plus en plus sévère pour mes élucubrations.

« Je m'aperçois que je fais comme toi l'autre fois. Je te parle de mes vers, sans te transmettre les compliments de Pottier, de Lelioux et de la bande sur tes derniers que je leur ai fait connaître. »

---

14 décembre 1841.

. . . .

« Maintenant je vais procéder par ordre aux renseignements que tu me demandes sur les hommes et les choses connus de nous, mais ignorés du public, hélas ! ! !

« Lelioux est rentré au journal *l'Audience*, se porte fort bien, boit du bordeaux, du vin de Saint-Georges, mange du pâté de foie gras, demeure dans un appartement splendide, a une robe de chambre en cachemire et fait deux tiers d'hémistiche par jour. Somme totale, il est fort heureux, — je le plains.

« Pottier a pour jamais divorcé avec la Muse. Il fait des enfants aussi gros que lui. Enfin il tourne quelque

peu à l'épicier : c'est un excellent citoyen, qui pourrait faire un assez bon garde national, s'il n'avait le défaut de toujours dormir. En faction, il serait capable de laisser emporter lui et sa guérite sans s'en apercevoir.

« Les Desbrosses passent la moitié de la journée à ne pas manger et l'autre à crever de froid. Les chats se méfient d'eux, et, en fait de cheminée, ils ne possèdent que leurs pipes, — bien des fois sans tabac. On parle souvent de toi, de ton ex-barbe, ô vandale! de tes poëmes, ô grand homme! A causer ainsi, le temps passe, — mais l'appétit reste; — et l'on va se coucher pour rêver que l'on dîne chez Véfour. — Voilà au moins des gaillards favorisés de l'existence.

« G... (M. et madame). — Ce ménage s'est cassé en deux. Madame a été porter ses pénates... *je ne sais où* (V. Hugo), et Monsieur, qui a quatre grandes copies à faire pour un établissement quelconque, est amoureux d'une jeune fille, pure comme le *lis de la vallée* (Balzac).

« Karol, ex-don Juan du quartier latin, ci-devant poëte, philosophe, généralissime, etc., etc., n'est plus qu'un souvenir perdu dans une atmosphère de choses désagréables. Il paraît qu'il grave; — il en a le droit.

« H... Je crois qu'il enseigne toujours les idiomes classiques dans un département éloigné.

« Quant à ton serviteur... Celui-là a trouvé le moyen de manger 40 francs en quinze jours; mais heureusement qu'il lui reste 40 sous pour aller jusqu'à la fin

du mois. Son existence a donc été, pendant ces quinze premiers jours, mélangée de biftecks et de bougies de l'Étoile, de cigares havanais et de chemises trouées, de confitures et de pain bis. Aujourd'hui, il n'a plus que son propriétaire à payer, son bottier idem; mais il fait des vers à force, mêlant par-ci par-là qualité à quantité, attendant la bague russe qui lui glissera peut-être du doigt, faisant la nique au malheur, et rêvant à l'heure qu'il est à la satisfaction qu'il éprouverait à te voir auprès de lui — fumant une pipe et l'aidant à trouver le moyen de déménager sans payer, et celui non moins utile de faire durer les bottes plus de six mois et les dettes toujours. — Ce dernier problème est bientôt résolu avec un peu d'intelligence, n'est-ce pas?

« V... est décidément un sacripant. Il m'avait conduit chez Marco Saint-Hilaire pour y travailler, et depuis quinze jours je n'ai pas vu le susdit Marco — qui me doit 60 centimes. Mais je suis généreux; je les lui abandonne.

« Voilà, grand homme, tout ce que j'avais à te conter. Tâche de lire ma lettre si tu peux, et dis à monsieur Z... et à son journal qu'il n'y a pas qu'eux de crétins en France. Sur ce, je te serre la main. — Ah! je t'apprends que si tu as coupé ta barbe, moi j'en ai laissé pousser une magnifique qui a des dispositions à devenir tricolore; voilà une preuve vivante de mon patriotisme. Ce n'est pas une blague : elle a deux pouces et elle est noire, —

blonde — et rousse. Adieu derechef, et tombe-moi de la diligence un de ces matins! Je vais fumer une pipe à ton intention. — R'adieu ! »

---

6 mars 1842.

. . . .

« Je te dirai que le jour où j'ai reçu ton paquet il y en avait trois que je ne mangeais que du pain sec, ce qui fait, — j'espère que tu me le pardonneras, — que j'ai pris 20 francs sur les 60 que j'ai reçus. Alors je me suis mis à manger copieusement et j'ai payé quelques dettes criardes. — Cet emprunt ne retardera aucunement l'envoi que je dois te faire, car d'un jour à l'autre j'attends de l'argent de mon patron. — Je n'ai jamais été si malheureux, mon pauvre ami. Quant à S..., il me paye les 30 francs qu'il me doit 14 sous par 14 sous ; ça n'est pas drôle. Enfin, bref! je m'ennuie horriblement. Je n'ai rien pu faire depuis ton départ, sinon un mauvais article pour la *Gazette de la Jeunesse*, qui, tu sais, appartient à Millaud comme *l'Audience*. Lelioux m'a promis de s'occuper de mon article et de l'y faire recevoir, mais je n'espère pas qu'il réussisse ; je n'ose pas l'espérer, du moins. —

Sans le Christ, qui m'a donné à dîner et à déjeuner quatre fois par semaine, je ne sais pas ce que je serais devenu. Ce garçon-là n'a pas volé son surnom. . .

. . . .

« Chose extraordinaire ! Lelioux a dernièrement rencontré V..., qui lui a montré une lettre de Victor Hugo, à lui parfaitement adressée, et dans laquelle il lui était fait les compliments les plus flatteurs sur sa prose. Qu'est-ce que cela veut dire ? V... écrit le français comme une vache espagnole. — Ah ! il paraît que Rozan a un feuilleton reçu au *Commerce*... »

---

21 mars 1842.

« Carissimo ! ! !

« Décidément Ève a bien fait de manger la pomme du bon Dieu, — et Voltaire n'a pas eu tort quand il a dit que « tout est bien comme il est. » Je crois que je ne retrancherais pas un *iota* de cet axiome, quand même je t'aurais devant les yeux ; ainsi, juge !

« Maintenant tu vas me demander où doit conduire cet exorde. — Mais... il doit conduire à une magnifique conclusion, mon cher, à une *finale dorée ;* rien que cela. — Figure-toi que si je ne t'envoie pas ce

message par un courrier à ma livrée, c'est uniquement par ce que tu résides un peu trop près,—trente lieues! ça n'en vaudrait pas la peine; — autrement mes moyens me le permettent, car, à l'heure présente, je nage dans un fleuve d'or, dans un Océan de pièces de cinquante centimes. C'est une véritable pluie de monarques et de monarquesses de tous les pays et de tous les profils : je me lave les mains dans le Pactole — et dans la pâte d'amande. J'ai des gants multicolores, des redingotes *idem* et des pantalons *itou*. Tiens! vois-tu! — les poëtes sont des blagueurs, quand ils prétendent que la vie est sombre et mauvaise. Ils ne la connaissent pas, la vie, ces hurleurs de *miserere nobis*; ils ne se doutent pas de l'existence d'une foule de voluptés qu'en ce moment je savoure; ils n'ont jamais compris toute la jouissance qu'on éprouve à entendre un cocher de fiacre vous demander pourboire; ils ignorent tout ce qu'il y a de parfum dans le cigare havanais, d'éclat dans la bougie du Soleil et d'harmonie dans le gracieux craquement d'une botte trop étroite et *vernite*. Eh bien! tout cela, je le sens, je le vois, je l'entends. Tu ne reconnaîtrais plus ton gros Flamand, ô grand maigre! Il s'est évanoui, il est tombé en poussière, avec sa vieille redingote et ses bottes à trois rangs de sabords comme les navires de l'État. *Il est mort hibou pour ressusciter phénix.* Quel beau vers latin cela ferait! je suis sûr.

« Ah! c'est ainsi, mon cher. A cette heure, le très-haut et très-puissant seigneur vicomte de La Tour-

d'Auvergne[1] est éblouissant. Les piétons se rangent sur son passage; les pauvres lui demandent l'aumône, et il leur donne un franc; les femmes ne lui demandent rien, et néanmoins il leur adresse un sourire, — et quel sourire! — Voilà, ô grand homme! ma position; et j'en conclus que la vie est une belle chose. Maintenant, tu vas sans doute me demander d'où est venu le nuage plein de pièces de cinq francs qui a crevé sur ma tête. — Cet ouragan vient du Nord, mon très-cher; c'est une magnifique aurore boréale, voilà!!! — Mon patron, qui ne veut pas donner la bague à V... et qui va la renvoyer en Russie, m'a avancé 350 francs tout d'abord en m'assurant que j'en aurais encore 150 dans quelques mois. Juge de ma jubilation quand cette foudroyante nouvelle m'est arrivée; j'en ai frissonné de *défunte* ta cravate à *feu* mes souliers. J'ai couru tout d'un trait toucher ma traite chez Rothschild; de là chez le libraire; de là chez le tailleur; de là au restaurant; de là au théâtre; de là au café; de là chez moi, où je me suis plongé dans des draps neufs et dans une atmosphère de fumée parfumée, et où j'ai rêvé que j'étais empereur du Maroc et que j'épousais la Banque de France. Voilà mon existence; et j'ai tant fait qu'à la présente heure mon Pactole commence à montrer le sable. Néanmoins je suis bien vêtu :

1. Murger habitait alors la rue de La Tour-d'Auvergne, et, vu certaines de ses propensions, nous nous amusions parfois à lui donner ce titre.

« J'ai de quoi vivre au moins huit jours! Je les vivrai!

« Et après — je ferai de la littérature pour les intelligences au-dessous de sept ans, dans les journaux de Lelioux et de Bouché, à temps perdu, s'entend, et simplement histoire de me payer des gants et des cigares pour les beaux jours de l'été. Demain même, je me remets à travailler sérieusement; voilà trois mois passés que je n'ai rien fait; espérons que cette crise sera salutaire et que je vais accoucher d'une foule de chefs-d'œuvre. Et sur ce, — bonjour, mon vieux! Je donnerais 10,000 louis pour qu'il y eût un chemin de fer de Paris à ta ville natale qui me permît d'aller te voir et te payer — un dîner à 2 francs par tête. Malheureusement il faut attendre. — *Vale!* »

---

25 mars 1842.

. . . .

« Tu trouveras encore un numéro de *l'Age d'or,* journal de Lelioux, dans lequel je dois m'escrimer à 2 francs la page. O profanation! — A propos, la *Gazette de la Jeunesse* m'a accepté mon article; ça me

fera une trentaine de francs à palper. — Réponds vite à Lelioux au sujet de ce qu'il t'a écrit : — Vendredi, 2 avril, à 4 heures, séance trimestrielle ! tu comprends de reste. — Voilà, mon bon vieux, tout ce que j'ai à te dire. Pardonne si c'est si mal écrit, mais je n'y vois plus, je tombe de fatigue : il est 2 heures du matin — *à ma montre* — et il faut véritablement que ce soit toi pour que je consente à tenir une plume à cette *heure indute*. — Le Christ, qui t'écrit en même temps que moi, a déjà fait le premier jambage de la première lettre de la première ligne de son épistole. Du train dont il y va, il aura bien fini cette première ligne au dimanche de la Quasimodo. — A propos de Quasimodo, j'ai Victor Hugo complet, ohé ! »

« P. S. — Je t'envoie ci-joint mon masque moulé ces jours-ci par le Christ. Au dire d'une dame — de ma connaissance, il a de grands rapports, *similia similibus*, avec le visage de Marie Stuart. »

---

5 avril 1842.

« J'ai appris par plusieurs lettres adressées par toi au Christ que tu te plaignais de ma négligence ; — tu avais tort, mais je te dois effectivement des explica-

tions. — J'ai attendu, longtemps attendu, il est vrai, avant d'aller chez Nadar chercher sa réponse — parce que je ne voulais pas y aller ficelé aussi salement que je l'étais; et quand, grâce à l'événement que tu as appris par ma lettre du 21 dernier, j'ai pu quitter mes guenilles, je m'y suis aussitôt présenté. Mais alors Nadar n'a pas eu le temps de t'écrire. Quant à Charles Barbara, il ne m'a pas non plus fait parvenir de lettres, malgré deux ou trois avertissements réitérés. Tu vois donc, somme totale, qu'il n'y a pas trop de ma faute.

« Maintenant, j'ai à t'entretenir longuement relativement à la séance trimestrielle qui a eu lieu vendredi dernier chez moi, laquelle séance a été très-orageuse. Cabot, — qui, comme tu le sais, est vice-président et te remplace, — n'a pas su malheureusement te remplacer, même par à peu près. Il en est résulté un désordre inexplicable. De plus, il a fort maladroitement proposé une mention honorable à Tabar et à Vastine *pour avoir surmonté mille difficultés pécuniaires*, avoir réussi à terminer leurs *tableaux* et *à — les faire recevoir*. Ce sont ses propres paroles. Tu comprends la maladresse. Aussitôt une rumeur énorme de la part de ceux qui avaient été moins heureux : de là échange de gros mots, confusion, etc.; et enfin on posa formellement cette question : Est-il bon de conserver dans nos statuts les articles-mentions, récompenses et autres? Ces éléments d'émulation ne sont-ils pas plutôt susceptibles de semer entre les associés des germes de jalousie et de rivalité dangereuse, en un

mot, ne vaut-il pas mieux les faire disparaître? La majorité s'est prononcée pour l'abolition, après une vive discussion où les personnalités se croisaient à tout bout de champ. Une chose nous contrariait, — Lelioux et moi, qui avons voté pour l'abolition, — le Christ et le Gothique, qui ont voté contre, — c'était qu'à défaut de ta présence nous n'ayons ton avis à cet égard.

. . . .

... En résumé, il n'est vraiment rien sorti de bon de notre séance; on sera, je crois, forcé de retirer à Cabot ses fonctions. Je me propose, si tu m'approuves, de manœuvrer en sorte, — pardonne l'expression! — que Lelioux le remplace. Franchement, c'est le seul qui pourrait se faire écouter. — On l'a autorisé à fonder un journal pour son compte. Ce journal s'appellera *le Foyer domestique*. . . . .

. . . .

« *P. S.* — Je ne sais si c'est une blague, mais Rozan m'a dit qu'on lui avait payé son feuilleton 150 fr. »

---

11 avril 1842.

« Comme avec un ami tel que toi je veux être franc, je vais commencer par m'excuser de n'avoir pas été

content de ta lettre. Elle me paraissait froide, et je ne pouvais pas croire que cette froideur fût le résultat de mon étourderie, qui t'a expédié une dépêche sur *quasi-parchemin*. Maintenant j'ai la clef du motif, et nous allons nous en servir, s'il te plaît, pour ouvrir la foule de mystères dont nous étions enveloppés. — D'abord, je n'ai reçu que hier 9 avril la lettre que tu m'adressas le 29 mars. Barbara n'avait pu l'apporter plus tôt. Tu comprends comment il se fait que ma lettre dernière ne t'ait point parlé de l'effet produit par ton document. — Ensuite, Lelioux, que j'ai vu encore tout à l'heure, m'a de nouveau assuré qu'il y a quinze jours et plus il t'avait écrit une longue lettre concernant la rédaction d'un autre journal que *l'Age d'or*, et qu'en même temps il t'avait directement répondu aux questions que tu m'avais chargé de lui faire. — Revenons à ton document ! Je crois qu'il est heureux qu'il ne soit pas arrivé à temps, car en nous révélant qu'il y a un traître parmi nous, — ceci est incontestable, puisque Bisson t'a parlé de notre société et de ceux qui la composent, — il n'eût pu que jeter de l'huile sur le feu déjà grand de nos discussions.....

. . . . »

---

18 mai 1842.

« Je m'empresse de t'écrire pour te tirer de l'inquiétude où tu parais être; quant à ta dernière lettre adressée à Christ, il l'a parfaitement reçue. . . .

. . . .

Quant à ce qui touche la société, une foule de circonstances nous ont empêchés de mener à fin sa destruction, chose qui demande beaucoup de prudence pour être bien faite et dont nous allons nous occuper dès aujourd'hui. Nous regrettons que tu ne nous aies pas fait parvenir ta démission écrite, elle aurait été un puissant moyen de dissolution. . . . .

. . . .

Je te remercie de la proposition que tu me fais quant à l'insertion possible de mes vers dans le journal de ton pays. Je t'en enverrai prochainement et je te ferai passer le *Stabat Mater* que j'ai donné à la *Gazette de la Jeunesse,* sitôt que Bouché aura la gracieuseté de me l'imprimer. Pour ce qui est de *l'Age d'or,* comme on ne veut pas payer, je me prive de l'embêtement d'y travailler. A propos, un malheur! Ton ami Auguste Lefranc a remplacé Lelioux à *l'Audience.* — Maintenant, si tu permets, nous allons parler d'autre chose.

« Je débuterai par te dire que j'ai enfin rencontré

la *sœur de mon âme* — style d'élégie, — laquelle est une femme en velours, Danoise de nation, de vingt-cinq ans d'âge, mariée, spirituellement méchante, et jolie comme une vignette anglaise. Cette dame est une femme du monde ; j'en doutais, mais j'ai su, positivement su que je devais le croire. Que cela te suffise ! — Elle s'appelle Christine ; enfin, pour abréger, elle a passé deux nuits chez moi, un événement l'ayant forcée à venir me demander l'hospitalité, et cela après un mois de connaissance. Je la lui ai gracieusement accordée, et elle est sortie de ma chambre pure comme la Vierge Immaculée ; — ce qui ne prouve qu'une chose, c'est que je suis un crétin, — voilà ! Du reste, cela va assez bien ; nous sortons ensemble, et nous sommes même allés ensemble à l'Opéra. Cependant je ne lui montrerai pas une élégie que j'ai faite à son intention. Cela vaut trop ou pas assez. C'est un merveilleux bijou de pathos sentimental que j'ai ciselé amoureusement pendant un mois avec toute la méticuleuse attention que tu m'as vu mettre à ce genre de besogne. Tous frais comptés, mon cher, les vers de cette élégie me reviennent à cinq sous pièce ; — que dis-tu de ce prix ?

« Par une erreur de sa part — ou par une adroite rouerie, j'ai reçu d'elle une lettre qui était destinée à une de ses amies : or, dans cette missive elle parlait de nos relations avec un air qui me fait croire que je suis mystifié comme un collégien. Aussitôt j'ai fait une levée en masse de toutes mes facultés spirituelles

pour sortir honorablement du pas difficile où je me trouve engagé avec cette

Fleur de Scandinavie éclose sous la neige;

et je l'attends. — En attendant, je serais désolé d'une rupture, car c'est une femme dont on peut réellement être fier : elle réunit *tout ce qui peut séduire* :—beauté, esprit, prestance, — et mille autres choses qui ne tarderont sans doute pas à me la faire aimer sérieusement. Du reste, j'en ai une autre; — celle-là est une magnifique soubrette qui pèse 100 kilos sans ses jupons. . . . .

. . . . — Enfin, mon cher ami, voilà une esquisse rapide de ma vie actuelle : un peu de plaisir, beaucoup de travail, — sans grand produit des deux parts; — ma Danoise ne revient pas — et l'inspiration ne vient guère. Je travaille difficilement, mais avec acharnement et conscience, — et pourtant je ne trouve pas que je sois en progrès, si ce n'est du côté de la forme. La veine *dorée*, dont Chénier parle, se fait désirer! — Aussi, je me suis décidé à entamer un volume de prose, — que je soignerai, en attendant que la Muse veuille bien me faire l'amitié d'élire domicile sous mon toit.

« Excuse mon griffonnage et crois-moi toujours ton bien dévoué et sincère ami. »

18 mai 1842.

« Voici la seconde fois que je *prends la plume* à ton intention dans cette journée; en allant mettre à la poste ce matin la lettre que tu trouveras néanmoins ci-jointe, j'ai rencontré le Christ en chemin, lequel — pas le chemin — m'apportait ce que tu demandes depuis si longtemps. . . . .

. . . .

— Maintenant, parlons de la société! Il est absolument indispensable que tu nous envoies ta démission en parfaite forme. J'ai annoncé à Cabot la mienne, la tienne et celle de Lelioux. Le conte de Wœstyn paraît samedi prochain dans *l'Age d'or*, et Lelioux en demande d'autres. Le susdit Lelioux est aussi rédacteur en second du journal *les Coulisses*. — Pour moi, mon pauvre ami, je m'embête autant que tu peux le faire, car je n'ai pas de goût à travailler. Si je veux m'y mettre, je ne fais rien qui vaille. Je t'envoie ci-joints les seuls vers que j'aie faits depuis ton départ; c'est ma pièce à la dame danoise,—qui est celle de mon cœur. Tu ne croiras pas que cela m'a coûté douze nuits de travail : c'est effrayant! — et désolant à la fois. Je suis découragé. Je vais essayer de me mettre en colère et tempêter contre n'importe quoi pour voir si j'ai encore des idées dans le ventre.

« Mes amours avec ma princesse sont quelque chose de très-joli — comme forme ; quant au fond, pour moi du moins, il est bien triste, et cela m'afflige. — J'ai été trop idiot aussi.

« Il n'est tel que le cœur pour rendre bête un homme.

« Adieu ! »

Voici les vers dont il est parlé dans cette lettre.

A CHRISTINE DE S...

Immobile à la place où son œil me troubla,
Je répétai longtemps encore : Elle était là.

HÉG. MOREAU.

En franchissant le seuil de cet obscur asile,
Puisque rien n'a trahi sur votre front tranquille
Le dédain ou l'effroi ; puisque sa pauvreté
N'a pu faire hésiter votre pas libre encore,
— D'y rester maintenant c'est moi qui vous implore,
O rayon lumineux dans mon ombre arrêté !

Et vous êtes entrée ; — et l'heure a passé vite.
Puis quelque temps après vous avez pris la fuite,
Quand j'avais cru déjà, vaniteux possesseur,

Tandis que vous dormiez sur une chaise assise,
Avoir auprès de moi cette forme indécise
— Qui chante dans mes nuits avec tant de douceur.

Mon cœur avant mes yeux m'avait dit : Oui, c'est elle!
Oui, c'est ta vision, mais cette fois réelle,
Qui vient à ton appel ici se dévoiler ;
C'est ta création rêveuse et poétique ;
De ton culte secret c'est l'idole mystique
Qui ne s'enfuira pas, si tu veux lui parler.

Comme l'artiste grec voyant sa Galathée,
Nymphe aux contours d'albâtre avec amour sculptée,
Palpiter sous le fer du ciseau créateur,
Nouveau Pygmalion, je voyais ma statue
A mes yeux tout à coup s'animer, revêtue
De toute la beauté que lui donnait mon cœur.

Mais, hélas! au matin, ainsi que d'habitude,
Je me retrouvais seul dans cette solitude
Où j'avais cru pourtant reconnaître dans vous,
Espérance d'une heure avec l'heure envolée,
La blanche vision fugitive et voilée
Qui me parle la nuit avec des mots si doux!

Que vous soyez son ombre ou que vous soyez elle,
Qu'importe! il est toujours une chose réelle :
C'est qu'hier, sous mon toit, avec vous sont entrés
Des hôtes qu'autrefois j'attendais à toute heure,
Mais qui, depuis longtemps, au seuil de ma demeure
Ne viennent plus frapper, en me disant : Ouvrez!

Pour ces hôtes et vous j'avais ouvert ma porte.
Si vous êtes partie, ils sont restés : qu'importe!
La nuit qui m'entourait va faire place au jour.

Et j'ai comme autrefois deux ailes à mon âme,
Car ces hôtes, chez moi guidés par vous, Madame,
Ces deux hôtes étaient l'Espérance et l'Amour.

Couple toujours uni, chimères fraternelles,
Oiseaux que l'on entend sans distinguer leurs ailes,
Partis ensemble, ensemble ils étaient revenus.
Ils diront aux échos de ma pauvre mansarde
— Où tout refrain joyeux meurt dès qu'il s'y hasarde —
Des mots qu'ils ignoraient, mais que je reconnus.

Car ils étaient pour moi les magiques syllabes,
Le *Sézame, ouvre-toi!* des légendes arabes,
Le talisman perdu retrouvé tout à coup,
Et qui m'allait ouvrir cette prison glacée
Où l'ennui, vigilant geôlier de ma pensée,
N'avait pour la nourrir que le pain du dégoût.

Maintenant je renais, — et tout semble de même
Pour moi renaître aussi, car j'espère, car j'aime,
Car j'ai repris enfin, pèlerin las d'errer
Dans les mauvais chemins où l'ombre au jour se mêle,
Ce côté de la vie où la route est si belle,
Que l'on croit au bonheur dès qu'on y peut entrer.

Et cela grâce à vous, — qui peut-être à cette heure
Ne vous souvenez plus de cette humble demeure,
Retraite où je vivais oubliant, oublié,
Mais qui, depuis le jour où vous êtes venue
Me demander asile, est pour moi devenue
Et doit rester longtemps un lieu sanctifié :

Car votre ombre a flotté sur sa muraille grise;
Car sur la chaise usée où vous étiez assise,
Telle que je vous vis je vous revois encor,

— Calme, vous endormir en me laissant l'extase;
Car le parfum toujours reste aux parois du vase,
Qu'il soit coupe d'argile — ou qu'il soit urne d'or.

Hôpital Saint-Louis, 23 mai 1842.

« Mon cher ami,

« Me voici donc encore une fois à l'hôpital! — Une nuit, deux jours après l'envoi de ma dernière lettre, je me suis tout à coup réveillé avec un sentiment de cuisson extrême par tout le corps. J'étais comme enveloppé de flammes; je flambais littéralement. J'allumai ma bougie, et je fus épouvanté du spectacle que m'offrit mon pauvre moi-même. Imagine-toi que j'étais rouge des pieds à la tête, et cela comme un homard cuit, ni plus ni moins. Je courus donc dès le matin à l'hôpital, où je suis resté, — salle Henri IV, n° 10. Les médecins ont été tout ébahis de mon cas; ils disent que c'est un *purpura*. Je le crois bien! La pourpre des empereurs romains n'était pas, j'en suis sûr, aussi pourpre que mon enveloppe. La tête aussi me fait parfois grand mal. En ce moment j'ai un peu de mieux, et j'en profite pour t'aviser de mon triste état. »

Hôpital Saint-Louis, 30 mai 1842.

« J'ai reçu ta lettre adressée à l'hôpital ; merci ! Je ne suis pas mieux pour le moment. Ma maladie est dans une période de réaction où la science ne connaît pas grand'chose. Tous les jours, de midi à cinq heures, je ne suis pas capable de faire trente pas sans chanceler. J'ai un millier de trompettes qui me sonnent dans les oreilles, etc., etc. — On m'a saigné, resaigné, sinapisé, et tout en vain ; je consomme de l'arsenic à moi tout seul autant que trois mélodrames des boulevards ; je ne sais comment cela va finir. Le médecin m'a dit qu'il me guérirait, mais qu'il y faudrait mettre du temps. Je suis, du reste, fort bien soigné et bien vu par les sœurs de la salle ; mais ce qui m'ennuie, c'est que cet état maladif me rend tout travail impossible. Enfin, aujourd'hui on va me mettre toutes sortes de choses sur le corps, et entre autres des sangsues, pour m'ôter mes étourdissements. Débarrassé d'eux, et vienne l'inspiration, je ferai des chefs-d'œuvre. — Maintenant que je t'ai parlé de moi, parlons un peu des autres. La chance paraît tourner du côté des Desbrosses, et c'est justice. Tu sais ou tu ne sais pas qu'après l'ouverture du Salon il a été ouvert pour les artistes refusés une exposition au boulevard Bonne-Nouvelle. Les Desbrosses ont envoyé là différentes choses,

et il leur a été acheté : 1° la petite statuette de Marguerite ; 2° le buste de saint Antoine ; 3° un petit tableau de Chintreuil ; — le tout pour la somme de 200 francs, ce qui les a un peu aidés. Ils vont se séparer de G... tout à l'amiable pourtant. — D'un autre côté, Chintreuil, protégé par son député, vient d'obtenir une commande du ministère ; on ne sait encore si elle sera de 800 ou 1,500 francs. — Voilà donc nos pauvres amis un peu dans la bonne veine. Dieu veuille que cela continue ! — J'ai écrit à Bouché pour lui dire qu'ayant besoin d'argent je lui cédais mon conte du *Rouet* pour 10 francs, et je n'ai pas encore de réponse à cette proposition. C'est une bien triste chose que les amitiés froides ! — Si tu es en fonds, envoie-moi un mandat de 5 francs sur la poste ; ça m'obligera, parce que je vois arriver le moment où les Desbrosses ne pourront déjà plus m'apporter de tabac. Je suis bien fâché, mon pauvre ami, de te saigner toujours, soit de loin, soit de près. — Je m'ennuie beaucoup ici, et j'ai des jours très-tristes ; d'autant plus qu'il n'y a pas de jours où je ne voie, dans la salle voisine de la mienne, les hommes mourir comme des mouches. Un hôpital peut être fort poétique, mais c'est bien désolant aussi. »

Hôpital Saint-Louis, 12 juin 1842.

« C'est une calamité! nos lettres, quand elles ne se croisent pas, prennent des voies déplorables. Elles ne nous arrivent que par des détours inouïs, après des circonvolutions et des évolutions dont la poste devrait bien être plus sobre. — Je viens seulement de recevoir ta dernière du 5, avec son chargement. Il est vrai que par mégarde tu me l'avais adressée chez moi, rue de la Tour-d'Auvergne. . . . .

« Les monacos sont épuisés chez les Desbrosses, et l'on recommence à y ressentir la faim. Et moi qui vas sortir très-prochainement! On me le fait espérer, du moins. Depuis trois jours je vais mieux, mais je jouis d'une maigreur relative dont mon estomac n'est pas sans prendre quelque souci. . . . .

---

8 juillet 1842.

. . . .

« Mon patron est entré depuis peu en relations avec Challamel, l'éditeur de la *France littéraire;* et comme

ce dernier a intérêt à conserver ces relations, il est probable qu'il ne refuserait pas une occasion d'être agréable à mon patron. Je vais donc prier le comte de me donner une lettre pour Challamel, dans laquelle il l'invitera à insérer de temps en temps de mes vers dans son recueil. Si Challamel y consent, ce que j'espère, je lui proposerai aussi d'en insérer des tiens. C'est une voie de publication assez bonne ; je vais lui envoyer le *Saule* et la fontaine *Bandusie*, dont tu trouveras ci-jointe une copie. De ton côté, tu as bien voulu songer à moi pour le petit journal littéraire de Wœstyn. Je t'envoie donc cinq ou six pièces qui, je crois, peuvent convenir à son cadre. Voici l'ordre dans lequel je voudrais qu'elles parussent : *le Saule*, *A Marie*, *l'Age d'or* et *A Bandusie*. Ces deux dernières pièces sont les plus récentes que j'aie écrites, et je serais bien aise d'en avoir ton avis dans ta prochaine lettre. Christ est à l'hôpital depuis dix jours, et peut-être sera-t-il obligé d'y rester un mois encore. Je ne sais pas quel est son projet quant à la société, et je ne comprends pas pourquoi il te dit de ne pas envoyer ta démission. Je m'entretiendrai avec lui un de ces jours, et nous t'enverrons l'exposition exacte et circonstanciée de la situation, afin d'aviser à en finir pour la séance du mois de juillet. Je t'annonçais l'envoi de *l'Age d'or* et de *A Bandusie;* le temps me manque pour les copier. Je te les ferai passer d'ici peu.

« J'ai décidément perdu de vue ma princesse suédoise. Cela me taquine, car c'est de ma faute ; je me

suis comporté comme un melon vis-à-vis d'elle, et je suis sûr qu'elle se moque complétement de moi. C'est vexant de perdre une conquête qui remonte par les femmes à Ogier le Danois ou au barde Ossian. Je me suis remis à travailler sérieusement. Comme Bouché ne me fait pas paraître un article qu'il a depuis quatre mois, je n'en fais pas d'autres et je m'occupe uniquement de vers. La veine dorée est revenue et s'est présentée tout d'abord sous un petit air payen que je ne lui connaissais pas encore; c'est de mon commerce avec elle qu'il est résulté *A Bandusie*, que je suis vexé de n'avoir pas recopié. Dans ma pièce de *l'Age d'or*, je me suis attaché à vaincre les difficultés de la forme, car je suis devenu amoureux de la forme, que c'est effrayant. Je lis et je relis Chénier; et — je le confie à toi, ne le dis pas! — pour tâcher d'attraper une intuition d'harmonie, je lis tout haut, oui, tout haut, *en latin,* Horace, Virgile et autres anciens, que je ne comprends pas, mais dont la cadence métrique est pour moi pleine de charme. C'est sans doute là une bêtise, mais enfin, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. Je te prie de ponctuer les deux pièces de vers ci-jointes avant de les donner à l'imprimeur.

« Tout à toi. »

---

11 juillet 1842.

« Je te fais passer ci-joint ou jointes les pièces de vers que je t'annonçais dans ma dernière lettre, à savoir *l'Age d'or* et *A Bandusie*. Si cela n'était pas trop Pompadour, je te dirais que *Elle est sortie* et la *Branche de Réséda* sont presque aussi jolies imprimées que manuscrites.—Dans deux ou trois jours je compte voir Challamel ; je ne veux pas tarder, car le pauvre diable me paraît bien malade, et au moins, si nous pouvions avoir l'un et l'autre une ou deux pièces imprimées dans la *France littéraire*, ce serait toujours un précédent pour nous présenter à son successeur dans le cas où Challamel partirait. Ainsi que toi, je le crois bon enfant. Je verrai si en outre il n'y a pas moyen de faire mettre nos noms parmi ceux des collaborateurs, cela ne peut être qu'utile ; j'y songerai sérieusement. — De plus, autre espérance ! mais bien maigre... Enfin ! Toujours par mon patron, qui, je commence à le croire, pourrait bien m'aider, quand je dis moi, c'est *nous*, par mon patron, dis-je, j'ai été envoyé à différentes fois chez Jouy, lequel est un jeune peintre assez avantageusement connu et justement estimé. Hier, pendant que j'étais chez cet artiste, la pluie vint à tomber très-fort ; il m'a retenu, m'a fait fumer, prendre des petits verres, et nous avons longuement

causé d'art — et des artistes. Il m'a conté mille anecdotes curieuses sur Pierre, Paul et autres. Sans vanité, je crois avoir été assez spirituel dans ma conversation, car il m'a invité à venir fumer une pipe avec lui de temps en temps ; je n'y manquerai, voici pourquoi : il est en relations suivies avec Théophile Gautier, Alphonse Karr, E. Briffaut et d'autres noms connus. Dix minutes plus tôt, j'y rencontrais Gautier, m'a-t-il dit ; et en effet, j'avais croisé en venant l'auteur d'*Albertus*. Tu comprends que c'est un moyen d'échanger quelques mots avec ces notabilités, près desquelles je pourrais, selon le tour de la conversation, arborer ma profession de *vates*. Tout cela est, j'en conviens, bien hasardé ; mais l'espérance est un microscope qui décuple — pour l'œil — les chances que l'on a d'arriver à ce qu'on désire. Enfin, si j'obtiens un petit morceau de gâteau, je t'en garderai une part, la plus grosse pour moi — *similia similibus*, — comme la plus grande pour toi.

« Ah ! la fille d'Ossian est revenue, non des grottes de Fingal, mais des eaux d'Enghien où elle était allée. Nous avons donc repris l'histoire où nous l'avions laissée, et j'espère enfin tourner la page à l'endroit intéressant que tu sais. Le pis, c'est que le numéro 2, qui peut compter pour trois, ne me quitte pas et me parle avec un sang-froid magnifique de projets d'établissement dans lesquels il ne retourne rien moins que de *publications de bans* et *de bénédiction nuptiale* ; rien n'y manque, pas même la fleur d'oranger. Elle

m'offre aussi deux ou trois billets de mille francs, une mansarde et son cœur. Je crois que je vais abandonner le tout à un capitaine de carabiniers, qui s'est fait soldat — *par rapport à elle*. Du reste, je suis vraiment fort embarrassé, me trouvant entre cet énorme virago, — elle me rend bien au moins 50 kilos — et ma sylphide scandinave. Je suis placé entre un éléphant et une gazelle ; je suis fou de la gazelle ; et, pour donner son congé à l'éléphant, j'attends qu'il me — *trompe*. Ce serait un prétexte. Au besoin, je pourrais sans doute compter sur G..., tu comprends.

« Adieu, mon brave ami ; je te recommande encore la ponctuation de mes deux pièces de vers. »

---

22 juillet 1842.

« Décidément, on sème les lettres en guise de petits pois sur la route d'Orléans, ou bien il y a une chambre noire. — Voilà au moins dix fois que nos lettres tardent d'arriver ou n'arrivent pas du tout. Je t'ai écrit il y a quinze jours, et Lelioux m'a dit que ma lettre était partie avec un envoi qu'il avait fait à Wœstyn. Cette lettre contenait mille détails, entre

autres, ceux sur la séance dernière qui a amené la dissolution définitive de notre société artistique, dissolution demandée par la majorité. Il y avait aussi dans l'envoi une longue lettre du Christ, de la perte de laquelle je serais très-peiné, car elle contenait une fort remarquable peinture de la vie d'hôpital.

« Je te remercie bien de l'empressement que Wœstyn a mis à insérer *le Saule* dans son journal. S'il doit en insérer une autre prochainement, donne-lui *A Bandusie*. — Hélas ! ami, les circonstances ont décidé que mes habits *habillés* iraient au clou, et ce fait peu gai m'a interdit jusqu'ici toute visite chez Jouy, où, je te l'ai marqué, on rencontre compagnie de haute lice. Jouy, que j'ai rencontré, m'a renouvelé son invitation. — Si Wœstyn est dans l'intention de donner des nouvelles en prose aux lecteurs de son journal, je te proposerai un petit article intitulé *un Amour à l'hôpital*. C'est l'histoire d'une passion du Christ pour une sœur de charité, passion qui menace d'être sérieuse de part et d'autre ; il y a des détails charmants. Je te proposerai en outre un autre article, — non politique, malgré son titre, et que justement, à cause de ce titre, je n'ai pu mettre en vaudeville, comme j'ai été au moment de le faire avec Lelioux et ton ami Auguste Lefranc. De l'avis de Lefranc et de Lelioux, mon idée est très-jolie et serait fort bonne pour la scène ; mais la censure ne permettrait pas le *droit de visite*, et c'est là son titre. Comme je n'espère pas pouvoir placer la chose dans un journal de Paris, vu qu'aucun

ne m'est encore ouvert, si je faisais un feuilleton de ceci, Wœstyn le prendrait-il ? Réponse !

« Je travaille un peu depuis quinze jours, mais guère à la fois. — Mes amours ont viré de bord quant à ma grosse soubrette ; pour la Danoise, c'est une femme charmante, excessivement charmante même, je la vois une fois par semaine et avec beaucoup de plaisir, mais... mais elle n'est pas ma maîtresse et je ne sais si elle le sera jamais. En somme, c'est une amie !

« *P. S.* Christ va mieux beaucoup. »

---

26 juillet 1842.

« Le Christ est encore à l'hôpital ; il va mieux, et pourtant ce qui se guérit sur une partie du corps vient aussitôt se replacer sur une autre. Mais, outre les plaies physiques, il y a la plaie du cœur sur laquelle je spécule en vers et en prose. Desbrosses, comme je te l'ai déjà marqué, est épris violemment d'une humble servante de son patron de Nazareth, laquelle a, je crois, tout ce qu'il faut pour faire une sainte Madeleine, beauté, jeunesse, etc. Maintenant

reste à savoir si Desbrosses pourra l'amener au repentir. J'y travaille dans une magnifique pièce de vers qui sent mauvais comme un laboratoire de pharmacie. C'est une physiologie... dont la lecture te fera boucher le nez — et peut-être les oreilles.

« Je vais me mettre à commencer *un Amour à l'hôpital;* quand il sera fini, je te l'enverrai. Bouché n'a point imprimé mon *Stabat*, aussi ne fais-je plus rien pour cet endroit inhospitalier; je vais aller retirer la chose et je te l'expédierai, après en avoir ôté la partie enfantine. Je travaille beaucoup maintenant, trois ou quatre nuits par semaine au moins, ce qui fait que je suis horriblement fatigué; mais la Muse est trop capricieuse pour ne point la saisir, quand elle y met quelque bonne volonté. Je me conduis donc à son égard comme feu Hercule envers les Danaïdes. La lettre où tu me parles de nos excursions à Ville-d'Avray m'a porté bonheur. La *fille d'Ossian* m'a prié de la mener promener sous ces bocages enchanteurs; malheureusement le pantalon qui me donne une tournure sylphidique est allé où vont bien des pantalons, et il faudra accompagner ma blanche amie avec un haut-de-chausse qui me fait ressembler à un municipal en bourgeois. — A propos de ressemblance, on a trouvé dernièrement que ma physionomie avait de grands rapports avec celle de Paul Véronèse, ce qui ne m'étonne pas du tout : or, comme on a déjà trouvé que mon masque moulé ressemble au visage de Marie Stuart, je ne tarderai pas à être convaincu

qu'une foule d'illustrations ont voulu revivre dans ma personne. — Pourvu que je sois gardé du Nabuchodonosor!!! »

---

12 août 1842.

« Nous avons fait *fiasco* à la *France littéraire*, mon pauvre ami! toi pour le *Cerf-volant* et moi pour *Bandusie*. Le *Cerf-volant* est trop long, m'a-t-on répondu, c'est-à-dire qu'il prendrait beaucoup de place, et quant à *Bandusie*, on ne publie pas de traduction. Du reste, tout cela a été accompagné des formules d'usage : Vers charmants! pensées délicates! etc., etc. — Je vais donc transporter le *Cerf-volant* à la *Gazette de la Jeunesse,* car Bouché s'est enfin décidé à imprimer mon *Stabat*, lequel je t'enverrai prochainement en même temps que le *Rouet de Marguerite,* autre article que Bouché m'a promis de ne pas me garder longtemps en carton. Mais de l'argent? de l'argent?... tout cela n'est pas de l'argent! Je me vois enfoncé plus que jamais dans la plus atroce misère : nous vivons en commun, Chintreuil, Gothique et moi, et — de quelle vie? — Le Christ, par une maladresse de la faculté, est peut-être cloué pour six semaines encore à l'hôpital; on s'est trompé sur sa maladie et on ne sait

8.

définitivement ce que c'est. — Ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que cela me pend au nez d'un jour à l'autre; j'ai décidément trop fait abus de café et de veilles, et il ne serait pas étonnant que j'allasse avant peu rejoindre Christ, Vastine et G..., qui sont tous trois à l'hôpital. — Et toi, ami, que fais-tu? travailles-tu? le journal de Wœstyn augmente-t-il ses abonnés? Je pense vous envoyer d'ici peu *un Amour à l'hôpital.* Je vais sacrifier un mois à ne faire que de la prose; peut-être y gagnerai-je quelque argent. En fait de vers, j'ai commencé une pièce pour la religieuse dont Desbrosses est amoureux; j'y ai au moins passé quinze nuits et il n'y a encore que soixante vers de faits, — c'est épouvantable. Avec cela, je me suis tellement fatigué que je crains réellement de devenir malade et d'aller continuer ma pièce sur les lieux. Christ te supplie en grâce de lui écrire une longue lettre, moi je te prie d'en faire autant pour moi; tâche de nous donner du courage! nous n'en avons guère plus que de pain et de tabac. »

---

22 septembre 1842.

« Pardon, et mille fois pardon de ne pas avoir aussitôt répondu à ta lettre *omnibus* du mois d'août! J'ai eu des tracas incessants qui ne m'ont pas laissé un instant à moi, ou, si j'avais une heure de repos, j'étais tellement abattu que je n'avais pas la force d'écrire; et cela était et est encore à un tel point que je n'ai pas même terminé un article promis à Bouché et qui me doit apporter pourtant un peu d'argent. A propos de Bouché, il est enchanté de ton *Cerf-volant* et va te l'imprimer de suite — et te le payer. Il accepte également ton article en prose, mais demande quelques petits changements. — Christ est sorti de l'hôpital; mais la position de Chintreuil et du Gothique n'a point changé. Desbrosses est sans ouvrage et s'occupe forcément d'art sérieux, ce qui ne rapporte rien. Quant à moi, je suis toujours à peu près dans la même position, et peu s'en est fallu qu'elle ne devienne cent fois pire. Il y a quinze jours, voyant que mon patron ne me payait pas mes appointements, je les lui réclamai. Juge de ma surprise : il me répondit qu'il me les avait payés! J'opposai nécessairement une négation formelle à son affirmation : de là échange de propos désagréables des deux parts, et je dus lui faire savoir que je ne voulais plus rester chez lui. Enfin, après deux jours

de pourparlers, il se ressouvint qu'il ne m'avait point payé et me pria d'oublier tout. — Pendant ces événements, on m'avait indiqué une place — superbe, me disait-on ; — j'y courus. L'on m'offrit tout simplement le logement, 800 francs par an, avec espoir d'augmentation. Il s'agissait de tenir la correspondance du patron, qui est juge au tribunal de commerce et marchand de toile en gros ; il fallait de plus faire la comptabilité, rentrer les rouenneries au magasin, déballer les madras, etc., etc. Ces gracieuses occupations commençaient à sept heures du matin, et je fus averti que souvent elles ne finissaient pas. Je remerciai poliment, et retirai au plus tôt mon nez de là. Ai-je bien fait? Pourtant j'ignorais encore si je resterais chez M. de Tolstoï. — D'autre part, en apprenant ce refus, mon père est entré dans une épouvantable colère, et depuis ce jour j'ai brisé toutes relations avec lui. Tu sais que depuis à peu près un an je le revoyais de temps à autre. Cette fois, c'est une rupture définitive. Du reste, mon père — et que c'est chose triste à dire ! — s'est peu délicatement conduit à mon égard. Il m'a vu sans pain, il ne m'en a pas offert, et cependant il avait de l'argent à moi. Il m'a vu en bottes déchirées, et il m'a fait comprendre qu'il n'était point flatté de mes visites. Juge de l'homme ! Malgré cela, il a eu l'aplomb de dire à des personnes, qui me l'ont répété, que si j'étais malheureux, c'est que je le voulais bien ; qu'il m'avait proposé de me nourrir et de me blanchir pour la faible somme de 20 francs par mois, et que j'avais

refusé. Dieu sait s'il m'a jamais fait semblable proposition, que j'aurais repoussée, du reste, car je le connais trop pour me laisser prendre à ses apparences de bonté paternelle. Ainsi donc, me voilà littéralement orphelin, et face à face avec le sort. — Eh bien, mon cher ami, je te le jure, quand il m'arrive d'être un peu satisfait de mon travail, je suis prêt à battre des mains à l'existence. Oh! pauvres que nous sommes!!! — Tu dis être découragé; je connais cela, je connais ces douloureuses angoisses du doute. Voilà trois mois et plus que je ne puis rien faire, que je suis incapable d'écrire vingt lignes raisonnables pour un misérable journal d'enfants; trois mois que, comme un phthisique qui s'en va chercher le soleil, je cherche les émotions, quelles qu'elles soient, et que je ne réussis pas à me réchauffer à leur soleil. J'ai le cerveau vide, ami, et rien n'y remue plus qu'en une tombe. J'ai tenté aussi de réveiller cette Josaphat de l'intelligence par les moyens matériels; il est des nuits où j'ai pris jusqu'à *six onces* de café pour aboutir à me convaincre plus que jamais de mon impuissance; — et cela, oui, cela depuis trois mois! Si bien qu'à l'heure présente, je suis tout brisé par l'application de ces *moxas,* qui n'ont rien produit, si ce n'est sans doute le retour de mon *purpura,* car je sens que je commence à cuire à l'intérieur. Eh bien, malgré tout, je suis trop avancé pour reculer. Tout est contre moi, mais je n'en resterai pas moins dans l'arène : les bêtes féroces me dévoreront, soit! — Je ne sais si je me trompe, je

crois avoir ressaisi la veine, et me voilà derechef passant les nuits, buvant du café comme Voltaire, et fumant comme Jean Bart. J'ai besoin de m'étourdir, et le travail seul m'étourdit. — Tu me parles de Marie ; elle est, en effet, en liberté, mais je n'ai pas envie de chercher à la voir : je n'ai pas entendu parler d'elle autrement que par les journaux. — Je continue tout bêtement à faire de l'amour *raisonné* avec ma blonde Christine, et cela par la poste. Je lui écris jusqu'à neuf colonnes de courriers de Paris, et lui parle de tout, excepté d'elle et de moi. C'est une femme dans le genre de .... à G...., un peu moins spirituelle, mais au moins ayant une vraie tenue et de la considération — à laquelle je n'ai pas encore fait pour un liard de tort. Elle est à la campagne depuis longtemps et revient à la fin du mois, je crois. Quand elle est partie, j'étais encore le vicomte de la Tour-d'Auvergne, pimpant comme un marquis de la régence, à la poudre près; mais aujourd'hui tout est bien changé, et je ne sais si mon adorée me reconnaîtra ou voudra me reconnaître. Je vais hasarder et voir s'il n'y a pas moyen de toucher son cœur, mais là, sérieusement. Je ne lui cacherai pas une ride de mon existence, je l'introduirai dans le *sanctus* de ma misère, et si cela ne lui donne pas trop d'évanouissement et qu'elle se comporte convenablement, je me déciderai peut-être à en faire autre chose qu'une correspondante. Mais comme je lui demanderai plus qu'une affection musquée, il est probable qu'à son retour *nous briserons les liens*

qu'avait formés l'amour.— Ceci doit être, ou du moins pourrait être dans une tragédie classique !

« Et, sur ce, je cesse mon bavardage. — Adieu ! »

Hôpital Saint-Louis, 2 octobre 1842.

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas : rien de plus vrai. Il y a quinze jours, je t'écrivais de chez moi ; aujourd'hui je t'écris de l'hôpital. J'ai été prendre la place du Christ. Il y a huit jours que je suis à Saint-Louis, mon habit de homard cuit étant revenu de plus en plus pourpre. — Je suis toutefois moins malheureux que je ne le craignais ; on m'a placé dans un endroit d'une immense salle — 106 lits ! — où je suis avec des gens à peu près comme il faut et pour la plupart hommes d'intelligence. Je me suis fait apporter une partie de ma bibliothèque, et je pourrais travailler si j'étais plus près de la lumière ; je n'y vois pas assez pour écrire la nuit. Il est vrai qu'il me reste douze heures de jour. . . . .
. . . . Pendant l'intervalle qui sépare ces deux lignes, j'ai failli être renvoyé de l'hospice. J'ai pour voisin un vieux bureaucrate qui ne peut pas se faire comprendre, tant il bredouille ; naturellement

il est l'objet de maintes épigrammes, de la part de ceux qui l'entourent. Furieux de cela, il a fait une dénonciation en forme au médecin, et on nous avait donné notre paquet, à moi et à sept ou huit autres. Mais la sœur a pris notre défense et on nous garde; on m'a seulement changé de lit, et j'y gagne. D'abord, j'ai un angle de fenêtre pour le jour, le gaz pour la nuit et un charmant voisinage. Je pourrai travailler de nuit, et ferme, sans qu'on s'en aperçoive. Toutes ces petites choses sont beaucoup ici où l'on n'a rien pour se distraire. C'est une bien singulière existence, va! — il te manque de la connaître. Après tout, je ne me déplais pas trop dans ce milieu. Si mauvaise qu'y soit la nourriture, elle a pour elle au moins d'être certaine, et vaut, en somme, dix fois mieux que celle que je pourrais me donner. Je demande de la soupe jusqu'à deux et trois fois, mais il faut changer de costume chaque fois pour en obtenir, car ce n'est que par supercherie que l'on en obtient.

« Sitôt que je sortirai de l'hôpital, je te le ferai savoir. »

---

10 novembre 1842.

« Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ensemble ; aussi ai-je pris une grande feuille de papier, ce qui est de sinistre augure. Depuis ma dernière lettre, je n'ai pourtant guère rien de bien neuf à te communiquer. J'ai passé un mois à l'hôpital, tu sais cela, et tu sais aussi pourquoi. Ma culotte rouge, mon *purpura*, a résisté à tous les décatissages possibles. Je me suis vautré dans le soufre, j'en ai bu, j'en ai mangé, et ledit purpura n'en a pas moins persisté à reparaître tous les jeudis, ce qui est monstrueux pour la science, qui ouvrait des yeux énormes sans y voir plus clair. Enfin, au bout d'un mois je quittais l'hôpital, et Chintreuil et le Gothique y prenaient ma place, le jour même. Hein ! que c'est gai tout ça ! — Maintenant, me voici rentré dans la vie privée, et elle est, ma foi, bien nommée, car je suis en effet privé de tout. Hélas ! oui, toujours la même chanson. Notre existence est comme une ballade à plusieurs couplets : tantôt ça va bien, tantôt ça va mal, puis mieux, puis pire, etc., mais le refrain est toujours le même, — misère ! misère ! misère ! Je ne m'appesantirai néanmoins pas trop là-dessus ; Christ t'en aura parlé. — Lelioux, lui, va bien, pécuniairement parlant ; attendu qu'il est reçu à une foule de théâtres... Figure-toi que je travaille

comme un bœuf depuis ma sortie de l'hôpital. J'ai passé au moins dix nuits déjà. J'ai d'abord écrit deux articles pour le journal de Lelioux, un autre que je placerai où je pourrai, puis 250 vers d'un drame appelé *Marie*. A propos de Marie, cette femme est décidément mon spectre et me causera encore de longs regrets. Il y a quatre à cinq jours, je me promenais dans la rue et je songeais précisément à elle. Tout à coup je me rencontre avec une femme sortant d'une allée; c'était Marie. Le cœur me battit à rompre, je m'appuyai contre une voiture, sans quoi je roulais à terre. Elle pâlit légèrement et continua son chemin. Le soir, cela m'avait tellement remué que, rentré chez moi presque fou, en quatre ou cinq heures j'écrivis, au courant de la plume pour ainsi dire, plus d'un tiers de mon prologue. S'il n'était résulté de cette rencontre qu'une inspiration inattendue, c'eût été bien; mais, hélas! depuis que j'ai revu Marie, j'y songe dix fois plus qu'avant, et, — ridicule à part — je suis, je crois, aussi amoureux qu'il y a deux ans. D'ici je te vois rire; il n'y a pas de quoi! Si je l'eusse rencontrée dans un autre moment, cela m'eût peut-être produit moins d'effet; mais je la vois devant moi juste à l'instant où je la voyais de l'esprit et vêtue des mêmes habits qu'elle avait autrefois. Aussi l'effet a-t-il été immédiat. Je suis resté comme foudroyé. Maintenant, Dieu sait le temps qu'il va me falloir avant de chasser cette misérable folie de mon cœur et de ma tête. Je m'en vais toujours tâcher de l'uti-

liser en écrivant mon drame, qui est plutôt un roman poétique, car il sera construit contre toutes les règles de la scène. — Mes autres amours sont envolées, probablement par suite du froid : ah! les hirondelles!!! Ma blonde Christine n'était pas encore revenue de la campagne quand je suis entré à l'hôpital. Je suis allé à sa demeure il y a deux jours, et elle est déménagée; on n'a pas voulu me donner son adresse. Du reste, je suis puni de ma délicatesse ou plutôt de ma stupidité poussée à la quatrième puissance. J'aurais à cette heure une charmante maîtresse, spirituelle et jolie; mais je n'ai seulement pas fait semblant de l'aimer, et elle s'en est allée, rien de plus juste. — Mais maintenant, en voilà bien d'une autre! Ma grosse Dorine, à laquelle j'avais dit que j'allais en province pour qu'elle ne vînt pas m'inonder de caresses et de confitures au parloir de l'hôpital, cette colossale Ariane délaissée est venue s'informer chez mon portier si je n'étais point de retour de la campagne. Sur la réponse négative du Pipelet, elle lui a dit qu'elle allait venir me rejoindre à Orléans. Dieu te garde de la rencontrer, si elle y va! — Voilà donc l'état de mon cœur en ce funèbre mois de novembre. Mais la Providence est vaste, et peut-être qu'au jour où je m'y attendrai le moins je verrai surgir une *Béatrix* quelconque qui me fera oublier l'enfer. En attendant, à l'heure où je t'écris, mon dîner d'aujourd'hui et celui des jours suivants est rangé dans la catégorie des choses les plus problématiques. C'est au point que je

regrette parfois l'hôpital. Malgré tout, je suis toujours gras comme un moine, ce qui me ferait croire que la graisse n'a point de préjugés. »

---

17 novembre 1842.

. . . .

« Je me porte bien à présent; aussi je travaille comme un enragé au poëme dramatique que j'ai commencé (*Marie*). Il y a près de 300 vers d'écrits en deux séances. Je vais tâcher de terminer le prologue d'ici au jour de l'an, ce qui me sera facile, car les idées du fond se coordonnent rapidement dans mon esprit et le détail se place assez vite sous ma plume. On est bien moins long à ce travail qu'à celui de la poésie lyrique, parce que la pensée n'est pas cadenassée dans la limite souvent étroite d'une strophe et qu'on peut *jaser* un peu longuement au besoin, ce qu'il faudrait s'interdire pourtant si l'on travaillait à une œuvre destinée au théâtre; mais un poëme dramatique est moins sévère. J'espère t'envoyer mon prologue d'ici au jour de l'an. — Si tu avais à ta disposition une collection de jolis noms comme harmonie syllabique, tu me ferais plaisir en m'en expédiant

quelques-uns par ta prochaine, car n'en ayant point encore trouvé à ma convenance, mes héros et héroïnes s'appellent présentement 1, 2, 3, 4, 5, etc., etc. Ça manque, comme tu le vois, de pittoresque.

« Maintenant, j'ai un avis à te demander. J'ai envie de faire passer ma dernière pièce de vers à George Sand, avec une lettre où je réclamerai de son obligeance de vouloir bien l'insérer dans la *Revue indépendante*. Que me conseilles-tu? Réponds-moi! »

Hôpital Saint-Louis, 20 décembre 1842.

« Ne t'épouvante pas trop de la date de ma lettre! Il n'est que trop vrai pourtant que je suis encore une fois enfermé dans les salles de la Faculté, à peu près cloué dans mon lit et dans un état de rougeur à rendre des points à toutes les pudeurs — surprises de la création; mais cependant, je vais mieux qu'hier, et hier j'allais déjà mieux qu'avant-hier,—remonte ainsi jusqu'au 5 du mois, jour de mon retour à l'hôpital. Oui, il y a quinze jours que j'y suis rentré, à la suite d'une nouvelle attaque de mon *purpura,* qui maintenant se présente non-seulement avec un caractère désagréable comme forme, — je veux dire comme cou-

leur, — mais encore avec une certaine intention de gravité quant au fond. Lorsqu'il revient maintenant, c'est accompagné d'un cortége énorme d'embêtements de toute espèce : affreux maux de tête, défaillances, étourdissements qui me font trébucher comme un homme ivre et me rendent hébété comme un idiot. J'ai donc été pendant quelques jours assez malade pour qu'on m'ait mis au lit et à une faible portion d'aliments. Samedi, on a voulu me saigner, et trois coups de lancette dans les deux bras n'ont littéralement amené que trois gouttes de sang. Lundi dernier, on a tenté une nouvelle saignée sans plus de résultat, mais elle a déterminé une syncope qui m'a enlevé une partie de mon malaise. Voilà où j'en suis maintenant. Dois-je rester encore longtemps ici? j'en ai peur, d'après ce que j'ai pu entendre des internes. Cela m'ennuie d'autant plus que, cette fois, je ne sais quelle figure fera mon patron. J'espère pourtant qu'il me conservera ma place. D'un autre côté, je suis également contrarié de ce qui m'arrive, parce qu'au moment où je suis entré ici j'étais en veine de travail; en moins d'un mois j'avais écrit près de 400 vers de mon poëme dramatique, et si je n'avais pas été arrêté, mon prologue eût peut-être été achevé à la fin de ce mois. — Quant à Lelioux, la terminaison de son drame est un fait qui se trouve encore dans les brouillards de l'avenir.

« Je te serre affectueusement la main, attendu que le *purpura* n'est pas contagieux, et que d'ailleurs je

ne l'ai pas aujourd'hui, — ce qui me fait espérer que je l'aurai demain. »

---

7 février 1843.

« Tu dois venir à Paris, et tu ne me l'écris pas à moi personnellement? C'est d'une franche canaille! — Je te pardonnerai toutefois à la condition que tu descendras chez moi. Tu pourras venir à n'importe quelle heure, car à compter d'aujourd'hui je laisse ma clef à mon portier pour qu'il te la remette. Je ne sais si tu viens à Paris pour y reprendre pied ou pour un voyage; en tout cas, nous aurons peut-être à t'offrir quelque chose qui te conviendrait, je crois. Je ne t'en écris pas plus long, puisque nous allons te voir; sans quoi, d'ici à huit jours tu aurais reçu de moi un volume de lettres, car il y a tantôt trois mois que nous ne nous sommes écrit. Tu vas tomber au milieu de nous dans un moment où chacun est en veine de travail. Quant à moi, je bûche comme un enragé et me tue littéralement. Il faudra que tu me corriges du café; je compte sur toi.

« Donc, mon bien bon ami, hâte ton départ et surtout ton arrivée. Tu ne saurais croire le plaisir qu'elle mè causera et le bonheur que j'aurai à t'embrasser. »

---

15 avril 1843.

« Excuse-moi, je t'en prie. Si j'ai été si longtemps à t'écrire, c'est qu'il est survenu maintes et maintes choses très-ennuyeuses pour ton serviteur. D'abord, j'ai perdu ma place, — par ma faute un peu, c'est vrai. J'avais promis d'avoir fini le prologue de *Marie* pour samedi dernier, et samedi matin il me restait encore à faire au moins cent vers; j'ai pensé que mon patron pourrait se passer de moi pour une journée, et je suis resté à travailler. J'ai fini ma besogne. Mais, quand je suis retourné chez mon patron le lendemain, il m'a cherché querelle et en fin de compte remercié de mes services. — J'ai été aussi fort harcelé par mon propriétaire, auquel je dois deux termes, et il m'a fallu vendre toutes sortes de *bibelots* pour m'acquitter d'un. Puis les huissiers, d'autre part, m'ont beaucoup tourmenté pour les affaires de P... Enfin, depuis trois semaines je mène une existence d'enfer. — Je crois que je vais être forcé de retourner m'ensevelir à Saint-Louis pour trois ou quatre mois. Je me guérirai peut-être, mais je m'ennuierai beaucoup, à moins que je ne puisse travailler. . . . .

. . . .

« Nous crevons de faim ; nous sommes au bout du

rouleau. Il faut décidément se faire un trou quelque part ou se faire sauter la cervelle !... »

Hôpital Saint-Louis, 7 mai 1843.

« Je jouis plus que jamais de mon *purpura*, et me voici encore une fois à l'hôpital où l'on me fait espérer que je ne resterai pas plus de six mois. En entrant où je suis, j'ai laissé mes meubles pour 75 francs à mon propriétaire, et une cinquantaine de francs de dettes à mes fournisseurs ; ce qui fait que je n'aurai plus ni feu ni lieu quand je sortirai. Mais j'ai en tête de vastes, de très-vastes projets qui, s'ils réussissent, feront de moi un homme *conséquent*. Nous t'aviserons en temps et lieu de la chose. . . . .
. . . .
. . . .

« Parlons un peu littérature maintenant ! — Il y a eu depuis ton départ quatre grands événements : — *les Burgraves*, — *Lucrèce*, — *Judith* — et *Via dolorosa*. Procédons par ordre. — *Les Burgraves*, la chose est à peu près jugée, ne sont pas un chef-d'œuvre ; erreur magistrale, mais erreur ! — Saluons ! *Lucrèce*, oh !

9.

c'est différent! Et, bien que j'aie une rancune contre elle à cause de huit heures de queue — à deux fois — et d'un bon nombre de coups de crosse de fusil, je t'avouerai qu'elle m'a paru *épouvantablement* belle. Ponsard, vois-tu, est un poëte qui va donner bien du tintouin à certaines gens. — Salue encore, grand maigre! Quant à *Judith,* ni tragédie ni drame! rien qu'une espèce de pastorale biblique qui a quelque parenté avec *la Bergère d'Ivry* et *la Belle Écaillère.* On y voit un fort beau costume de Bédouin et trois ou quatre vers pas trop mauvais; le reste ne vaut pas l'honneur d'être cité. Pour ce qui est de *Via dolorosa,* c'est ni plus ni moins que mon poëme précédemment intitulé *Marie,* et dont le prologue définitivement revu, corrigé et mis au net, a été dernièrement lu à la bande. Grand succès! mais je préférerais un succès médiocre en librairie. En parlant de succès, tu as eu aussi le tien. Le frère de Fortoul est venu chez les Desbrosses; on lui a lu de tes vers, et il en a été si fort enthousiasmé qu'il voulait à toute force que je lui confiasse ton manuscrit, afin de te trouver un éditeur. Si la chose te convenait, dis-le! — Adresse-moi tes lettres salle Henri IV. »

---

6 septembre 1843.

« Tu dois être certes bien en colère contre moi; voici au moins cinq mois que je ne t'ai écrit, mais que veux-tu? j'étais à l'hôpital. Maintenant que j'en suis sorti, je vais reprendre ma correspondance, et, pour commencer, je t'informerai de mon changement de position — locative. J'habite maintenant un appartement magnifique rue de Vaugirard, deuxième étage, balcon sur la rue, et 250 francs de loyer! J'habite là avec un jeune homme que tu ne connais pas, un vieil ami des Desbrosses, qui veut s'occuper de littérature et qui pourrait faire son chemin s'il n'était paresseux comme une couleuvre. Il a de l'entregent, et d'ici à quelques jours nous allons frayer avec quelques hommes de lettres de deuxième classe.—Un individu, qu'il m'a fait connaître, va sacrifier 3 ou 4,000 francs pour la fondation d'un journal du quartier latin; nous serons nécessairement de la rédaction. Banville doit en être également; nous allons probablement entrer en relations avec lui. D'un autre côté, bien qu'il m'en coûte infiniment, je me résous à mettre ma tonne en perce pour les débits du coin. Je vais faire la chasse aux feuilletons et tâcher de m'introduire dans les petits théâtres — sous un pseudonyme, bien entendu,

car je ne veux point compromettre mon nom par tous les crimes littéraires que je médite. C'est peut-être une mauvaise voie celle où j'entre; mais que faire? Je n'ai pas de place, et il faut vivre. Puis je me dis que je pourrai me créer des relations, me faire des connaissances utiles pour mes travaux sérieux que je ne veux pas abandonner non plus. . . . . »

---

18 octobre 1843.

« Dans ta dernière lettre tu me pardonnais ma négligence passée, à la condition que je ne mettrais aucun retard dans mes futures réponses. J'ai bien peur de mériter encore des reproches; néanmoins je compte sur ton indulgence. Voici, du reste, ce qui m'a empêché de t'écrire plus tôt : j'avais porté au *Palais-Royal* un vaudeville, et j'attendais la réponse pour te la faire connaître. Triste réponse, mon cher. Juges-en! — Pièce charmante, couplets délicieux et profonds, regrets de l'administration qui ne peut agréer l'œuvre. Je porte aujourd'hui la susdite au *théâtre du Panthéon* où nous espérons avoir meilleure chance; ça s'appelle *Pipelet et Cabrion.*—Actuellement, j'en fais une autre, que dis-je? deux autres, — un vaudeville-gymnase et

un drame littéraire destiné à l'Odéon. En cas de refus, j'ajoute au drame un assassinat ou un accouchement, une violente tirade sur les gentilshommes infâmes qui ravissent l'honneur des pauvres filles, je construis un souterrain quelconque, et je porte le tout au Panthéon ou à *Bobino* sous un pseudonyme ébouriffant. Tout en travaillant ainsi pour le commerce, je ne néglige pas la Muse au fier profil. De ce moment, je fais un petit poëme qui va assez bien ; quand il sera cuit à point, je t'en ferai goûter. Je ne suis pas complétement guéri, mais il y a un énorme changement, et, en me ménageant, ce que je commence à faire, j'espère me débarrasser de ma maladie. — Desbrosses est sorti de l'hôpital : le malheureux ne va cependant pas trop bien et est peut-être plus foncièrement attaqué que moi. Il commence à s'attrister, et cela nous désespère tous. Ah! pauvres diables que nous sommes!... — Je te ferai savoir le résultat de mes tentatives dramatiques. »

---

9 janvier 1844.

« Comme tu dois m'en vouloir! et si tu m'en veux, comme tu as tort! D'abord, je soupçonne la poste de nous avoir joué un de ces tours auxquels

nous ne sommes que trop habitués. Il y a deux mois et demi, je t'ai écrit en réponse à une lettre de toi du mois d'octobre, et de ma réponse je n'ai pas reçu réponse. Cependant ma lettre a été mise à la poste par moi-même. — En somme, je vais t'esquisser ma vie depuis quatre mois que je suis sorti de l'hôpital. A ma sortie, un jeune homme, ami de Desbrosses et dont je venais de faire la connaissance, m'offrit de partager son domicile et la pension qu'il tenait de ses parents. L'offre était faite avec sincérité et bon vouloir, et, d'un autre côté, je ne savais où donner de la tête; — j'acceptai. J'ai donc vécu pendant trois mois avec ce jeune homme et à ses frais. J'ai voulu un peu tenter le *métier* littéraire, et nous avons perpétré ensemble un vaudeville, qui fut refusé — au *Palais-Royal* et dans trois ou quatre autres théâtres. En ce moment, il doit être mangé aux vers dans quelque mauvais lieu dramatique. — Cela fait, je me remis à l'art sérieux et je commençai quelque chose comme un drame, que je destinai à l'Odéon. J'en ai écrit trois actes; puis les empêchements matériels survinrent qui m'ont fait cesser mon travail. — D'autre part, j'ai eu mille tracas : je suis en froid avec les Desbrosses, sans savoir pourquoi, ni eux non plus. Ce sont eux toutefois qui ont commencé, bien qu'ils n'en conviennent pas; en définitive toutes nos sottes querelles ne sont nées que de notre misère commune. A l'heure qu'il est nous ne nous voyons plus, et je t'avoue que je ne chercherai pas à renouer. — Nadar m'a trouvé

une place au journal *le Commerce;* j'y ai travaillé un mois sans rien gagner, et maintenant je suis appointé à cinquante francs — par mois. J'espère prochainement une augmentation. De plus, Nadar m'a fait faire connaissance avec Banville et d'autres jeunes gens du quartier latin qui forment une petite coterie.

« R... m'a apporté ta lettre et je l'ai reçu, — non ta lettre — assez froidement. Je ne tiens pas à renouer avec lui. Il a eu le front de me dire qu'il venait pour collaborer à la *Revue indépendante*. . . . .
. . . . A l'heure qu'il est, me voilà derechef très-embêté. Le jeune homme avec lequel je demeurais m'a fait comprendre que nous ne pouvions plus rester ensemble ; il s'y est pris maladroitement et m'a froissé. J'ai une partie de mes meubles chez lui et je ne puis les retirer, car ils ne sont malheureusement pas payés, ces meubles. Je demeure en attendant à l'hôtel garni de Nadar, qui, étant dans une maison de santé, m'a laissé sa chambre. Néanmoins tu m'écriras toujours rue de Vaugirard. Et maintenant dis-moi un peu ce que tu fais; parle-moi longuement, — de ton travail surtout, car je suppose que tu nous ménages quelques jolies surprises. »

---

17 mars 1844.

« De Carybde en Scylla, mon cher ami ! — La misère est plus terrible que jamais chez moi et autour de moi. Ma place au *Commerce* n'a pas eu de suite ; je suis de nouveau sur le pavé. C'est horrible ! Aussi le découragement m'a-t-il pris et tout à fait submergé. Encore quelques jours de cette position, et je me fais sauter la cervelle ou je m'engage — dans la marine. — Pardonne-moi ces plaintes ! C'est le cri de la *fin*. »

---

21 mars 1844.

« Bouché n'est plus à la *Gazette de la Jeunesse* ni à *l'Audience*. Il faut donc que tu perdes l'espoir d'être payé de ton *Cerf-volant* et de ta petite Nouvelle. Reste toutefois un recours contre le journal ; je t'expliquerai cela à Orléans. — Je n'ai pas pu trouver un liard pour faire mon voyage ; il faut donc que tu m'envoies. . .

« Sitôt la réception de la chose, je m'embarque. J'attends ta réponse avec impatience. »

L'espace de temps compris entre la date de cette lettre et la date de celle qui suit, Murger le passa près de son ami en province. Ici, plus de travail! mais de bonnes promenades quotidiennes dans la campagne et de quotidiennes causeries, — qui lui remettent la vie au corps et l'espérance au cœur !

Nous ne nous rappelons que deux vers que Murger ait faits pendant ces quelques mois. Les voici :

Aux bords du Loiret, ma jeune cousine,
J'ai cueilli pour vous ces myosotis...

La pièce en resta là. Le nouvel amour du poëte, — car il y avait amour — en est-il resté là aussi? Nous le croyons, n'en trouvant plus autre part aucune trace.

---

15 juin 1844.

« A peine de retour, voici que les chagrins et les ennuis se rejettent sur moi comme sur leur proie accoutumée. Le perchoir est difficile, et l'auge ne menace pas de regorger. Enfin, dès demain, je vais me mettre en campagne et tenter quelques courses dont

on me fait espérer d'heureux résultats. Mais quelle chose vague que l'espérance! — On m'a dit que Nadar était rentré à la maison de santé. . . . .
. . . .
Je ne te renvoie pas ta malle, pour un motif dont tu seras content : on va mouler d'ici deux ou trois jours le masque de Christ et on t'en expédiera une épreuve, à laquelle ou joindra une terre cuite (*Saint Georges terrassant le démon*), puis le petit *Grenadier blessé* et quelques dessins originaux de notre pauvre ami. En même temps tu recevras deux ou trois eaux-fortes de *Chien-Caillou*, eaux-fortes qui sont de vrais chefs-d'œuvre en leur genre. . . . . »

Joseph Desbrosses, celui que nous avions surnommé *Christ,* était mort quelques mois plus tôt, — mort à l'hôpital, épuisé par le travail et la misère — à vingt-trois ans. Il ne donnait sans doute encore que des promesses, mais ces promesses avaient déjà un caractère tout magistral. J'ai là sous les yeux son petit *Grenadier* de 1792 qui est un chef-d'œuvre de sentiment. S'il eût vécu, je ne crains pas d'affirmer que Joseph Desbrosses eût été un grand, un très-grand statuaire. Il avait une ampleur de conception hors

ligne ; et, le métier acquis, il n'eût peut-être pas connu de rivaux. Tous, nous pensions ainsi de lui alors que nous le voyions au travail nous prêcher d'exemple. — De plus, cette grande intelligence était doublée d'un grand cœur. Joseph Desbrosses portait en soi la bonté la plus tendre, éclairée de la plus tendre et de la plus pure morale. Cette bonté — raisonnée, il la répandait autour de lui comme un vase qui déborde, naturellement, naïvement, et sans prédilection apparente. Chacun en avait sa part : les plus petits avaient la plus grande. Aussi la mort, en frappant notre pauvre Joseph, nous donna-t-elle à tous un coup terrible ; ce fut un deuil profond que quelques-uns ressentent encore à cette heure. *La Lettre à un mort,* qui fait partie du volume de vers de Murger :

Depuis le jour d'hiver où par un ciel en deuil
On creusa devant nous pour ton pauvre cercueil
Une couche de terre humide, etc.,

c'est à Joseph Desbrosses, à ce cher disparu qu'elle a été adressée. Si dans sa correspondance avec son ami de province Murger ne dit mot de l'échouement du plus grand et du meilleur de nous tous, il faut sans doute attribuer son silence à des épanchements plus directs que ceux de la plume.

Reprenons les lettres de Murger.

. . . .

---

30 juillet 1844.

« Toujours malheureux! mais toujours plus déterminé à la lutte! Un moment j'avais compté sur M. de Tolstoï; il n'a rien fait et ne paraît vouloir rien faire pour moi. Quant à mon père, il se borne à me donner des conseils et à m'insulter lorsque je vais le voir. Il m'a dit, l'autre jour, que dans ma position je ne devais pas avoir d'orgueil et que plutôt que de vivre ainsi je devrais me faire domestique. Cela n'est-il pas horrible, et n'y a-t-il pas de quoi devenir enragé? Je n'espère trouver aucun emploi, ne pouvant aller voir personne faute de costume : ma position ne peut donc changer que par une bizarrerie du hasard. Je l'attends. — Une autre inquiétude me travaille : ma maladie de peau revient fréquemment, et, de plus, j'ai depuis quelques temps des maux d'estomac affreux. Et pourtant, malgré cette complication, je ne veux pas retourner à l'hôpital. J'en ai assez. — Néanmoins, je travaille un peu : j'ai fait dernièrement un très-long article contre *l'émancipation dans l'art,* et surtout contre *l'art prolétaire* comme on le pratique dans la *Revue indépendante.* Cela est mal ordonnancé, mais il y a beaucoup d'esprit et des choses parfaitement justes à côté d'autres tout simplement paradoxales. Je ne sais pas quel parti j'en tirerai. On me conseille la

Revue de Paris, mais on ne peut pas signer; — je verrai. J'ai fait aussi quelques vers, — pure fantaisie, — et remis au net mes quatre chapitres de *Tristan*.

. . . .

« *P. S.* — 3 août. — Retard de quatre jours.— J'ai fait hier des courses pour différentes promesses qu'on m'avait données. Rien! rien! Il ne serait pas impossible que je misse à exécution mon ancienne idée d'engagement — dans la marine. Voyons, ton avis sincère à ce sujet! »

---

15 août 1844.

« Je suis bien heureux de pouvoir enfin t'écrire sans avoir à te faire des récits de misère. La mauvaise fortune semble vouloir se lasser d'être à ma poursuite et la bonne paraît vouloir venir au-devant de moi. Voici les faits, — nous sommes trop bien ensemble pour que je veuille te rien dissimuler : — Madame Rothschild, à laquelle j'avais écrit pour la prier de me faire avoir une place par son mari, en a avisé son correspondant et lui a dit de me faire venir près de lui et de causer avec moi. Comme place, je n'ai

rien pu avoir; mais on m'a offert 50 francs d'une façon assez délicate; et je les ai pris. — J'ai aussitôt couru me mettre en état de pouvoir sortir en plein soleil. La bonne chance aidant, mon père me donna aussi alors un coup de main, et me fit cadeau de presque un second habillement. De quoi il résulte qu'à l'heure présente j'ai — le commencement d'une garde-robe. Je pouvais sortir, et je sortis. J'ai été revoir M. Tolstoï, qui m'a donné 20 francs samedi dernier, — et dimanche m'a écrit pour me demander si je voulais rentrer chez lui. Tu penses, si j'ai accepté! — J'ai donc repris mes fonctions, et je suis bien heureux. — M. Tolstoï est un homme excellent pour lequel je suis tout dévoué, et je suis convaincu que s'il ne m'a pas aidé plus tôt, c'est qu'il ne pouvait le faire. Si riche qu'il soit, il a, lui aussi, ses moments d'embarras. Il paraît on ne peut mieux disposé en ma faveur. Aujourd'hui, ne trouvant pas à son goût le paletot d'été que je porte, il m'a donné 40 francs en me priant d'acheter une redingote. S'il était bien en fonds, il serait bien possible qu'il me donnât une *paire* de 100 francs pour acheter des meubles.

« Il a dernièrement été commandé à Lelioux un roman par un *faiseur;* j'y travaille avec lui, le tiers à peu près en est fait, et cela nous rapporte à chacun environ 125 francs. — Je t'ai détaillé ma nouvelle fortune; hélas! elle a un bien triste revers. Le pauvre Gothique est malade, et, il n'y a pas à en douter, malade de la maladie de son frère — à son début.

Mêmes symptômes, et aussi même traitement que celui suivi par ce pauvre Christ. Le pis de tout cela, c'est que le malheureux Gothique soupçonne la vérité et s'efforce de ne le point faire paraître. Dieu veuille que je me trompe! et tu penses si mon souhait est sincère; mais j'ai peur, grandement peur qu'avant peu les deux frères ne soient côte à côte. En somme, la position du Gothique est horrible, son père ne fait rien pour lui; il manque de remèdes et ne veut point entrer à l'hôpital. Nous nous sommes adressés à quelques amitiés, mais les plus fidèles sont aussi les plus pauvres. Je crains donc bien que, malgré ses répugnances, notre cher malade ne soit forcé d'aller à l'hôpital. — Nous ferons ce qui sera possible pour l'éviter; mais nous pouvons si peu!

« G..., qui est dans une très-belle position, — il illustre une publication intitulée *les Bagnes,* — a promis *des secours*..... »

---

2 octobre 1844.

. . . .

« R..., qui renonce momentanément, dit-il, à la

littérature, va présumablement entrer dans un séminaire.

Conseils littéraires a ***

« Lire : *Odes et poëmes,* de A. de Laprade ;
— *Les Grotesques,* de T. Gautier.

Conseils artistiques a Gothique.

« Tâcher de voir — une illustration d'Othello par Chassériau. — Très-beau ! — plus beau que celui de Rossini que j'ai eu l'embêtement d'entendre à l'Opéra.

« Je ne vous en écris pas plus long ; j'ai un spleen affreux. »

---

18 février 1845.

« Combien tu dois être fâché après moi, et comme tu as raison si tu m'accuses de paresse ! mais aussi comme tu as tort, si tu vois autre chose dans mon long silence ! — Je ne me pardonnerais point ma négligence

par trop exagérée si elle m'avait fait démériter d'un grain dans ton affection. Écoute, je ne veux accuser personne, mais Gothique est bien un peu cause de la longueur de mon mutisme, et voici comme. Il t'avait promis l'envoi de la statuette de Christ, et chaque jour j'attendais cet envoi pour y joindre mes nouvelles productions que tu m'as demandées. La statuette ne t'a point encore été expédiée parce que Gothique était tellement serré entre les nécessités les plus urgentes que, sitôt coulé, chaque exemplaire s'échangeait contre de l'argent, ou, — le plus souvent, — contre des promesses, dont plusieurs sont encore à se réaliser. En somme, il résulte de ce retard que j'ai beaucoup de nouvelles à t'apprendre, — et de bonnes — quant à moi. D'abord, si je ne t'envoie pas mes récents travaux, patience! c'est que j'imagine que prose et vers doivent faire meilleure figure imprimés que manuscrits. Je commence à goûter du petit *nanan* de Guttemberg. J'ai fait la connaissance d'Arsène Houssaye. — Avec toi, je joue cartes sur table, — et je ne crains pas de te dire qu'il a trouvé mes vers dignes d'insertion et qu'il m'en a déjà publié deux pièces dans *l'Artiste*. De plus, Houssaye m'a demandé une Nouvelle en prose. Je lui ai cité un titre au hasard et il m'a dit : « Faites! » J'ai fait, et je lui porte demain la chose — qui s'appelle *les Amours d'un Grillon et d'une Étincelle,* pure fantaisie, mon cher! En outre, pris d'une belle veine caustique, j'ai jeté une douzaine de *canards* dans la boîte du *Corsaire,* et j'ai l'agrément

de les voir défiler les uns après les autres dans ce journal; de quoi il va résulter une collaboration au *susdit,* — où, comme un de mes amis qui y travaille, je moissonnerai de 30 à 40 francs par mois sans me gêner. — En outre, car il y a beaucoup d'en outre, mon cher grand maigre! — j'ai fait connaissance avec le propriétaire-rédacteur d'un journal de modes, lequel journal a huit mille abonnés et paye sa rédaction à des taux exagérés. J'ai là fourni un article que le patron a la bonté d'appeler la perle de son journal, ce qui fait qu'il me l'ouvre à deux battants : donc, espérance d'y avoir la revue du *Salon* et le compte rendu de trois ou quatre théâtres. — En outre, en outre toujours! si tu reçois la *Gazette de la Jeunesse,* tu peux voir que j'y collabore de nouveau, ce qui me vaut des dîners chez mon oncle pour cause d'abonnement servi aux cousines. — En outre, en outre encore, oh! oh! l'on va me mettre en rapport avec un fabricant de littérature enfantine, lequel me fera gagner de l'argent et prendra la responsabilité de mes méfaits littéraires. Voilà donc que je suis sur le chemin du chemin, comme dit Nadar, — qui paresse plus que jamais dans les plis de sa *Robe* — plus que jamais *de Déjanire.* Mais! mais! je reconnais, si je veux faire mon trou, la nécessité de sacrifier à la vile prose, — attendu qu'on la place — et qu'on vous la paye. Ceci ne m'empêchera pas d'achever mon volume de vers; seulement, je ne m'en occuperai pas exclusivement.

« Mon patron part pour la Russie et me garde pen-

dant son voyage; d'où il suit que s'il me fait une avance de 150 à 200 francs, il se peut que j'aille recueillir des myosotis au bord du Loiret vers le mois d'avril.

« Je ne sais si tu m'approuves ou non, je crois que j'ai trouvé mon genre de littérature : c'est la fantaisie pure. J'ai fait des ballades en prose et en vers, qui sont très-jolies, — toujours cartes sur table. Houssaye est un charmant garçon qui veut beaucoup de bien à tous les jeunes gens qui montrent quelque disposition réelle. Il a lancé un de mes amis, et peut-être en fera-t-il autant pour moi si je le contente. — Lelioux s'est remis à son drame et a terminé le quatrième acte; c'est très-beau. Il y a deux nouvelles chansons de Pottier bien remarquables. — Ce b..... de Barthélemy fait fièrement mauvais, hein ! — Écris-moi ! Que fais-tu? l'art va-t-il un peu? le métier va-t-il beaucoup? Et tes idées matrimoniales sont-elles fondues ou en voie de réalisation? Est-elle brune ou blonde ? Ta bonne fée a-t-elle secoué une dot sur son berceau ???... Réponds à toutes ces interrogations et à mille autres.

« Invente la formule la plus amicale, et mets-la au bas de cette lettre, dans un tas de poignées de main. »

18 juin 1845.

« Je suis une énorme canaille de ne pas t'avoir écrit depuis si longtemps; mais pardonne-moi, je ne sais que te dire. Tu recevras avec ma lettre un ami à moi, que tu me feras plaisir d'accueillir. Il te dira tout ce que j'ai la paresse de ne pas t'écrire. Littérairement parlant, mes affaires ne vont pas mal; pécuniairement, c'est autre chose. Pourtant je ne suis pas très-malheureux. J'attends d'ici quelques jours mon patron avec de l'argent. — Si tu avais de jolies fantaisies qui ne dépassassent pas trente vers, je pourrais probablement te les faire passer à *l'Artiste*. Encore une fois, pardonne-moi mon laconisme; une page à écrire m'effraye autant que dix lieues à faire.

« *P. S.* Nadar s'est battu en duel dernièrement. Fais-toi conter les détails par Wallon. »

VII

Les autobiographies ont leurs mensonges. — Le réaliste Champfleury. — Le journal *le Corsaire* — La porte de la *Revue des Deux Mondes*.

Ces lettres ont montré Henri Murger en son entier : l'homme et l'écrivain tout à la fois. De 1841 à 1845, il a vécu pour ainsi dire en public pour le lecteur. Ses joies, ses souffrances, ses travaux, il les a dits lui-même sans apprêt, naïvement, bien plus sincèrement que s'il eût voulu en faire en effet le récit. Les autobiographies ont toujours leurs mensonges, et, dans les mémoires les plus véridiques, le *drapé* joue toujours quelque peu son rôle. On pose même malgré soi, instinctivement, par cette seule cause du regard des autres. Ici rien de tel ; c'est la nature même qui parle, pense et agit.

Sans doute ces lettres, qui n'embrassent qu'une période de quatre années, ne sont pas toute l'histoire de Murger ; elles ne disent même que la première partie de sa jeunesse. Mais cet instant de sa vie n'en est-il pas l'instant le plus intéressant? C'est l'heure de l'étude, du travail obstiné, des dignes misères et des

plaies respectables; c'est l'heure des luttes secrètes de la vocation, des sombres combats de la destinée; c'est l'époque enfin de la pousse des ailes.

Et, d'ailleurs, Murger n'a pas été autre depuis. — Dans cette première partie de sa jeunesse il est déjà tout ce qu'il sera, tout ce qu'il fut dans la seconde. Mêmes souffrances, mêmes joies, mêmes travaux, sur un plus large théâtre, c'est là la seule différence.

Toutefois, à partir de 1845, il se fait peu à peu un autre entourage que celui que nous lui avons vu; entourage plus militant, plus habile, d'esprit plus pratique que le premier. Celui-ci se contentait souvent du simple rêve sur les hauteurs; celui-là court toujours droit à l'exécution, et il a raison. Et il fut heureux pour Murger, nous ne le dissimulons en rien, de rencontrer ces aventureux du réel, ces audacieux du terre-à-terre.

Dès 1843 pourtant, il mettait déjà le bout du pied dans ce nouveau camp. — « J'habite, écrivait-il, avec un jeune homme, un vieil ami des Desbrosses, qui veut s'occuper de littérature. » Ce jeune homme, qui s'appelait alors Jules Fleury de son vrai nom, n'était autre que le futur réaliste Champfleury, l'auteur des *Bourgeois de Molinchart.*

Or, ennemi du vers, antipoëte par système autant que par tempérament, Jules Fleury lutta dès lors contre les tendances à l'hémistiche de son nouvel ami et en triompha, en partie du moins. Il sut faire prévaloir le conseil que, dix-huit mois plus tôt, j'avais per-

sonnellement donné à Murger, et que d'autres, Nadar particulièrement, lui avaient maintes fois renouvelé. De ce moment, en effet, on voit Murger essayer du vaudeville, tenter du drame, se préoccuper de nouvelles et de romans ; mais il ne fut tout à fait entraîné dans le courant de la prose que du jour où il écrivait à son ami de province : « Demain, je porte à *l'Artiste* une fantaisie qui s'appelle *les Amours d'un Grillon et d'une Étincelle.* En outre, pris d'une belle veine caustique, j'ai jeté une douzaine de *canards* dans la boîte du *Corsaire,* et j'ai l'agrément de les voir défiler les uns après les autres, de quoi il va résulter une collaboration au *Corsaire.* »

Le *Corsaire,* ce fut la petite porte par laquelle Murger entra dans la grande publicité. Les *canards,* les *nouvelles à la main* le conduisent bientôt aux *Scènes de la Bohème,* qui, en passant par le théâtre, le mènent tout droit à la *Revue des Deux Mondes.* — C'est en 1850 qu'il y a débuté, je crois.

VIII

Parisien et rustique ; un brevet de poésie. — La forêt de Fontainebleau, un mot de Michelet. — Recherches des causes de la mort de Murger. — Une citation de l'*Indépendance belge.* — Des sels !

Quand il publiait dans le *Corsaire* les *Scènes de la Bohème,* Murger écrivait au jour le jour, pour ainsi dire, la vie même qu'il menait à cet instant. Ce n'était plus ce coin du feu d'autrefois, — quand il y avait feu, où, le ventre vide souvent, l'on parlait, raisonnait d'art avec ce langage passionné qui caractérise tous les amoureux platoniques ; c'était le grand air, la rue, la place, l'estaminet, — où l'on raconte ses conquêtes — artistiques — et autres entre deux chopes !

Murger en sortit aussitôt qu'il le put.

D'esprit éminemment parisien, il avait le cœur essentiellement rustique, et, malgré les prodigalités qu'il faisait parfois de lui-même à l'extérieur, il possédait le goût de la retraite au plus haut point. L'amour de la campagne — un brevet de poésie, cet amour ! — le dominait tellement qu'il arriva, le lendemain même de ses premiers succès, à s'y retirer presque complétement. Et qu'il avait bien choisi le

lieu de sa retraite! — C'était Marlotte qu'il habitait huit mois sur douze, depuis six ans; Marlotte, un des plus beaux endroits de cette belle forêt de Fontainebleau qui met aux portes de Paris presque la Suisse.

Cependant, devant sa fosse à peine fermée, en se rappelant la prompte et terrible maladie qui l'a frappé tout à coup, on se demande si le séjour prolongé que fit Murger dans ces beaux lieux n'a pas été sans fatale influence sur son organisation déjà faible. — « Ce lieu est fort, dit Michelet en parlant de la forêt de Fontainebleau; on n'y est pas impunément. » Et la science médicale a depuis longtemps confirmé ces paroles du philosophe. Malheur ici aux santés fatiguées! Ce lieu, c'est le contraire de Nice.

Puisque nous recherchons les causes de cette mort si rapide qu'elle a été presque subite, ne devons-nous pas aussi les trouver dans le passé? Serait-ce trop de les voir, pour partie du moins, dans la vie difficile qu'a menée Murger à ses vingt ans, dans les privations, dans les maladies — et dans les traitements que lui imposèrent alors les hôpitaux? Cette lettre qu'il écrit de Saint-Louis et où il dit : « Je consomme de l'arsenic comme trois mélodrames, » n'est-elle pas une révélation? Qui sait au juste ce que ces traitements énergiques peuvent par la suite apporter de troubles dans le mécanisme compliqué de notre pauvre être? En ces questions, tout est mystère, même pour les clairvoyants.

On sait aussi que Murger avait une funeste habitude,

habitude prise dès les premières années de sa jeunesse, alors que le bois manquait à l'âtre dans les froides journées d'hiver, et qu'il fallait y suppléer pour se rendre le travail possible; il travaillait presque toujours couché dans son lit, et la nuit, rien que la nuit. Avec cela, pour entretenir sa veille, il usait du café jusqu'à l'abus, jusqu'à la fièvre, jusqu'au délire. « Il est des nuits où j'ai pris jusqu'à six onces de café, » écrit-il un jour; et une autre fois : « Je me tue littéralement. Il faudra que tu me corriges du café; je compte sur toi. » N'est-ce pas là encore une révélation ?

Toutes ces causes réunies ne peuvent-elles expliquer la catastrophe?

Mais non. Le motif de cette mort hâtive était ailleurs; Murger le portait en soi depuis sa naissance même. La nature, qui l'avait fait poëte, lui avait en même temps assigné son heure pour l'éternel silence. Nous trouvons cela si bien dit dans une correspondance de l'*Indépendance belge,* que nous ne saurions mieux faire que de lui emprunter son texte :

« Cette mort prématurée que rien ne faisait prévoir dans la personne de Murger, il me semble que la lecture de ses livres pouvait la faire pressentir. Malgré la grâce des détails, la sincérité de la passion, l'enthousiasme de toutes les beautés naturelles, malgré ce courant de chaleur et de vie qui déborde dans les tiges et s'épanouit dans les fleurs, un sentiment secret vous fait pressentir que ce poëte doit mourir jeune. Le

printemps est tellement incarné en lui, qu'on ne comprend pas que Murger puisse atteindre l'été et encore moins l'automne. »

Et, en effet, Murger avait trente-huit ans quand il mourut : l'été commençait à poindre.

Sa mort fut terrible. Ce fut la décomposition — fibre à fibre — veine à veine — molécule par molécule — dans la vie même. Murger n'existait plus, pour ainsi dire, qu'il parlait encore et raisonnait.

J'ai la consolation de l'avoir vu plusieurs fois pendant sa très-courte maladie. — Il était en quelque sorte devenu plus tendre, plus expansif, plus amical. A chaque nouvel arrivant il prenait les mains, et les reprenait, et les reprenait encore avec mille serrements : — « Ah ! mon bon vieux !... » Et le hoquet, un hoquet permanent et funèbre, mêlé de cris souvent, arrêtait seul ces expansions.

Un jour, je tombai juste au début d'une crise. — Les cris du malheureux, qui habitait le cinquième, s'entendaient du rez-de-chaussée.

« — Ah !... bien !... bien !... Tu as de grandes jambes... va !... va !... cours me chercher des sels !... Un flacon !... tu prendras un flacon à très-large ouverture... Va ! va !... » Et il se tordait dans des convulsions horribles.

Ce flacon à très-large ouverture me fut difficile à trouver ; je restai bien dehors une demi-heure. Quand je revins, la crise durait encore. — « Ah ! à la bonne heure ! voilà un homme ! » et il m'arracha le flacon

frénétiquement. Après une ample aspiration des sels, il me saisit les deux mains avec un sentiment de profonde gratitude, et je crus qu'il allait ne les plus quitter.

On le transportait le lendemain à la maison Dubois, où il expirait trois jours après, le lundi 28 janvier 1861, à dix heures du soir.

La mort, en frappant Murger si prématurément, l'a-t-elle arrêté dans son œuvre? C'est une question que l'avenir seul aurait pu décider.

Cependant, en voyant cette œuvre déjà si complète dans sa petite ordonnance, il est permis de croire que l'écrivain ne l'aurait pas de beaucoup agrandie, même en y ajoutant. Roman, théâtre et poésie, Murger semble s'être donné tout entier dans les dix ou douze volumes qu'il nous laisse.

Certes, il était d'âge à travailler beaucoup encore, et il eût sans doute encore beaucoup travaillé; mais il n'eût présumablement guère fait que se reproduire, qu'exécuter des variations sur les motifs qui lui avaient déjà réussi. Il était ingénieux, et son ingéniosité aurait peut-être su le tenir toujours dans la voie du succès sans que son monument littéraire en devînt, de façon sensible, plus considérable. Ses derniers livres sont en quelque sorte la preuve de cette opinion. Il ne s'élevait pas, il se soutenait.

Ceci, à mon sens, est une consolation pour ses vrais amis. A l'âge où il est mort, il pouvait ne laisser qu'une ébauche, qu'une chose inférieure à lui-même,

n'étant pas complète; non, ce qu'il a laissé a toutes les proportions, tout le fini d'une œuvre achevée. Il est là entier, égal à lui-même, dans l'ensemble comme dans le détail.

Beaucoup l'ont taxé d'infécondité, quelques-uns l'ont accusé de paresse. En ces temps de productions hâtives, semblables reproches n'ont rien qui étonne. Murger, il faut l'avouer, n'était pas un écrivain précisément taillé sur le modèle d'une locomotive. Avec lui point de *trains express* ni *de grande vitesse;* il allait tout doucement son petit chemin, et il s'en applaudissait. Que de fleurs, en effet, cette manière d'aller lui permit de cueillir en route! Quant à la paresse, qu'on relise les lettres de sa jeunesse : ce qu'il était alors, il le fut toujours depuis. Et était-il paresseux celui qui « se tuait littéralement » par la veille et par le travail?

En somme, l'infécondité et la paresse de Murger ont produit en douze ans une douzaine de volumes dans lesquels la critique a bien peu à reprendre : la fécondité des plus laborieux pourrait se trouver heureuse d'un tel résultat.

IX

Murger réaliste dans la fantaisie. — Souvenirs ineffacés du premier amour. — *A Marie*, vers inédits. — Ce que ces vers pourraient prouver. — Balzac ; un de ses romans perdu ou égaré. — *Le Dernier Rendez-vous* et la chanson de *Musette*.

On peut dire que toutes les œuvres de Murger ont été *vécues*; c'est ce qui en fait le charme et la force. Fantaisiste, à l'excès quelquefois, dans l'expression, Murger est toujours simple, toujours vrai, toujours humain dans la donnée. Il n'a peint que ce qu'il connaissait parfaitement, c'est-à-dire lui et ceux qui l'entouraient. Ses amours surtout ont fait de très-sincères confidences au public. A ce propos, je veux reparler de Marie.

Le premier amour de tout poëte est presque toujours son seul véritable ; celui-ci devient le moule dans lequel tous les autres seront en partie coulés : c'est que celui-ci déjà est moulé sur l'idéal. Aussi Marie revit-elle plus ou moins dans toutes les femmes des romans de Murger. Musette, Mimi, Hélène, Francine, Camille, etc., toutes tiennent par quelque côté à celle qui fut la passion vraie de l'écrivain.

Cette passion avait été si vraie que jamais le nom

de Marie ne trouva Murger insensible. Il y a six mois, comme il y a dix ans, je l'ai vu s'attendrir jusqu'aux pleurs à ce nom chéri. Il en plaisantait bien aussi quelquefois, il cherchait bien à rire lui-même de ses larmes, car une de ses faiblesses était souvent de rougir de son cœur ; mais toujours est-il que le souvenir de Marie lui demeura tendre et poignant jusqu'à la fin.

Nous croyons devoir donner ici quelques vers que le poëte adressait à l'infidèle alors qu'elle se trouvait sous les verrous.

A MARIE

Dans ce lieu triste et sombre où l'ennui vous dévore,
Seule, quand vous songez, ah ! songez-vous encore
Aux doux instants passés tous les deux, autrefois,
Loin du bruit de la ville, au milieu des grands bois?
N'y revoyez-vous plus, dans votre rêverie,
Les buissons tout chargés d'aubépine fleurie,
Les champs aux épis d'or que foulèrent nos pas,
Les chemins parsemés de fleurs d'acacias,
Et, comme une oasis au milieu de la plaine,
Le bouquet vert du saule ombrageant la fontaine
Que l'on prendrait au loin, l'entendant tout en pleurs,
Pour la Desdemona racontant ses douleurs?

C'est que là, bien souvent, moi je fus vous attendre,
Et, feignant de dormir pour me laisser surprendre,
Sur le gazon fleuri, rêveur, je m'étendais;
Tout palpitant d'espoir, l'œil au ciel, — j'attendais.

Et la brise embaumée, invisible prophète,
Me disait : Elle vient! en passant sur ma tête;
Elle vient! J'ai là-bas effleuré ses cheveux,
J'ai fait flotter dans l'air en plis capricieux
Ses légers vêtements et ses blanches dentelles,
J'ai caressé son front du bout de mes deux ailes,
Et, pour te le prouver, je t'apporte à dessein
Le parfum de la fleur qui tremblait à son sein.

Puis, quand vous arriviez, c'était une heure entière
D'extase et de soupirs, de muette prière,
De pleurs qu'on essuyait en les comptant tout bas,
Avec mille baisers que l'on ne comptait pas.

Si, du jour où sur vous s'abattit la souffrance,
Vous avez de ce temps perdu la souvenance,
De ces heures d'amour je suis moins oublieux :
Mon cœur garde à jamais le souvenir pieux,
Le souvenir des soirs où nous allions, Marie,
Voir le soleil couchant colorer la prairie.

1842.

Malgré une certaine grâce, empruntée pour beaucoup au poëme de Brizeux qui venait, lui aussi, de chanter sa *Marie,* ces vers, il faut le reconnaître, sont faibles; et cependant Murger était déjà en état de se montrer littérairement plus heureux, ainsi que le prouve son volume *les Nuits d'hiver,* dont quelques pièces datent du même temps.

Or, selon nous, la faiblesse de cette élégie ne dit

nettement qu'une chose : la passion qui possédait encore le poëte à l'instant où il l'écrivit, — plus d'un an après la perte de sa maîtresse. Dans les arts, les orages du cœur n'inspirent jamais que médiocrement à l'heure même qu'ils sont subis. Il faut que la foudre soit au loin avec les nuages qui la portent. En un mot, les œuvres fortes, celles que l'on appelle des œuvres senties, ne naissent bien que du souvenir, — un souvenir éloigné : Murger lui-même en a plus tard donné la preuve.

Du reste, cette opinion était celle d'un homme que personne ne récusera, de Balzac, qui ne craignit pas d'en faire le sujet d'une longue nouvelle, d'un petit roman que nous regrettons vivement de ne point retrouver dans sa *Comédie humaine*.

En 1839, une position particulière nous permit d'avoir en mains — en troisième épreuve — ce petit roman. Rendu à son auteur, qu'est-il devenu? Il avait pour titre *la Frelore*. Nous signalons, en passant, la chose aux éditeurs du grand romancier.

Mais revenons à Murger et à Marie.

Après leur séparation, qui eut lieu dans les premiers jours de 1841, les deux anciens amants ne se rencontrèrent cependant que deux fois : d'abord en novembre 1842, ensuite en avril ou mai 1851. Or, chacune de ces deux rencontres eut un résultat littéraire que le poëte n'a pas cru pouvoir également nous conserver. Je le regrette, car le poëme — inachevé, il est vrai, — qu'il avait intitulé *Via dolorosa*, possédait

des qualités très-réelles. Plus heureux avec l'entrevue de 1851, nous lui devons deux œuvres charmantes : la nouvelle du *Dernier rendez-vous* et la chanson de *Musette*.

D'après la nouvelle, l'intimité ne se rétablit point entre Marie et Olivier ; en réalité, Murger et Marie renouèrent. Seulement, cette seconde phase de leur amour fut de courte durée ; on ne fait pas de feu avec des cendres.

Musette, qui s'est souvenue,
Le carnaval étant fini,
Un beau matin est revenue,
Oiseau volage, à l'ancien nid ;
Mais en embrassant l'infidèle,
Mon cœur n'a plus senti d'émoi,
Et Musette, *qui n'est plus elle*,
Disait que *je n'étais plus moi*.

Il y avait entre eux dix ans d'existence séparée : comment, en effet, après cela se reconnaître?

X

Murger était condamné au platonisme en toutes choses. — Sa passion malheureuse pour la chasse. — Lolo Nolot, le braconnier. — Le lièvre de Murger. — Le soleil se couche, mais ne dort pas.

Pendant ces dix ans, — j'ignore ce que Marie avait fait de son cœur, — Murger était loin d'avoir tenu le sien en laisse. Les poursuites platoniques surtout, les rêves, les chimères avaient occupé le poëte beaucoup plus que ses livres ne semblent le dire. L'histoire de la Danoise,

Fleur de Scandinavie éclose sous la neige,

s'est mainte fois reproduite dans le cours de l'existence de Murger.

Du reste, ce ne fut pas seulement en amour que ses désirs, ses passions durent souvent s'en tenir au pur idéal. Le platonisme forcé paraît avoir été un des caractères essentiels de son étrange nature. Pour ne parler que de la chasse, qui, dans ces dernières années, était devenue chez lui la passion dominante, je crois qu'il n'y trouva jamais d'autre réalisation que la poursuite inoffensive du gibier.

Murger avait tellement pris au sérieux son personnage de Nemrod qu'il s'était fait faire un costume de chasse au complet, depuis la guêtre en cuir allant à mi-cuisse, jusqu'à la casquette en forme de melon. Rien de curieux comme de le voir en cet attirail, dont il usait parfois en plein Paris, sur l'asphalte même des boulevards.

Je me rappelle qu'un jour, ainsi costumé et le fusil sur l'épaule, il me rencontra dans l'avenue de Clichy, — il habitait alors Batignolles, — et me demanda de l'accompagner dans la plaine Saint-Ouen, où il comptait tirer l'alouette. En traversant un champ, près de Clichy, notre approche fit sortir tout à coup des hautes herbes une bande d'oiseaux qui s'élevèrent en nuée. « A toi, Murger ! » lui criai-je ; mais lui, sans s'émouvoir, en apprêtant tranquillement son arme : « Pour qui me prends-tu ? Attends au moins qu'ils reviennent se poser. » Voilà quelle était sa force.

Et cependant la chasse était toute la vie de Murger habitant Marlotte. Si, de temps à autre, la pièce de cent sous n'avait eu besoin d'être aussi pourchassée, il aurait, comme *Bas-de-Cuir,* passé toutes ses journées dans la plaine.

Quelques anecdotes de cette vie champêtre me reviennent. — Un jour, Murger dormait sous un arbre, son fusil à ses côtés. Tout à coup il est réveillé par des aboiements. C'était le chien de Lolo, — Lolo Nolot, le fort chasseur de la forêt que les gardes appellent tout simplement un braconnier. Or, le chien faisait rage

au pied de l'arbre, les yeux flamboyants et arrêtés dans le branchage. Murger se lève, regarde, et ne voit rien. Lolo accourait à grands pas :

— Vite, monsieur Murger, donnez votre fusil!... Ne le voyez-vous donc pas?

— Qui? quoi?

— Un faisan, pardieu! un coq superbe! Il est branché; attention!

Un coup de feu retentit; le faisan tombe aux pieds de Murger.

— Tenez! dit Lolo; prenez la bête, vous direz que vous l'avez tuée!

Murger était pâle d'émotion contenue. Il accepta. Et voilà comment il lui arriva de tuer un faisan. Ce que c'est pourtant que l'adresse!

Un lièvre s'était cantonné dans un champ de pommes de terre. Murger en avait pris possession; c'était son lièvre. Chaque matin, au point du jour, il allait donc tirer le susdit, et le tirait encore le soir au même gîte. Cette chasse dura toute une saison. Aussi les chasseurs de Marlotte s'étaient-ils donné le mot pour ménager le lièvre de Murger. Un jour cependant la pauvre bête faillit succomber. Antoine Fauchery, l'homme des bois, le Buwranger, l'Outlaw, chassait en compagnie de Busquet. Un lièvre sort; Fauchery le met en joue. Busquet n'a que le temps de relever le fusil :

— Malheureux! lui crie-t-il, tu vas tuer le lièvre de Murger!

— Ah!... Eh bien, que je lui laisse au moins ma carte!

Fauchery tira, et de ce jour le lièvre de Murger n'eut plus qu'une oreille.

Murger était vraiment comme une âme en peine dans l'intervalle de deux saisons. Quelquefois pourtant sa passion trouvait à se satisfaire en dehors du terme habituel, car il arrivait par moments que, pour la destruction des lapins, tous les chasseurs étaient comme mis en réquisition. Avec quelle joie il profitait de l'aubaine!

Un soir de mars, en vertu de la licence, Murger chassait donc à l'affût dans les *Longs-Rochers*. Mais il était plus de sept heures, et le coucher réglementaire du soleil avait eu lieu à six; Murger, ne le dissimulons pas, en ce moment braconnait. En attendant que les lapins vinssent le trouver, il fumait sa pipe, son chien à ses côtés. Tout à coup celui-ci pousse un grognement sourd; son maître ne s'en inquiète pas. La bête recommence. « Il y a du nouveau, » se dit Murger. Et, en effet, il voit apparaître le tricorne de deux gendarmes qui se dirigeaient vers lui, guidés par les grognements du chien. Murger veut le faire taire; il n'est plus temps.

— Votre port d'arme, camarade?

— Voici, mes amis.

— Nous ne sommes pas vos amis, nous sommes gendarmes.

Et, le papier déplié et lu :

— C'est bien, vous êtes en état; c'est pourquoi, jeune homme, vous allez nous suivre.

— Comment!... dit Murger; mais je suis de Marlotte; je demeure chez Antony.

— En ce cas, c'est différent. Nous vous déclarons procès-verbal pour délit d'affût après le coucher du soleil.

— Mais il n'est que six heures à ma montre, fit effrontément Murger.

— Alors vous pourrez demain prier le procureur impérial de vous la régler.

Et les deux gendarmes s'éloignèrent avec un malin sourire.

Le lendemain, Murger, tout penaud, se rendait à Fontainebleau, moins inquiet d'une condamnation que du retrait possible de sa permission.

— Monsieur Murger, lui dit le procureur impérial, vous êtes incorrigible; nous serons forcés de sévir contre vous. Il y a de nombreux rapports sur votre compte. Hier encore ne chassiez-vous pas après le coucher du soleil?...

— C'est vrai, monsieur le procureur impérial; le soleil était couché, mais... mais il ne dormait pas encore!

Le magistrat était un homme d'esprit; le procès-verbal n'eut pas de suite.

XI

Marlotte. — Encore un mot de Michelet sur la forêt de Fontainebleau. — Shako, le père Antony et *le Sabot rouge*.

Comment et à quelle époque Murger avait-il découvert Marlotte? C'était, si je ne m'abuse, vers 1850 ou 1851. Il y était venu, sans doute, dans le simple but de passer vingt-quatre heures à la campagne, en compagnie de quelques amis. Son excursion d'un jour l'y avait retenu de longs mois, puis bientôt des années. « Bien des gens, dit Michelet en parlant de la forêt de Fontainebleau, sont restés ici pris, englués. Ils sont venus pour un mois et sont restés jusqu'à la mort. » Il en eût été presque ainsi de Murger.

Il demeura d'abord chez Shako, modeste auberge à trois francs la journée, puis bientôt chez le père Antony, cabaret qu'il a transformé en hôtellerie, et dont le propriétaire a été peint sur nature dans *le Sabot rouge*.

Singulière hôtellerie que cette auberge! Il ne fallait y demander ni brosse, ni savon, ni rien de ce qui constitue le confortable le plus primitif. Le père Antony,

ivrogne endurci, toujours plongé dans la fumée du vin, n'y regardait pas de si près. Pourvu que ses *pensionnaires* trouvassent toujours à l'heure dite leurs quatre repas, il se déclarait content et il allait trébucher sur son lit. « Mes pensionnaires, ah! oui!... disait-il, un tas de *faignants!*... bien nourris!! bien logés!!! rien à faire!!!! Je les plains pas!!!!! » Et il s'endormait.

Longtemps Murger, qui aimait Antony, se contenta de cette étrange hospitalité; mais quand il résolut de quitter Paris pour travailler à la campagne, il songea à quelque chose de mieux ordonné et de plus tranquille. Il logea d'abord dans une maison voisine, s'en tenant à prendre ses repas à l'auberge. Bientôt il voulut s'installer d'une façon plus définitive, et trouva à l'entrée de Marlotte une maisonnette avec cour et jardin qui lui parut tout à fait convenable. La grand'-porte s'ouvrait sur la route; de l'autre côté, une petite porte donnait sur la campagne. De là Murger pouvait, tout à l'aise, partir pour la chasse — et en revenir sans éveiller la curiosité des voisins, dont avait tant à souffrir son amour-propre.

XII

Idée d'inhumer Murger à Marlotte, charmante mais déraisonnable. — Où fut le berceau, là la tombe.

Malgré l'amour que Murger avait pour cette localité, Marlotte n'est pas précisément en soi un séjour de délices. Les environs en sont admirables sans doute, on y est au milieu des plus beaux sites de la forêt, mais l'endroit même n'a rien de bien captivant. Hameau presque entièrement inconnu des touristes jusqu'en ces derniers temps, c'est en descendant du plateau de la *Gorge-aux-Loups*, sous le versant du *Long-Rocher* qui l'abrite, que Marlotte s'étend avec son unique vue, ses maisons basses et ses champs divisés à l'infini, — vergers au printemps et steppes en hiver.

Ce séjour quelque peu aride était cependant pour Murger le plus merveilleux paradis que l'on pût rêver. Il fallait l'entendre s'extasier sur son cher village, — vous en analyser les beautés et les mérites. Rien au monde ne lui était plus désagréable qu'une contradiction à ce propos. Le mot *amour* ne rend même pas le

sentiment profond qui le possédait; c'était de la passion véritable.

Aussi, à ceux qui connaissaient cette passion, l'idée vint-elle de transporter la dépouille du poëte aux lieux qu'il avait tant chéris; idée charmante et pleine de tendresse, mais que la réflexion devra pourtant faire abandonner.

D'abord, le hameau de Marlotte proprement dit n'a pas de lieu d'inhumation; puis, en eût-il, ne sait-on pas ce qu'est un cimetière de village où nulle surveillance ne s'exerce? Les gamins de l'endroit auraient bientôt souillé et mutilé la tombe de l'auteur du *Pays latin*.

Si un monument doit être élevé à Murger, c'est à Paris, et non ailleurs, qu'il le faut élever. Murger aimait Marlotte, adorait la campagne, rien de mieux; mais il aimait et adorait aussi Paris, sa ville natale. Où fut le berceau, là la tombe! — C'est le vœu de tout être humain, du poëte plus que de tout autre.

XIII

Murger aura un monument. — Souscription à cet effet. — Murger restera à Paris. — Une idée de M. Turgan. — La sculpture triomphe, hélas!

Depuis ces lignes, une souscription s'ouvrit à l'effet d'élever un monument à Henri Murger, et cette souscription — hommage au poëte, que ce livre doit enregistrer avec bonheur — atteignit en moins de six semaines le chiffre de 10,000 francs environ.

Une commission fut nommée pour régler et surveiller l'emploi de cette somme. Dans l'intention de nombre de donataires, la plus forte partie de la souscription était destinée à une œuvre sacrée, connue de tous, bien qu'elle eût dû rester anonyme. L'appoint seulement devait être affecté au tombeau. — Nous regrettons profondément, pour notre part, que, par suite d'une confusion déplorable, il en ait été autrement.

Or, dès la première séance de la commission, la discussion s'établit sur l'emplacement à donner au monument projeté. Murger restera-t-il à Paris, au cimetière du Nord où il est inhumé, ou bien sera-t-il

transporté à Marlotte? L'opinion que nous avons plus haut émise prévalut : Murger restera à Paris.

Mais le sentiment qui faisait regretter à quelques-uns que le poëte ne reposât pas près du champêtre asile qu'il s'était choisi lui-même en ces derniers temps inspira à l'un des membres de la commission, à M. Julien Turgan, une idée charmante, qui n'eut malheureusement pas l'assentiment de la majorité. Il s'agissait, laissant Murger à Paris, d'amener en quelque sorte Marlotte, la forêt de Fontainebleau, auprès de lui, et cela à peu de frais.

On comptait bien obtenir du ministère un des beaux rochers de la forêt, que l'on aurait dressé, avec un soubassement en granit ou en marbre, sur la fosse de l'auteur du *Sabot rouge*. Un bronze de Préault, le médaillon du poëte, offert gratuitement, œuvre, matière et fonte, par le sculpteur, — un sculpteur de génie, — aurait été incrusté dans le bloc; puis des arbres verts, des bruyères, des lierres, des mousses seraient venus compléter le tout.

C'eût été vraiment magnifique, simple et original à la fois.

Mais à ce projet les amis de la sculpture ne trouvaient pas leur compte. Cela n'était pas assez artistique, dans le sens routinier du mot. Aussi bien, l'ébauchoir et le ciseau triomphèrent, et un comité — cinq membres pris dans la commission, il paraît, — chargea M. Aimé Millet — un sculpteur adroit — de l'exécution du monument.

Murger aura donc un tombeau dans toutes les règles — du commun : beau marbre ; bonnes, belles et coûteuses sculptures. C'est quelque chose sans doute. Nous aurions cependant préféré, quant à nous, qu'il dormît sous l'agreste et poétique roc de M. Turgan.

TROISIÈME PARTIE

I

Ce qui peut rester à dire. — *L'Ombre au tableau.* — La mort fait la vie. — Le cénacle. — Desbrosses, Montaudon, Karol, Jules de La Madelène. — Ne comptons pas nos morts. — La Bohème et ses historiens. — Le mal que les hommes vous pardonnent le moins. — Procès-verbal du martyrologe. — Les *mauvaises conseillères.* — L'Évangile des pauvres gens. — Les pommes de terre crues. — Éclosion des ours blancs. — La borne-fontaine. — Karol !

Je n'ai pas eu l'honneur de faire partie de la *Société des Buveurs d'eau*, et je me l'explique par l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour le vin.

L'un des trois ou quatre plus anciens, et je peux dire des plus affectionnés amis de Murger, j'ai pensé qu'il y aurait peut-être pour un vrai — Buveur d'eau — et même après tout le monde, en aval des discours funéraires et en amont de la littérature, en dehors de la Bohème et des mots retrouvés, quelque chose que les autres auraient oublié et qu'il serait utile de dire.

Je vais l'essayer à ma manière et d'autant plus vo-

lontiers que ce quelque chose est surtout à la louange du loyal et charmant ami que nous regrettons.

Quant à ce que j'ai entendu appeler en littérature — *l'ombre au tableau*, — symbolique que je suis parvenu à comprendre sinon à expliquer, — je ne saurais l'omettre néanmoins, parce que j'aime la vérité tout entière, que pour moi toute vérité est bonne à dire, et qu'un enseignement doit se cueillir partout où il pousse, fût-ce sur un tombeau.

La mort fait la vie, et, suivant la loi du cycle éternel, le cadavre fait germer la plante et verdir le sillon.

Demander à la vie d'un mort tout ce qu'elle peut donner pour instruire ceux qui restent, c'est honorer au mieux l'ami qu'on a perdu.

*

Vous rappelez-vous, mes chers amis, le jour où nous vîmes tomber, au milieu du cénacle présidé par notre brave doyen Karol, la bonne figure de ce naïf garçon, timide, imberbe, tout rose et rond comme une pomme, rond du front, rond du menton, rond des joues, rond du nez, et nous contemplant de tout l'écarquillement de ses deux gros yeux arrondis?

Il y avait de quoi regarder en effet!

Un demi-quarteron de poëtes à outrance mais absolument inédits, réunis en un tas, sans vestes ni se-

melles, ne doutant de rien, ni de leur lendemain, ni de leur génie, ni du génie de leur voisin, ni de l'éditeur à venir, ni du succès, ni des belles dames, ni de la fortune, — de rien, si ce n'est de leur dîner du soir, trop convaincus d'ailleurs quant à la question de leur déjeuner du matin.

Tous poëtes — moins un, car seul je parlais en prose; — tous ivres d'espoir, de gaieté, de vaillance, rayonnants de toutes les joies de la jeunesse et de la santé; — tous braves et loyaux, puisque la misère n'en a pas fait dévier un seul et que ceux qui restent aujourd'hui s'entre-regardent fixement sans rougir, comme au temps où ils étaient jeunes.

De tous ceux-là, quelques-uns sont morts à la peine.

Desbrosses le sculpteur, — celui que vous aviez appelé Christ, tant il était bon et secourable, — mort.

Montaudon, qui étudiait la prosodie dans la même casse d'imprimerie qu'Hégésippe Moreau, — mort.

Karol, ce loyal et généreux Karol, la *mère des Bohèmes*, dont la porte n'avait même pas de serrure pour qu'elle pût mieux s'ouvrir à tout venant, Karol, le meilleur de nous tous, est mort à Constantinople en cherchant des élèves — *pour le français.*

Jules de La Madelène, — mort.

Aujourd'hui — Murger mort.

A qui le tour demain?

Ne nous comptons pas, mes amis, et aimons-nous jusqu'aux derniers.

*

Je veux revenir, même après vous, sur cette Bohème de notre vieux jeune temps, car en vérité plus je regarde autour de moi, moins je puis entrevoir quelque chose qui lui ressemble aujourd'hui.

Tous en ont parlé, de notre Bohème, et l'ont paraphrasée, Murger le premier et le meilleur. Les uns ont écrit de son histoire tout juste et surtout ce qui pouvait être lu, groupant leurs personnages, rodant les angles, réglant la mise en scène avec l'adresse de praticiens consommés et insignes. Ils ont noyé les vérités brutales et horribles du fait sous les charmes habiles du dire, sous l'émotion et l'attendrissement des délicatesses sentimentales combinées par un art charmant et précieux avec le spirituel génie du rire, — de telle sorte que les yeux éblouis par les feux d'artifice de l'esprit ou voilés par les larmes du cœur n'avaient rien à voir ni à chercher au delà.

D'autres, voulant bien encore avoir de la bienveillance pour un enfant qui n'était pas le leur, se bornaient à accepter notre chère et honnête Bohème (sous bénéfice d'inventaire, bien entendu). Ceux-ci daignaient sourire avec protection à ce thème ouvert aux variations littéraires, thème facile et d'autant plus propice qu'il leur procurait l'avantage de se montrer bons

princes[1] à l'égard de pauvres hères singulièrement inoffensifs, sans fiel et pleins d'une gratitude toute prête pour le moindre signe de main. La Palferine, encore, couvrait un peu Rodolphe, et cette espèce de précédent pouvait se plaider à l'appui et comme circonstance atténuante.

Je ne parle pas de la dernière catégorie, — espèce rare, et ce n'est pas dommage ! — des dévots bilieux, des Prudhomme épileptiques de dignité, des prédicateurs quand même et autres bonnes âmes toujours prêtes à se signer en croix ou à s'indigner à la glace devant notre désordre et notre inconduite.

Je m'étonnerais pourtant volontiers, soit dit en passant, que spécialement ce coin d'honnêtes gens ait été si peu garni, car le mal que les hommes vous pardonnent le moins, après celui qu'ils vous ont fait, est surtout le mal que vous vous faites à vous-même.

1. Je me hâte de faire ici mes réserves les plus expresses, pour le cas de quelque application personnelle à propos de ce mot *prince*, devenu le titre consacré d'un excellent critique qui est aussi un homme du meilleur cœur.

Je ne saurais oublier tant de bonnes fois où j'ai si profondément su gré à M. Jules Janin de dire, en sa façon charmante et magistrale, les choses que je pensais moi-même, et s'il est vrai qu'un pareil certificat de similitude soit le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un écrivain, j'en vois peu aujourd'hui parmi ses confrères que je puisse louer à l'égal de celui-ci, pour avoir conservé leur dignité d'homme de lettres et d'homme. Le plus honnête de nous tous se trompe parfois, par cela qu'il est homme ; mais aussi, parce qu'il est honnête, on est toujours sûr de le retrouver quand il s'agit d'un sentiment généreux et sincère.

Ce que personne n'a dit assez, je trouve, ce que les panégyristes outrés ni même les réalistes derniers venus n'ont osé avouer, c'est le procès-verbal exact et sincère du martyrologe, c'est le détail absolu, précis, et pas du tout poétique, de cette misère supportée par plusieurs pendant un temps si long, — misère si invraisemblable et si insupposable qu'à travers les quelques dernières années qui les en séparent, elle n'apparaît aux acteurs mêmes du drame que comme les fantômes impossibles d'un cauchemar lointain.

Si j'insiste sur cette misère terrible, lamentable, ce n'est point, en ce qui me concerne, par orgueil ni même par humilité. Mais plus les épreuves furent âpres et prolongées, plus valurent sans doute ceux qui surent les supporter et ne les payèrent que de leur corps, — comme le pauvre ami d'hier! — sans que jamais leur âme faiblît ou s'amoindrît à ces chocs sanglants et répétés. Je tiens, plus encore pour ceux qui ne sont plus que pour ceux qui restent, je tiens à dire la chose vraie : c'est que de toute cette petite pléiade, née de la famine, du froid et du vagabondage, réunie par le hasard des rencontres les plus hétéroclytes, il n'en est pas un — pas un — qui ait failli devant les *mauvaises conseillères*. L'estime de son voisin commandait le respect de soi-même dans cette école mutuelle de l'honneur famélique, et, au foyer vivifiant de notre communauté fraternelle, ceux qui se trouvaient privés des exemples précieux du père, des saints enseignements de la mère, purent apprendre et garder en eux

l'évangile des pauvres gens qui donne aux plus misérables la force et la bonté. Derrière ces hommes-là que je n'ai point quittés, pas une méchante action ne se dressera pour me démentir.

Il est bien temps de restituer sa vraie signification à cet honnête vocable *Bohème*, si étrangement dénaturé par les dramaturges des boulevards et les vaudevillistes qui *ont de l'ordre.*

*

Tant que nos Bohèmes furent réunis, ils supportèrent moins difficilement les privations, parce qu'ils réalisèrent à la lettre pendant de longues périodes l'exemple singulier d'une association où les mots *tien* et *mien* ne représentaient absolument aucun sens.

Lorsque le faisceau se rompit par suite de quelque circonstance, la lutte fut plus rude aux isolés. Je citerai tel d'entre eux qui vécut pendant huit journées uniquement de la provision de pommes de terre crues envoyée par une pauvre mère de province. Il n'avait pas de feu pour les faire cuire, — mais, dit-il, il eût encore passé par-dessus cet inconvénient. Le manque total de sel l'avait surtout privé. — Celui-là est resté maigre.

Tel autre a passé une fois trois jours et deux nuits sans prendre aucune espèce d'aliments; une autre fois trois jours et trois nuits. Il dirige aujourd'hui une industrie qui débourse cinq cents francs de frais

chaque matin. Je ne parle pas de tous ces un jour et deux jours de jeûne complet, service ordinaire pour tous, non admis comme temps de campagne.

Tel autre a traversé tout un hiver rigoureux, — celui de 1837 ou 1838 (éclosion des ours blancs), — simplement vêtu d'une blouse de calicot bleu et — sans chemise. Je dois reconnaître qu'elle était remplacée par un gilet de lasting. Celui-là écrivait trois ou quatre ans auparavant ses compositions du concours général à côté du jeune duc d'Aumale. Une nuit de ce dur hiver, vêtu ou plutôt nu comme je vous disais, sans gîte depuis deux soirs et à jeun dès la veille, il marchait, marchait de la Bastille à la Madeleine et retour, sans s'arrêter pour éviter toute indiscrétion des patrouilles grises. Tombant enfin de fatigue, de faim et de froid, il ôta de sa main la neige qui couvrait une borne-fontaine alors placée devant le théâtre du Cirque-Olympique ; là, il s'endormit d'un sommeil de plomb. — Je frissonne encore en me rappelant le réveil...

Il ne connaissait pas encore Karol !

Je ne puis aller plus loin sans donner un souvenir à ce brave cœur qui ne bat plus aujourd'hui même pour les autres, sans parcourir quelques demi-pages de cette existence héroï-comique, existence obscure bien qu'accidentée, qui s'est terminée là-bas, sans oraison funèbre assurément, sans tombeau peut-être,

et qui n'a pas même encore eu dans une seule ligne, en souvenir cordial, l'honneur d'une simple mention.

Nous sommes pourtant émus, nous tous qu'il a aimés, quand son nom vient sur les lèvres de l'un de nous...

II

Karol. — Procédé pour ouvrir les portes. — Bayard, Don Quichotte et saint François de Sales. — La vraie Icarie. — Le Fou-Rire. — Le *Détachement du Coupon!* — La rencontre. — Les mères pauvres. — Le pain de munition. — Trois parts de sa vie. — Fabrication de tuyaux de pipe. — Quarante sous... quelquefois. — *Les Gallipiges.* — Un faux Polonais, au mariage du duc d'Orléans. — Karol sauveteur. — La noyée de la Marne et la prime. — Table d'hôte à treize sous. — Rue Mignon. — Arrêtons les voleurs! — Qui vive? — Romanzoff et la cour d'assises. — Le bon faussaire. — *R* à faire.

Notre Bohème a procédé de lui. C'est lui qui l'abritait, c'est lui qui lui donnait, non pas de quoi vivre, nul n'avait cette outrecuidance de prétentions, mais de quoi ne pas mourir.

Il y avait bien des hommes dans Karol. Comme beaucoup de natures de force physique supérieure, il avait la douceur et la patience inaltérables. S'il était une porte à ouvrir sans clef, il l'ouvrait d'un coup de poing, non sur le bois mais en pleine serrure. Mais lui qui arrêtait aux naseaux les chevaux emportés d'une diligence, je l'ai vu ne pouvoir répondre à l'injure et à la provocation la plus brutale que par un regard indifférent et

triste. Il tenait de Bayard, de Don Quichotte et de saint François de Sales, de ce dernier plus encore. Je ne suppose pas que jamais homme ait poussé plus loin le désintéressement et la charité. Il avait découvert et fondé la vraie Icarie. Murger, après nous tous ou presque tous, vécut de son hospitalité que rien n'avait pu user ni fatiguer. Trapu, de face mongolique, teint olivâtre, cheveux bruns roides, yeux gros et bridés, nez écrasé, presque imberbe, Karol n'avait guère que le défaut d'une vanité générale et tout inoffensive, un peu pour sa personne physique, un peu encore pour ses espérances d'avenir, beaucoup pour ses vers, les plus exécrables qu'il m'ait été donné d'entendre, et Dieu sait que j'ai fait mes preuves! Toujours sérieux, — était-ce à cause de la préoccupation permanente et absorbante des expédients qui nous soutenaient tous et dont nous lui abandonnions absolument le soin? — Karol n'a jamais une fois cessé de garder son impassibilité; tenant ferme et grave aux plaisanteries à brûle-pourpoint, aux quolibets, aux *charges* les plus énormes et aux coquecigrues les plus inouïes. Il ne se dérida jamais au milieu des éclats de la plus formidable des gaietés, gaieté qui ne se taisait ni jour ni nuit dans cet antre de Bohème, comme s'il y eût toujours eu au moins deux sentinelles de bonne volonté pour entretenir les étincelles du feu et se répéter les mots d'ordre du Fou-Rire.

Je me rappelle, entre autres, combien d'éclats con-

vulsifs et de spasmes sans fin à chercher en quoi pouvait bien consister cette mystérieuse et fantastique opération qui nous intrigua toujours si vivement : *le Détachement du Coupon.*

Ah ! les misérables Bohèmes que nous étions bien en effet, si mal doués et si pitoyablement incurables, que pas un de nous ne soupçonne, même à l'heure qu'il est, en quoi consiste ce mystère !

*

Ce grand prêtre de la famine joyeuse, Karol, avait vingt-quatre ans quand je le rencontrai : je crois que ce fut autour d'un feu de paille sur la place Saint-André-des-Arcs.

Il était fils d'un soldat de l'Empire, qui, tombé en morceaux de quelque fourgon près de Wilna, — après Moscou, — resta sur place, parvint à se raccommoder ils avaient la vie dure) et épousa clopin-clopant une Polonaise qui l'avait recueilli.

Le ménage avait fini par revenir en France. L'homme n'avait plus rien à faire qu'à mourir. La femme était restée sans sou ni maille avec deux fils à élever.

Heureusement qu'un jour où Dieu voulait se révéler d'une façon incontestable et clore du coup la bouche aux impies, il avait donné aux mères pauvres le secret des miracles !

Vous ne pouvez pas savoir aussi bien que nous,

vous, nos frères qui êtes nés riches, ce que *peut* le cœur d'une mère pauvre; et en vérité le plus malheureux, le plus meurtri, le plus mauvais de nous serait un monstre s'il vous portait envie. N'avons-nous pas reçu comme exorbitante compensation à toutes nos misères l'admiration fervente et éblouie, le respect agenouillé front en terre, la reconnaissance à l'hymne ému et sans fin pour la sainte et vaillante Vertu qui vainquit toutes les morts conjurées et nous imposa à cette vie qui ne voulait pas de nous! L'impétuosité du vent, la colère des mers, la fureur de la flamme qui mord, tord et du fer même fait de la cendre, nulle force n'égale la force de cette pâle et faible créature qui coud sous la petite lampe à côté du berceau d'un enfant chétif... C'est pour les mères pauvres que le merveilleux mystère de la maternité rayonne dans toutes les splendeurs de sa puissance. Il purifie aussitôt son élue et la sanctifie en la transformant. De la créature inerte et débile tout à l'heure, il fait l'héroïque combattante qui défie les travaux des demi-dieux antiques; au plus faible cerveau il souffle l'instinct divin de la conservation et de la défense et la sollicitude haletante. C'est lui qui, dédaignant de mesurer le vent à la victime prédestinée, semble se complaire, pour mieux faire éclater sa toute-puissance, à amonceler les détresses et les angoisses devant la mère consacrée, à prendre à tâche de fatiguer l'amour, de décourager le sacrifice, d'épuiser les larmes pour en raviver la source tarie, de flétrir le sein d'où il va

faire jaillir la vie, de pousser tous les cailloux de la route sous les pieds ensanglantés qui gravissent le Calvaire des mères pauvres, Calvaire ardu et si haut qu'il touche juste à la porte du ciel.

Vous comprenez bien maintenant que les deux petits enfants de la pauvre Polonaise devinrent des hommes.....

*

Bon Karol! Je le vois encore d'ici, coupant en quatre le pain de munition qui devait nous faire quatre jours et enfilant les quatre morceaux exactement taillés dans la ficelle pendue au plafond, pour les faire défiler chaque matin à son tour l'un après l'autre.

« Je fais trois parts de ma vie, disait volontiers Karol. La première est pour la littérature. Quand je me serai fait le nom d'un grand poëte, je prendrai l'épée et je délivrerai mon noble pays (il voulait absolument se croire Polonais). Puis, la Pologne reconstituée, je *m'occuperai* de philosophie et de législation. »

Il n'en demandait pas davantage, — et couché sur le dos il exhalait de son petit chibouk des rondelles de fumée qui montaient en couronne jusqu'à ce qu'elles vinssent se dissiper contre le plafond bas; fumées plus solides encore et réelles que ses rêves...

*

Karol était ingénieux comme un Peau-Rouge. Isolé comme Robinson au milieu d'une société avec laquelle nous n'avions guère de commun que l'air respirable, il faisait jaillir de l'imprévu et de l'invraisemblable des ressources qu'il eût été beaucoup plus simple de demander au premier travail régulier sinon continu. Mais notre trop romanesque Karol aimait à procéder par l'absurde.

C'est ainsi qu'il avait imaginé une fabrication de tuyaux de pipe en bois de merisier et d'églantier sauvage Il cherchait et choisissait, dans le bois de Boulogne spécialement, les pousses les plus droites, les élevait et les dirigeait jusqu'à la cueillée, émondant de son ongle les fausses pousses sur le jet. Le grand jour venu, nous nous mettions en campagne, le plus souvent lui et moi qui n'avais point de vers à faire comme les autres et à qui d'ailleurs ce genre d'expéditions agréait singulièrement. Courbés dans les taillis, nous coupions les baguettes et nous en faisions un faisceau qu'il ne s'agissait plus que de faire sortir de l'enceinte du bois sans être vu des gardes. Nous nous dirigions l'œil et l'oreille au guet jusqu'à la première porte que Karol enfilait bravement les mains dans les poches. Je marchais alors deux cents pas bien comptés, le long du mur, dans la lisière du bois : un coup de sifflet m'annonçait une pierre qui m'arrivait de l'autre côté du mur, et je faisais réciproquement accomplir le même trajet que la pierre au faisceau de baguettes que Karol rece-

vait au vol. Puis de rattraper mon chef et de rentrer ensemble au logis.

La partie périlleuse accomplie, restait le travail assez difficultueux de perforer nos baguettes d'un bout à l'autre. J'installais le fourneau de terre, je soufflais le feu et faisais rougir les numéros gradués de tringles en fer que Karol empoignait, la main garnie d'un lambeau de torchon, et plongeait adroitement au milieu du bois. La grande difficulté était de procéder graduellement et sans se presser, de pousser droit afin de ne pas faire éclater l'aubier ni l'écorce. Karol, qui n'aurait confié l'administration de ses tringles en fer à personne, était fort adroit, et nous arrivions quelquefois, après une bonne journée de travail, à avoir perforé une douzaine de tuyaux d'un à deux mètres de longueur.

Vous pouvez apprécier l'abominable goût que ce procédé barbare infligeait à tout jamais au tabac dont la fumée devait traverser ces conduits. Mais comme nous n'étions pas destinés à les fumer, la question restait secondaire.

Et Karol prenait les tuyaux et se dirigeait vers les bureaux de tabac du centre de Paris, — du diable si je l'aurais suivi là, par exemple ! — entrant bravement dans chaque boutique jusqu'à ce qu'on eût consenti à acheter le « travail d'un malheureux réfugié. »

Il est arrivé à Karol de rapporter quelquefois jusqu'à quarante sous.

Et ses *gallipiges!* un système à lui, baptisé par lui, pour capter, sans franchir la haie, les oies de son prochain.

Une ficelle, un hameçon et un morceau de pain, c'était tout; mais ce n'était pas encore assez, car il faut reconnaître que son système, même avec additions et perfectionnements, ne put jamais nous donner des résultats sérieux.

— Tu peux dormir en paix, mon vieux Karol; car il était écrit que tu ne saurais accomplir le seul gros forfait que tu aies médité, et si les gardes forestiers ne t'ont pu garder rancune de ton péché caché, nulle ombre de garde champêtre ne viendra tirer les pieds de ta conscience pour délit de maraudage qualifié.

*

J'ai dit que Karol voulait absolument se croire Polonais. Dans ce mensonge inoffensif, qu'il s'est toujours obstiné à se persuader à lui-même, je retrouve assurément pour une part la satisfaction d'un petit sentiment d'importance niaise à s'attribuer une origine exotique, — car notre cher Karol aimait *le drapé,* comme nous le lui reprochions à la journée; — mais j'y vois surtout un bon sentiment qui le portait à faire bande avec les malheureux et les opprimés. Karol était citoyen-né de toute contrée où il y a des coups reçus ou à recevoir. — Aussi, *faux Polonais* était-elle, de nos plaisanteries dont nous ne lui marchandions pas la mesure, celle qu'il lui était le plus difficile d'accepter.

Il ne manquait jamais d'y répondre par un long discours en plusieurs points que nous ne lui avons jamais laissé finir.

Lors des fêtes du mariage du duc d'Orléans, où plusieurs personnes furent étouffées, nous nous étions portés, — à peu près à jeun, comme d'ordinaire, — au Champ-de-Mars, dans l'espoir d'attraper quelques baguettes du feu d'artifice. Au retour, — nous étions à l'extrémité du Pont-Royal, au pied des Tuileries, — une nouvelle panique vint tout à coup exercer une presse effroyable dans la foule déjà si compacte qu'on avait peine à respirer. A gauche, à droite, des cris aigus de femmes et d'hommes perçaient la clameur générale. A trois pas de nous, un homme, — je le vois encore, l'œil hagard, la bouche ouverte, — allait disparaître englouti sous cette houle humaine. — *Sauvez mon enfant!* cria-t-il d'une voix étranglée. Il étreignait un petit garçon qu'on n'apercevait pas. — « A nous, les amis! » dit Karol; et faisant des épaules et des coudes une trouée violente, nous arrivons au pauvre père que nous parvenons à dégager en l'entourant. Karol soulève d'une main l'enfant, le campe à cheval sur son cou de proconsul, et nous marchons près de lui, entraînant le père éperdu.

Peu à peu, l'air se fait autour de nous, la marche devient plus libre, nous sommes au pont des Arts. Effusion de remerciements du père, qui veut à toute

force débarrasser Karol de son fardeau; mais Karol, tout fier, n'en lâche rien : il l'eût plutôt porté jusqu'à Alfort. Enfin, au Pont-Neuf, Karol, bien qu'à regret, dépose à terre le petit. Nouveaux remercîments du père : le brave homme pleurait. Il tire sa carte de son portefeuille, et, se mettant lui et tout ce qu'il a à notre disposition, supplie Karol de lui dire comment il peut lui témoigner sa reconnaissance... Nos yeux durent s'écarquiller : il y avait là un horizon de pains de quatre livres à fasciner...— Nous regardions Karol : Karol, sans broncher, refuse par un seul geste, mais d'une telle noblesse!...

— Au moins, monsieur, dites-moi votre nom! que je sache le nom du sauveur de mon enfant!

Karol, se rejetant d'un pas en arrière, la main dans sa blouse, vu l'absence du gilet :

— RÉFUGIÉ POLONAIS!!!...

Et il s'éloigne, en saluant avec dignité.

S'il ne conquit pas ce jour-là un ami au drapeau blanc et amarante, ce serait à désespérer de la nationalité polonaise.

*

Il fut moins désintéressé un jour d'épouvantable trouvaille.

Karol revenait au pas redoublé de je ne sais où et longeant la Marne, lorsqu'il aperçoit le corps d'une vieille femme noyée qui descendait lentement au fil de l'eau. Mon Karol de quitter souliers et pantalon, et le voilà à la nage. Il croyait arriver peut-être encore à temps, mais de près il s'aperçoit qu'il n'a affaire qu'à un cadavre.

Il le pousse à bord — et réfléchit...

A quoi? — Mon Dieu! il faut l'avouer : simplement à la prime de 15 ou de 25 francs allouée à qui trouve un mort abandonné.

Mais comment faire? La nuit va tomber, la mairie du prochain village est encore loin, et Karol est déjà en retard pour arriver à Paris. — Renoncer à sa morte et à sa prime, Karol, d'autre part, n'aurait garde!...

Il a bientôt pris son parti. Il a avisé des joncs et des osiers un peu plus loin, au bas de la berge. Il se remet à flot, pousse sa morte jusque-là, l'engage dans l'oseraie, l'y assujettit en la dissimulant de son mieux, de peur que quelque autre amateur ne la lui vole, et regagne Paris.

Le lendemain, il retourne faire sa déclaration, et nous apporte la prime avant l'heure du dîner.

*

La mère de Karol tenait une petite table d'hôte à 13 sous — pour les émigrés polonais, — dans la rue

Mignon, à peu près en face des bureaux du *Moniteur universel* — en ce temps-là.

J'ai vu là ces mêmes têtes graves et tristes, ces fronts hauts et chauves, et ces énormes moustaches grises que j'ai retrouvées aux cours de Michelet, de Quinet et de Mickiewiçz... d'anciens comtes, d'anciens colonels, d'anciens généraux dont la Russie avait confisqué les biens.

Karol n'allait que le moins souvent possible dîner chez sa mère : il faut ménager les parents.

Mais quand tout autre procédé par trop usé se trouvait ne plus pouvoir rien rendre, — coloris d'images pour les enfants, lithographies à 15 francs les deux pierres pour les éditeurs borgnes de la rue Saint-Jacques, dessins et gravures de *canards* sur bois de poirier, etc., — sans négliger les fameux tuyaux de pipe, — Karol *rapiquait,* — c'était son expression, — sur la rue Mignon, — et nous rapportait religieusement tous les petits morceaux de pain qu'il avait raflés sur la table après la desserte des pauvres émigrés.

*

Karol fut pris, vers la fin, d'une monomanie étrange qu'il avait réussi à me faire partager. Sa préoccupation constante — son idéal, dirais-je plutôt — était d'arrêter des voleurs! Pour arrêter un assassin, empêcher un crime, il se fût fait tuer avec délices. Il ne s'agissait pas pour lui de les livrer à la justice : Karol

vivait trop en homme libre pour admettre autre chose que sa justice personnelle, justice sommaire, expéditive et de talion :

— Si je suis attaqué, disait-il, rien de plus simple : je me précipite sur mon individu, et je le rosse, — et je le dévalise ! — Dame ! puisqu'il voulait m'en faire autant et que je suis le plus fort !... De cette façon, je lui donne une bonne leçon qui lui donnera à réfléchir pour une autre fois, et — je n'y ai pas perdu mon temps en ce qui me concerne.

Cette jurisprudence, dont le moindre défaut était d'être un peu primitive, se présentait avec une certaine apparence de logique sauvage qui m'avait séduit au premier abord. J'avoue qu'avec mes dix-sept ans et avec mon goût naturel pour les aventures, Karol m'avait tout à fait conquis à sa théorie biscornue, et que rien ne me semblait plus désirable et précieux que de la mettre en pratique.

Deux ou trois fois il m'entraîna, après minuit, jusqu'à la place de l'Estrapade. Il me donnait mon itinéraire : je devais descendre la rue des Postes jusqu'à la rue Mouffetard, et retrouver Karol à la place Maubert, qu'il gagnait par les rues Saint-Jacques ou Saint-Jean-de-Beauvais.

Hélas ! nous n'avons jamais rencontré de voleurs ! et ce fut sans doute tant mieux pour moi, qui n'avais pas alors la carrure et les moyens physiques de mon capitaine Karol.

Ou peut-être en rencontrâmes-nous : mais, en nous regardant, même à la sombre lueur des réverbères, quel voleur abandonné des honnêtes gens eût eu l'idée de s'adresser à nous?

*

Karol, malheureusement, crut une fois avoir trouvé le sien, — et je touche ici à une histoire sanglante dont le remords ne l'a plus quitté.

Il rentrait une nuit dans son taudis de la rue Saint-Jacques — que Murger partageait alors avec lui. Dans l'étroit escalier, Karol sent une forme humaine à ses pieds... Il avait un pistolet sur lui, pistolet qui ne le quittait pas depuis quelque temps, car sa monomanie était devenue plus intense.

Il arme, et, dans l'ombre, crie trois fois : « Qui vive ? »

Rien ne répond... Karol fait feu !... un gémissement se fait entendre...

Les portes s'ouvrent au bruit du coup de feu... on accourt, — et on trouve percée d'outre en outre une pauvre femme qui s'était endormie sur les marches en attendant son fils avec qui elle demeurait.

Karol passa en cour d'assises. Il s'arrachait les cheveux ; — ce qui ne l'empêcha pas d'exposer gravement sa théorie pour la protection de la société.

Heureusement, des rapports de médecins étaient

là. Le monomane Karol fut acquitté. — Depuis, il n'a plus touché une arme.

*

Je suis dans la partie dramatique de la vie de Karol.

Nous avions vu plusieurs fois chez lui un grand et beau Prussien, graveur de profession, d'allures assez mystérieuses, très-distingué de manières sous des vêtements misérables, et nommé Romanzoff.

Romanzoff, qui était fort réservé dans ses rapports avec tout le monde, cessa un jour de venir chez Karol. — Nous apprîmes qu'il était devenu riche, qu'il avait une maison montée dont il avait donné la direction à la mère de Karol.

Puis, au bout de quelques mois, un coup de tonnerre : — Romanzoff et la mère de Karol sont arrêtés sous l'accusation d'avoir émis plus d'un million de billets faux des banques de Prusse et d'Autriche !

Rien n'était plus vrai — pour Romanzoff, du moins. L'instruction et les débats de la cour d'assises révélèrent dans ce procès, qui prit presque un rang parmi les Causes célèbres, des particularités étranges.

Romanzoff, apparut-il, dans la perpétration de cette longue série de faux exécutés avec une adresse prodigieuse, avait moins obéi à des nécessités personnelles qu'à une singulière combinaison théorique dont le but était de porter préjudice à deux gouvernements

qu'il haïssait. — On lui faisait bien observer, et justement, qu'il s'était dès lors trompé du tout au tout, puisque les faux billets émis par lui ne ruinaient en somme que les banquiers particuliers ou tous autres qui les avaient acceptés. Mais, d'autre part, la vie privée de Romanzoff, vie très-pure et religieuse jusqu'à l'ascétisme, venait absolument contredire toute accusation de préoccupation personnelle. Tout l'or conquis par ce faussaire étrange, pendant ces quelques mois, avait passé à des œuvres de charité et de piété accomplies, quelques-unes dans les conditions les plus romanesques, par l'homme le plus sobre, le plus chaste et le plus insoucieux des satisfactions et même des besoins physiques.

Le procureur du roi ne tint guère compte de ce point et requit contre Romanzoff et sa prétendue complice le maximum de la peine. « — Qui pourrait, disait-il emporté dans son réquisitoire, jeter même un regard de pitié à cette misérable femme...

— MOI !!! s'écrie une voix de tonnerre, en même temps qu'un formidable coup de poing s'aplatit sur la barre. — Moi, son fils, qui l'aime et la vénère ! »

On fit sortir Karol.

Romanzoff fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, je crois.

La mère de Karol devait être et elle fut acquittée.

*

Ces événements avaient assombri le caractère de Karol.

Son cœur ne changeait pas : c'était toujours le même ami dévoué à tous, mais il était préoccupé et même triste. Je crois que, les années venues une à une, il commençait à décompter un peu avec ses rêves d'avenir.

Je crois aussi qu'il put commencer alors — il était temps — à se dire que le travail régulier est chose nécessaire, surtout à l'homme qui n'a pas de rentes.

Il se mit alors avec un réel courage et pendant plusieurs mois à essayer de divers métiers les plus hétéroclites. — Ainsi, nous le vîmes pendant tout un hiver se lever de nuit, vers les quatre heures du matin, quelquefois même sans chandelle, et passer, sans grelotter, sa blouse lustrée par l'usage, pour aller polir, les pieds en sabots, des toiles cirées dans une fabrique du boulevard Montparnasse.

Il alla ensuite poser comme modèle à l'atelier Suisse.

Ceci dut coûter surtout à son amour-propre, de monter nu sur la table à modèle, devant la foule des rapins assez dédaigneux des pauvres diables réduits à ce métier-là.

Karol y apportait toute sa dignité native, n'entendait pas les quolibets et ne répondait que par un fier silence aux propos malsonnants.

Il voulut répondre autrement une seule fois par un impromptu — longtemps médité, — et, dans son quart d'heure de repos, il prit négligemment la craie et écrivit sur la table à modèle ces quatre vers, qui donneront tout à fait l'idée de sa manière, orthographe comprise :

Le Modèle n'est pas toujours ce que l'on pense.
(La foudre quelquefois se passe de l'éclair !)
Il peut avec le corps avoir l'intelligence
Et *nourir* un cœur sous sa chair !

Sur quoi ce méchant gamin de B..., reprenant d'un bond la craie de la main du poëte, inscrivit en tête du quatrain :

R *à faire!*

*

Karol ne remit plus les pieds chez ces délicats.

III

Les gens qui veulent du comptant. — La Bohème a monté haut. — La grille qui protége. — Jules de La Madelène. — Lettre de J. W. — Faisons notre devoir! — Fauchery. — La légion polonaise. — Les casemates de Magdebourg et l'hôpital des fous d'Hildesheim. — L'Australie. — Le palais de Pékin.

« — Mais vous nous racontez l'histoire assez peu intéressante d'un bon garçon, si vous y tenez, fort paresseux, assez vaniteux, plus que suffisamment fou et n'ayant absolument aucune espèce de talent, c'est vous-même qui le dites. Si toute votre Bohème est dans cet exemple, — répondront les gens qui veulent surtout du comptant, — ce n'était pas la peine de nous tirer par la manche, et nous ne nous intéressons guère à ces héros-là. »

Je sens l'objection sans qu'elle m'embarrasse. Je ne puis cependant aller, en les nommant, troubler aujourd'hui dans les sphères qu'ils occupent ceux d'entre eux qui ont atteint des positions élevées dans l'industrie privée ou l'administration publique : la Bohème

a monté haut de notre temps. Je ne veux pas non plus faire appel aux noms consacrés dans l'art, issus de notre Bohème ou qui plus tôt ou plus tard furent nôtres par l'affection et l'intimité : Pierre Dupont, G. Mathieu, Baudelaire, de Banville, Jules de La Madelène, Fauchery, etc.

J'ai voulu, — nous avons voulu seulement nous rappeler quelques souvenirs chers, enterrer, presque pour nous seuls, nos morts et surtout entourer leur tombeau de la grille qui protége. — Aussi faut-il que je m'arrête devant ces deux noms derniers : Fauchery, Jules de La Madelène.

* *

Ce n'est pas pour rappeler aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* la plume exquise qui écrivit *le Marquis des Saffras, les Gants vert pâle* et quelques autres petits chefs-d'œuvre de sentiment et de distinction. Je ne veux pas troubler dans le cimetière de village où il repose l'humilité de Jules de La Madelène, qu'une fervente et extatique piété avait fait renoncer si jeune aux triomphes de l'écrivain.

Je dois seulement donner place à ces quelques lignes — que je reçois en ce moment même — de l'un de nous, un des meilleurs assurément, sinon le meilleur. A celui-ci, qu'un cœur pieux et tendre et la communion de la foi catholique rapprochaient surtout de Jules de La Madelène, il appartient de dire cet adieu

qui sera sans doute le dernier souvenir et la trace dernière[1] du rêveur charmant qui nous a quittés :

« Mon cher ...

« Je travaille et je m'interromps tout à coup pour songer combien nous sommes ou plutôt combien nous avons été injustes envers notre pauvre et saint ami La Madelène, dont le souvenir est toujours pour moi comme au premier jour. Toi qui l'as connu, toi qui as touché son âme, senti sa pureté, sa douceur, son élévation, sa nature d'ange, en un mot, comme disait Sylvestre, ne pourrais-tu lui donner un souvenir en passant, ne fût-ce que pour protester une fois de plus contre cette idée ridicule et inepte qu'on s'est faite de la Bohème de Murger? La Madelène était un saint et, comme tant d'autres saints, un Bohème par l'imprévu et le décousu de la vie. Il a payé intégralement toutes ses dettes, quoiqu'il ait toujours été bien pauvre, même celles que les créanciers avaient oubliées et ne voulaient pas réclamer : il les a recherchées, souvent avec difficulté, et toutes acquittées. Ce n'est là que le petit côté, mais, à cause de cela, le plus sensible au vulgaire : il faut y appuyer. Que de qualités nobles et

1. Je me trompais : pendant que s'imprimaient ces lignes, un ami, de ceux qui se souviennent, M. Théophile Sylvestre, publiait sur Jules de La Madelène, dans *le Figaro*, une excellente notice où l'homme et l'écrivain sont appréciés de la plus délicate et profonde manière.

belles et que de vertus avec cela ! Il nous devait ses exemples, nous lui devons notre témoignage. Toute la vie est là en deux mots : faisons donc notre devoir.

. . . .

« Songe qu'il est là-bas, seul, dans un petit cimetière de province où j'étais seul à l'enterrer. Mes larmes coulent malgré moi, et je trouve que ... est bien long à lui rendre justice.

. . . .

« J. W... »

*

Quant à l'autre, celui qui s'éteignait hier, seul et si loin de nous, arrêté, l'infatigable, par la seule mort, dans une misérable hutte d'un petit village du Japon, nous pouvons tous réclamer le droit de dire ce que valait cet intrépide et généreux garçon, qui se donnait et appartenait à tous par sa cordialité joviale et sa bonne humeur infinie.

Volontaire de la légion polonaise en 1848, Antoine Fauchery, le plus jeune de nous, avait tout d'abord couru porter aux autres du duché de Posen cette liberté qu'il croyait, hélas ! laisser derrière lui à jamais conquise. Il avait traversé l'Allemagne, enthousiaste, les cheveux au vent, sans rien oublier de sa gaieté vaillante aux casemates de Magdebourg, à l'hôpital des fous d'Hildesheim, ni aux énervantes torpeurs de l'internement d'Eisleben. Il était revenu comme il

était parti, le brave garçon, facile aux rêves — un peu dégrisé des Polonais, peut-être, et c'était mon reproche, — et, dans sa turbulente horreur du repos, il avait été par deux fois tenter les placers de l'Australie, ne se retournant même pas pour écouter de loin les bravos du public à sa première comédie. Tour à tour mineur, chasseur, photographe encore, — épicier même une fois à Melbourne, et aussi cafetier improvisé dans je ne sais plus quelle *pampa*, mais écrivain d'abord, ce charmant touche-à-tout envoyait au *Moniteur* ces pages curieuses, réunies depuis dans le volume : *Lettres d'un mineur en Australie.* — Quand je pense que, jeune, on avait fait de Fauchery un graveur sur bois, l'état sédentaire par excellence!

Il nous revenait de temps en temps en France; mais pour ce cosmopolite n'était-ce pas là encore un voyage à l'étranger? La dernière fois, notre armée partait pour la Chine : il eût fallu lier Fauchery! Le voilà parti, ce bienheureux fou de curiosité objective, plus coureur d'aventures que dix romans de chevalerie, son sac au dos et la carabine du trappeur en bandouillère, soldat amateur, sans capitaine surtout! alerte, le pied sec, sa prunelle noire brillant au guet, toujours net et propre comme s'il sortait de la chambrée, trottant de gauche et de droite, heureux et gai comme un cheval échappé, hélé par l'un et par l'autre, respecté de tous et bienvenu à toute gamelle, en vrai Parisien qu'il était, quoiqu'il nous fût arrivé de l'Auvergne, — mais qui s'en serait douté?

— et prenant à la course ses notes de calepin.

C'est ainsi qu'il entre un des premiers dans le palais de l'empereur, à Pékin, et qu'il se couche dans le premier coin pour écrire à plat ventre, faute de table dans ce palais d'or et de jaspe, et nous envoyer bien vite, le bon camarade, ses récits pleins d'éblouissements.

L'intérêt de ses lettres et l'amitié de MM. Turgan et Dalloz lui avaient ouvert les colonnes du *Moniteur,* où leur sollicitude prévoyante lui réservait ainsi quelques ressources pour ce retour — que nous devions attendre à jamais.

Ah! le brave et honnête Bohème encore, ce bien cher Fauchery, que notre cœur suivait, palpitant, dans ses lointains voyages; qui, toujours absent et toujours pauvre, n'a laissé derrière lui ni un ennemi ni un créancier!

Mais je me perdais parmi ces autres tombes. Je reviens à celle qui m'appelle ici.

IV

Les idées allemandes. — L'art pour la forme et par la forme. — Pourriture de H. Heine. — Maître Wolfram. — *Sunt voces.* — Le but. — Ce que prouve le chant du rossignol. — Tout verbe, symbole. — Obsèques de Balzac. — Un remercîment. — Tout n'est pas mort en France. — L'enthousiasme et l'indignation. — Le père du gibier. — Le Bonhomme Jadis n'a pas de cheveux blancs. — Répétition générale de *la Vie de Bohème.* — *C'est nature!* — H.... à Spa.

Comme la plupart des jeunes gens de son époque, Murger subit tout d'abord à ses débuts l'influence littéraire des idées allemandes qui étaient à l'ordre du jour. Elles devaient être particulièrement sympathiques à cet esprit naïf et sans défiance qui cherchait à tâtons sa voie. Vous vous rappelez encore que Murger était de sang allemand, et, de plus, en ces temps de l'art pour la forme et par la forme, les lettres qui concourent à la formation d'un nom propre n'étaient pas sans quelque influence prédestinatoire.

L'Allemagne nous envahissait donc et nous infiltrait son esthétique nuagueuse et diffuse. Émerveillée à la découverte de grandes beautés presque nouvelles pour

notre pays, notre jeunesse s'enthousiasmait pour les maîtres allemands, et telle fut la force de cet enthousiasme, que j'ai vu d'honnêtes esprits, troublés par le charme, excuser même la corruption de Heine[1]. On traduisait et on débitait à force Gœthe et Schiller, et, de par la mode romantique, tout jeune Franc était tenu d'accrocher au mur de sa chambre, comme le prévôt d'espadon son brevet, une lithographie sentimentale et surtout prétentieuse — Maître Wolfram — dont le principal mérite consistait en un travail de pointe alors nouveau en lithographie.

Cette influence et d'autres causes extérieures et personnelles que je dirai décidèrent de Murger.

Son esprit gaulois, mais naïf et facile à prendre, se laissait surtout charmer aux détails poétiques du chemin. Il chantait des rimes en marchant, s'arrêtait à rêver, et cueillait ses marguerites et ses concetti — *sunt voces* — si bien que la nuit du tombeau le surprit avant qu'il eût vu clairement le but de sa route, — et je me hâte de me débarrasser du seul reproche que j'aie à adresser à Murger.

Je veux parler, même ici, de ce but que n'oublie jamais devant lui l'homme de cœur qui se sert de la plume, et, parmi les humbles comme entre les forts,

1. « Il est mort comme il avait vécu : en catin... »

(Proudhon, *De la Justice dans la Révolution.*)

s'efforce d'employer au bien, qu'il enseigne, secoure ou console, l'outil sacré qui honore sa main.

Murger n'a pas eu de conclusion, et c'est le plus grave défaut que je puisse reprocher à cet esprit sympathique, à cette nature honnête qui pouvait nous donner plus et mieux. Je l'aimais assez pour lui en vouloir — les torts de nos plus proches sont les plus gros — de ne pas élever son effort au-dessus des difficultés d'un simple exécutant littéraire, si brillant qu'il fût, et de ne pas s'être davantage réclamé de son âme qui lui aurait répondu.

Quelques littérateurs purs, — que je sais bien, héritiers directs de la société des amis de l'Art pour l'Art, et les lecteurs nombreux qui tâchent de se fuir eux-mêmes et d'esquiver à perpétuité le grand et inquiétant Problème, ont là beau jeu à renouveler la vieille querelle : « C'était le plus frais des paysagistes, le plus joyeux peintre de mansardes; qu'avait-il à nous dire autre chose que ce qu'il nous disait si bien? Toujours l'éternelle sommation adressée au rosier à cette fin qu'il produise des pommes; eh! que ne demandez-vous au chant du rossignol ce qu'il prouve? »

Pour ces gens-là, pleins d'excellentes raisons pour être convaincus, la question n'avancera jamais d'un pas, puisque la démonstration historique elle-même n'a pas encore témoigné pour eux que les noms consacrés par l'admiration et la reconnaissance des siècles

sont surtout ceux des écrivains qui se sont préoccupés de la morale éternelle.

Comme si tout Verbe n'était pas symbole, comme si toute parole ne disait pas sa pensée! Chez l'écrivain qui a la préoccupation du devoir, tout prouve, car il sent qu'il a charge d'âmes, et il n'est pas besoin d'écrire *moralité* aux derniers vers de la fable pour que l'enseignement en découle.

Il a donc manqué à Murger ce qui manqua aussi à l'une des plus hautes intelligences de ce temps-ci, Honoré de Balzac. Il lui manqua le véritable esprit philosophique, c'est-à-dire l'élévation de l'esprit qui, en accord parfait avec la grandeur du cœur, synthétise l'œuvre du penseur au profit de ce que la conscience humaine a appelé le bien.

C'est l'absence de la conclusion qui, après la lecture de l'œuvre de Balzac, laisse le cœur de l'honnête homme vide et comme affadi. Le fin trouveur ne put manquer de sentir à un moment donné qu'aux fondations mêmes de son prodigieux édifice manquait cette condition première de la perfection et du sublime. Mais de l'ensemble de ses travaux épars, tel qu'il essaya de le constituer après coup, il ne put déduire qu'une résultante vague et malsaine, qu'expliquaient et son caractère personnel et sa vie.

Ne vous rappelez-vous pas ses obsèques, et ne fut-ce

pas une grave leçon que ce petit nombre d'amis qui, derrière le cercueil, portait le deuil du Génie qu'une grande nation venait de perdre ?

*

Quelle puissance irrésistible et infinie a donc ce charme qui nous ramène au souvenir de nos premières années, pour que nous ayons une telle gratitude envers celui-ci qui ne voulut que s'obstiner à rester jeune pour mieux nous raconter notre jeunesse ? Et de quelle touchante et aimable façon sut-il donc nous la rappeler, cette histoire qui est l'histoire de tous, le printemps pour tous étant le même, pour que nous ayons vu, bien avant l'heure fixée, les abords de la maison mortuaire envahis par nne foule recueillie, dans laquelle tant de visages nous étaient inconnus, — à nous qui connaissions tous ceux que Murger avait connus, à nous qui croyions connaître tous ceux qui l'avaient aimé ?

Et qui venaient-ils remercier tous ces jeunes gens qui n'ont pas encore besoin d'un trésorier pour garder leurs souvenirs ? Ne l'entendant plus, nous l'avions crue morte, cette généreuse et ardente jeunesse des Écoles ; et nous nous sentions émus à la retrouver telle qu'aux meilleurs jours, aux jours lointains où quand le cœur avait à battre à notre France pour l'honneur, le dévouement ou la liberté, la première pulsation soulevait le pays latin. Que d'honnêtes et sincères vi-

sages ! Que de mains étaient là que par la pensée nous serrions dans les nôtres ! — Tout n'est donc pas mort encore, puisque voilà les vrais jeunes gens qui ressuscitent !

Mais dans l'empressement religieux de cette multitude diverse qui rendait au pauvre et modeste homme de lettres les honneurs d'un deuil public, n'a-t-il fallu voir que le remercîment dernier et le sympathique adieu à l'artiste aimé ?

N'y avait-il donc là que des lettrés ? Et dans ce pieux concours ne sentiez-vous pas aussi un hommage rendu au travail obstiné, à la pauvreté honnête, à un caractère loyal et pur qui n'avait jamais failli, même aux plus mauvais jours ?

*

Chose rare, Murger avait, littérairement j'entends, l'enthousiasme et un peu même à tort et à travers, — et il manquait absolument de l'indignation qui n'est, à vrai dire, que l'enthousiasme retourné et comme la preuve arithmétique de la première opération par la seconde.

Nous sommes généralement assez sévères pour ceux de nos défauts que nous rencontrons chez les autres, et tout à fait impitoyables quand nous découvrons chez notre voisin des défauts qui nous manquent.

Murger n'était point ainsi. Il avait l'indulgence toujours, et ce qui peut le caractériser surtout, en littéra-

ture et ailleurs, ce fut l'absence complète du sentiment critique. Je me rappelle avec quelle stupéfaction il regardait un feuilleton dramatique ou bibliographique. — « Je ne comprends pas, me disait-il, comment ils trouvent à parler de l'œuvre des autres, si ce n'est pour en dire du bien. » — Et il faudrait se garder de croire que cette simplicité si naïve et enfantine qu'elle paraisse chez un homme de sa valeur, fût le moins du monde une affectation, une *pose* (mot devenu si nécessaire parmi nous qu'il a fallu se presser de l'inventer). Murger était la sincérité même, et il prouva bien d'ailleurs son incapacité à tenir la férule quand il essaya d'occuper à *l'Artiste* la place de bibliographe, qu'il abandonna aussitôt.

Cette bienveillance de l'homme et de l'écrivain, si charmante parce qu'elle est si rare, explique les sympathies que Murger trouva toujours et partout. Doué comme aucun de l'esprit de saillie, il n'admettait que l'esprit de bon aloi et ne pouvait comprendre le genre de mot plus facile qui, pour porter, a besoin de point de mire. — « Faisons donc notre vin avec du vrai raisin ! » disait-il volontiers.

Mais comme tout homme est logique et que chaque chose a sa contre-partie, la bienveillance vague de Murger le rendait d'ailleurs passif et même négatif. Il manquait d'initiative et d'élan, et toute situation extrême l'eût fort embarrassé.

Il se tenait à distance des grandes émotions avec

une timidité un peu gauche et même quelque effroi, et ne se retrouvait à l'aise que dans ce platonisme général qui le caractérisait tout entier, depuis l'amant jusqu'au chasseur. — Je l'avais apppelé un jour *le Père du gibier,* et j'avais eu raison. — L'ensemble de son œuvre témoigne en effet d'une inaptitude native vis-à-vis de l'acte effectif, probant. Ainsi, dans les sujets qu'il traita, on dirait que Murger n'a pas osé faire dépasser à ses personnages les limites de la jeunesse, de peur de se trouver en face de la pensée qu'apporte l'âge qui réfléchit. Lorsqu'une fois à peine il lui arriva de prendre pour personnage principal un vieillard, il ne put lui donner cela seul qui nous fait la vieillesse respectable : la dignité par la gravité. Murger s'en tint pour son héros à la philosophie facile et médiocre des faiseurs de chansons. Aussi le Bonhomme Jadis peut bien être chauve, mais il n'a pas de cheveux blancs.

*

Je me rappelle encore cette émouvante soirée de la répétition générale de *la Vie de Bohème.*

Nous étions là tous, les anciens, et le cœur nous battait bien fort à ce début de celui d'entre nous qui le premier de notre Bohème émergeait au grand jour. La tentative d'ailleurs était périlleuse : une pièce en cinq actes, sur un simple théâtre de vaudeville, signée d'un débutant[1] et conçue dans une manière toute

1. Je dirais presque de deux débutants, car Théodore Barrière,

nouvelle, qui devait ouvrir la voie au théâtre moderne personnifié depuis dans MM. Barrière et Dumas fils.

Il semblait à chacun de nous qu'il s'agissait de son œuvre personnelle, tant la longue communion de vie et de pensée avait été jusqu'alors intime entre nous et le débutant de ce soir-là. Aussi, dès les premiers mots du drame, quand nous pûmes sentir plutôt que voir dans cette salle mal éclairée et à moitié vide qu'il s'annonçait là un succès éclatant pour le lendemain aux lumières et devant la foule, lorsqu'aux éclats de rire provoqués à chaque mot par une inouïe prodigalité d'esprit succédèrent d'acte en acte les péripéties pathétiques de l'action, nous étions émus, transportés. Vint enfin le moment où, absorbés par le seul intérêt de l'œuvre, nous oubliâmes même les préoccupations de notre affection fraternelle pour l'auteur, restant suspendus aux derniers sanglots et aux derniers râles du plus dramatique dénoûment. Vous vous rappelez combien elle était touchante, cette agonie de la Mimi...

Mais lorsqu'elle s'éteint si lamentablement, lorsque celui qu'elle a tant aimé et qui l'a tant aimée laisse retomber la main encore tiède pour exclamer, en conclusion de la pièce : « Oh! ma jeunesse! c'est vous qu'on enterre! » — ce cri de ce jeune homme, de ce misérable qui peut penser à lui-même en cet instant, ce cri d'égoïsme me glaça...

Je courus à Murger, et, l'étreignant entre mes bras :

le précieux collaborateur de Murger, date à peu près de là le premier de ses brillants succès.

— Tu tiens là un magnifique et légitime succès. Mais, au nom de toute l'amitié que tu peux avoir pour moi, je t'en supplie, coupe cette abominable phrase de la fin !

— Pas du tout ! me répondit-il. *C'est nature.*

Je ne saurais dire la peine que je ressentis. — Le mot passa d'ailleurs inaperçu, sans que personne ni la critique des journaux y trouvât à dire, et je m'en étais bien des fois depuis étonné à part moi, quand, il y a deux ans seulement, me promenant avec H... dans les bois qui couronnent Spa, nous vînmes à parler du drame de *la Vie de Bohème*. Nous étions bien d'accord pour louer.

— Il n'y a, me dit H..., qu'un mot qui m'a serré le cœur... le dernier.

Je lui tendis la main.

V

Voler contre le vent. — Les gros bataillons. — Une relation sûre. — Alexandre Dumas fils. — Pas d'opinion. — Murger et le ministère. — Mecænas est mort. — Les démolitions. — Les ouvriers de la pensée. — « On ne meurt pas de faim. » — Ce que coûte la pièce de cent sous que l'on n'a pas. — Fondation d'un lit. — Hégésippe Moreau, Henry Murger. — H. M., les mêmes initiales.

Mais nous devons aussi le dire bien vite : si, dans sa vie comme dans son œuvre, Murger ne fut pas une de ces âmes rares et hautes qui volent contre le vent, il témoigna, sans la démentir jamais, d'une nature douce et honnête, absolument incapable du mal qu'il pouvait comprendre. Il n'était pas l'homme qui marche contre les gros bataillons, mais ce n'était pas non plus celui qui les suit misérablement par derrière. Murger fut essentiellement ce qu'on appelle, dans les rapports de la vie, une relation sûre ; ce qui devient de plus en plus rare tous les jours.

A cette heure où nous en avons tant vu renier, pour l'intérêt présent, le respect de leur passé, leur âme et leurs dieux, j'éprouve une satisfaction chère à con-

stater que celui-ci, — qui n'avait pas d'opinions, — comme on dit, et dont la pauvreté eût dès lors atténué, plus que pour tout autre, quelque défaillance, n'a jamais eu à se reprocher aucune bassesse, aucune indignité. L'homme réserva sa liberté, le poëte ne chanta pas sur commande.

De même ce cœur honnête n'oublia jamais la gratitude pour un service rendu. — Alexandre Dumas fils, qui me disait un jour, avec une modestie sincère et charmante, « qu'il donnerait volontiers tous ses livres « pour avoir fait la seule *chanson de Musette,* » Dumas fils avait conçu pour Murger, avant même de le connaître personnellement, une vive sympathie. Apprenant que son ami, qu'il n'avait jamais vu, se trouvait dans de grands embarras, il vint spontanément mettre à sa disposition une somme importante. Murger usa plus d'une fois de cette aide cordiale. — Mais avec quel bonheur et quelle expansion il saisissait la moindre occasion de raconter les services qu'il avait reçus de Dumas, et la façon large et délicate dont ils lui avaient été rendus!...

D'autres encore ont été au-devant des besoins de Murger; — ils sont restés ses amis. — Nous ne les nommons pas, — mais nous les connaissons, et nous les remercions du fond du cœur, comme il les remerciait lui-même.

Je veux dire encore un fait, ignoré, de Murger. —

Son volume des *Scènes de la vie de Bohème* se composait, comme on sait, de plusieurs feuilletons détachés publiés par lui dans *le Corsaire*. La première édition fut rapidement épuisée. — Lorsque la seconde fut sur le point de paraître, notre ami L.....x appela l'attention de Murger sur un épisode politique où se trouvaient ridiculisés, peut-être au delà de la mesure, les hommes d'un parti pour le moment vaincu.

Murger ne répondit rien à l'observation, — mais l'épisode signalé disparut à jamais des éditions successives, et vous ne le lirez que dans les exemplaires de la première édition, à peu près introuvables aujourd'hui.

Cette fois j'éprouve un vrai plaisir à rappeler que Murger n'avait pas d'opinions.

*

Il me reste un dernier point qui n'est pas le plus indifférent à traiter.

On a beaucoup loué le ministre qui, dans le concours universel de sympathies ravivées aux dernières heures de Murger, a pensé à lui envoyer une somme d'argent, puis a voulu que la caisse du ministère pourvût aux funérailles.

En d'autres termes, on a félicité l'administration qui avait aidé le poëte à mourir. J'aurais préféré qu'elle l'eût aidé à vivre, — et je m'explique.

Je crois tout d'abord assez inutile de dire qu'il ne saurait s'agir ici d'une question de personne à propos d'une question de principe, et, vis-à-vis d'une Excellence que je ne connais pas, que je n'aurai probablement jamais l'occasion de connaître, et qui, en somme, a au moins fait quelque chose que d'autres en sa place auraient peut-être négligé de faire. Je n'entends rien aux hommes ni aux choses de la politique du jour, et je les contemple de loin, à la distance la plus respectueuse. Pour moi, comme pour tout bon et paisible bourgeois — qui vit loin des Cours, — le ministre, ministre à portefeuille ou simple ténor, le ministre n'est pas M. un tel, le ministre n'est pas même le ministre, — le ministre, c'est le gouvernement, — c'est-à-dire un être de raison qui veut bien nous épargner la peine de nous occuper nous-mêmes de nos affaires et qui dès lors, je pense, doit les bien faire, gros et détail, en tous points.

Or, il est des intelligences supérieures au niveau commun qui aident dans les données de chacune à la la grandeur, à la gloire de leur pays et à la satisfaction de ses besoins intellectuels. De ces intelligences, quelques-unes ne peuvent se manifester que par une production limitée, — que leur fécondité soit relativement inférieure, ou par le fait de leur essence spirituelle, ou par certaines défaillances purement physiques. Elles occupent néanmoins dignement et utilement leur place au milieu de la nation qu'elles honorent, ne cherchant qu'à mieux faire et non à faire plus,

curieuses de l'art qui fait vivre l'esprit, indifférentes au métier qui nourrit le corps, et creusant plus péniblement le sillon qui s'ouvre tout seul pour les mieux doués.

Ces travailleurs persévérants et modestes qui, dans leur égoïsme désintéressé, s'obstinent à ne vouloir leurs âpres voluptés que du labeur qui les tue, n'est-il pas juste que ceux au profit desquels ils travaillent sans souci d'eux-mêmes leur rendent au moins, en compensation équitable des jouissances qu'ils en tirent et par une honorable réciprocité, la satisfaction légitime des prèmiers besoins matériels?

Aujourd'hui que Mecænas est mort et les Médicis aussi, aujourd'hui qu'il n'y a plus de — Pensionnaires du Roy, — et que nos grands seigneurs, absorbés par les administrations de chemins de fer et autres, n'ont plus le loisir d'entretenir des poëtes, ne doit-il rester absolument à ceux-ci que l'hôpital pour suppléer à la cassette de Léon X et de Louis XIV, aux largesses des Noailles et des Condés, à la table de Fouquet?

Je me garde de rien regretter, certes; mais en ces temps, où telle est la préoccupation qui nous tient quant à l'artisan manuel que nous démolissons de fond en comble nos cités pour l'occuper à les rebâtir, il me semblerait bon qu'on fît aussi quelque chose pour les ouvriers de la pensée. Les maçons sont fort intéressants, sans doute; mais une fois que les voilà nantis, ne reste-t-il donc pas au fond du sac une obole pour les poëtes?

Je sais bien que le tout petit nombre de ceux-ci ne les rendra jamais inquiétants ; mais ce si petit nombre même, et dont les appétits sont si modestes, ne vous dit-il pas que je ne demande guère? Et surtout faites donner aux artistes par une commission d'artistes ; — ne donnez pas vous-mêmes, si vous ne voulez pas avoir l'air d'acheter.

*

Je n'ai pas fréquenté longtemps, mais j'ai connu un digne homme, — propriétaire, il est vrai, et dont le nom s'est toujours trouvé beaucoup plus souvent que le mien sur la liste des jurés tirés au sort, — lequel souriait avec une finesse adorable quand on parlait devant lui des gens qui « meurent de faim. »

Cet homme fort ne croyait pas à ça.

Il y a cependant bien des manières de mourir de faim ; et la misère, tout en y mettant quelquefois le temps et sans en avoir l'air, vous dépêche un homme aussi bien qu'un coup de pistolet. Mais faites comprendre cette vérité aux gens qui n'ont jamais eu à se rendre compte, pour et par eux-mêmes, de ce que coûte une pièce de cent sous que l'on n'a pas !

Après tant de sommations successives signifiées par la mort, après tant de regrets, de remords, dois-je dire, n'est-il pas temps, pour notre honneur de société, de clore le martyrologe?

Depuis Gilbert et Malfilâtre, tant d'autres, tels

qu'Hégésippe Moreau et Gérard de Nerval, n'avaient-ils donc pas assez éloquemment plaidé cette lugubre cause, qu'il a fallu que Murger vînt à son tour mourir à l'hôpital comme le premier de ces deux-ci, pour éviter le *lacet* du second? Faut-il décidément *fonder ce lit* au benéfice de la *Société des gens de lettres?*

Hégésippe Moreau, Henri Murger, — H. M. — les mêmes initiales fatidiques. Seulement, quand il sortit de l'hospice de la Charité pour se rendre au cimetière du Mont-Parnasse, le corbillard de celui-là ne portait pas ces initiales brodées d'argent par ordre d'un ministre, comme le corbillard de celui-ci.

Vous êtes en progrès, vous voyez bien! Continuez!

VI

Gérard de Nerval. — La rue maudite. — Le quatrième barreau... — Pèlerinage des soirs. — L'inconnu. — *Le mort par honneur.* — Ch. Asselineau. — Les débiteurs restés insolvables malgré eux. — La fourmilière des gagistes. — Les secours. — *Ovcs occisionis.* — Pilotis d'argent. — *La main ouverte.* — La croix d'honneur : et du pain?... — La Clinique. — *Il vivere no il piacere.* — CORRESPONDANCE. — Conclusion.

Gérard de Nerval! douce et charmante figure que je revois toujours!

Ne faut-il pas redire pour les quelques-uns qui le savent, dire pour tous ceux qui l'ont ignoré, pourquoi et comment nous ont quittés, dans cet ami si cher, l'esprit fin et délicat, la fleur de poésie, la pureté de cœur de l'enfant, l'honneur chevaleresque, le dévouement de frère à ceux qui s'étaient faits siens, la bienveillance sans fin pour tous?

A-t-on oublié la rue de la Vieille Lanterne, cette ruelle ténébreuse et muette, dont Nanteuil et Doré nous ont conservé le souvenir fantastique comme un cauchemar, creusée entre l'Hôtel de ville et l'ancienne place du Châtelet en suivant le cours de l'eau? — Une

sentine sombre, large à peine d'un mètre et demi, et dont le vieux Paris lui-même n'eût pas voulu s'il n'avait pas trouvé ce seul passage aux deux égouts qui la coupaient en croix, et dont les bouillonnements impurs se précipitaient vers la rivière en rongeant le pied des grilles noires et descellées.

En pénétrant dans ce cloaque impur, laissant derrière soi la Victoire dorée qui plane dans la lumière et l'azur au haut de la colonne du Châtelet, on se sentait le cœur serré : le pas se ralentissait... Pas un habitant, aurait-on cru ; de passant, jamais. Pas un cri, pas une voix, pas d'air en ce lieu maudit, ignoré du soleil, fait d'ombre humide et de morne silence, plein d'une autre horreur et d'autres frissonnements que le *lucus* ancien. On avançait, palpitant, entre les noires parois de ces profondeurs étranglées, jusqu'aux huit marches qui s'enfonçaient, d'un pan tournant à l'angle, dans l'abîme dont eût mal préservé une barre de fer en garde-fou corrodée par le temps. A gauche, une sorte de tanière ouverte laissait deviner, dans le vague de son obscurité, l'enclume toujours silencieuse d'un serrurier qui ne paraissait point. — Comme si rien ne devait manquer au mélodramatique de la lugubre mise en scène, un fort corbeau tout dépenaillé sautillait à la journée sur le bord de la plate-forme. — Une irrésistible fascination vous faisait poser votre pied hésitant sur la première marche déboîtée, et vous descendiez l'escalier en fer : vous vous baissiez bien bas sous l'écrasement de la voûte en bois ver-

moulu, d'où pendaient épaisses et terreuses d'énormes toiles d'araignées. Ici une espèce de palier triangulaire, puis trois marches encore, et vous vous trouviez entre les deux égouts. — C'est ici : vous êtes au milieu de la ruelle terrible. Voyez à votre gauche, à hauteur d'homme au plus, ce soupirail garni de sept barreaux dévorés de rouille. Comptez ces barreaux,— et regardez bien le quatrième... — N'allez pas plus loin : le soir, à l'extrémité du boyau impur, toute cette mort semble s'éveiller sourdement à la vie des ténèbres : une lueur hésitante derrière les carreaux dépolis et les rideaux d'un rouge sanglant indique à la luxure de l'homme épié, qui ne sort qu'à la tombée du jour, deux masures aux grands numéros significatifs, à côté d'un petit hôtel à la nuit d'aspect plus sinistre encore... Retournez vite sur vos pas...

C'est là que, transi sous la neige épaisse, s'arrêta, dans cette froide nuit de janvier, le cœur glacé, la tête brûlante, l'esprit funèbre, ce pauvre Gérard : c'est à ce quatrième barreau que ses doigts engourdis nouèrent le lacet... On comprit, quand on le trouva au matin, qu'il avait dû soulever ses deux pieds afin que la mort pût le prendre, et, de fait, ce n'est pas à terre qu'elle devait saisir cet esprit ailé.

J'avais voulu d'abord éviter ce lieu. Je résistai plusieurs jours : un soir enfin je m'y rendis, et plein de peine pour l'ami parti, triste sur moi-même, j'ai

recommencé bien des soirs mon pélerinage. — Je rencontrais souvent à cette même heure un homme inconnu, visiteur comme moi, toujours le même, silencieux et absorbé. — Lorsque les démolisseurs entourèrent de palissades ce coin de quartier marqué pour tomber, et que ses mystérieux habitants avaient dû abandonner jusqu'au dernier, je finis par découvrir à la clôture un passage : le soir d'après, je retrouvai mon visiteur. Il avait aussi découvert l'issue. — Jusqu'à la fin, jusqu'à ce que la pioche atteignît le point sacré, je retrouvai cet homme tantôt un jour, tantôt l'autre. Nous nous saluâmes une fois, la dernière, car le lendemain tout était effondré. — Qui était-il, et quelle douleur l'amenait là?...

*

On a mis sur le compte de la folie le suicide de Gérard. On s'est trompé.

On a parlé de sa pauvreté, et l'unique pièce de dix centimes qu'on a retrouvée sur lui, la pénurie de son costume, sembleraient donner raison à ceux qui ont accusé la misère. La vérité n'est pas encore précisément là.

Si pauvre que fût en effet Gérard, il eût trouvé autour de lui vingt amis pour un qui auraient été heureux de lui offrir leur bourse, leur table et leur toit. Nous en connaissons qui avaient donné à Gérard, dans sa pauvreté, dans ses maladies, les témoignages d'un

dévouement à toute épreuve et que rien n'eût pu fatiguer[1]; et quinze jours à peine avant cette mort inattendue, je sais quelqu'un qui lui avait offert d'assurer ses besoins quotidiens dans les conditions les plus acceptables et les plus dignes. Gérard avait refusé. — Ce n'est point parce qu'il avait eu déjà à trouver trop chères certaines hospitalités offertes par une fausse pitié, intéressée et forfante : c'est parce que, avant tout, Gérard craignait de ne pouvoir rendre. — Gérard est mort par honneur.

Il était entré, la veille au matin, chez l'homme le plus dévoué à ses amitiés que je connaisse, — Ch. Asselineau, — et il lui avait demandé quelques sous pour se rendre dans un cabinet de lecture où il avait l'habitude de travailler.

Asselineau, voyant le pauvre ami vêtu, par le froid rigoureux, d'un mauvais habit noir et sans son petit manteau, lui ouvrit aussitôt sa bourse. Gérard s'obstina à ne prendre que strictement la toute petite somme qu'il avait demandée. Il était préoccupé, agité.

— Je ne sais ce qui va m'arriver, dit-il; mais je suis inquiet. Depuis plusieurs jours je ne puis littéralement pas écrire une ligne. Je crains sérieusement

1. J'aurais bien des noms chers à citer ici : Rogier, Al. Dumas, Th. Gautier, etc., et surtout cet excellent de Stadler, *le préféré*, que j'ai vu, garde-malade infatigable, installer Gérard dans son propre lit et le veiller avec une anxiété maternelle...

de ne pouvoir plus rien produire... Je vais encore essayer aujourd'hui...

Il alla essayer en effet, et il est à croire que son esprit, frappé de cette préoccupation de stérilité, ne lui fournit rien cette fois encore. Alors, mal vêtu, l'estomac à peu près vide, le cerveau grand ouvert aux chimères, il erra sans doute dans cette nuit glaciale, s'exaltant à mesure dans l'isolement de sa marche au hasard, par ces rues sans nom de la vieille cité qu'il connaissait comme personne, et voyant plus distinctement à chaque pas ce fantôme menaçant d'une existence désormais improductive et sans dignité, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât court, pour en finir...

Deux heures de plus, deux heures seulement, et les premières lueurs du matin eussent peut-être chassé les fantômes de la nuit, et notre ami si cher se fût retrouvé lui-même pour ne plus s'oublier désormais.

Son corps était tiède encore lorsqu'on arriva.

*

Cette vie dont les susceptibilités de sa délicatesse craignaient de charger les amitiés qui l'entouraient à l'envi, Gérard de Nerval n'était-il pas en droit de l'accepter, de l'attendre de ceux-là seuls dont il pouvait la recevoir sans rougir? Ne la lui devions-nous pas comme un honneur rendu, nous tous, les

débiteurs restés insolvables malgré nous de ce talent si sympathique, si honnête et si pur?

Je sais que je donne ici du pied dans la fourmilière bourdonnante des gens de lettres à brevet, experts jurés près les ministères, nourris à la briffe sur les feuilles du budget, professeurs d'orthographe assez madrés pour en avoir fait tirer conclusion qu'ils savaient leur français, délégués, missionnés, décorés, pensionnés surtout, — sans parler de l'innombrable catégorie des avocats toujours et quand même, d'ailleurs désintéressés dans la question. Pour ceux-là, je parle des singuliers représentants de notre littérature française, pour ceux-là qui sont très au courant des gratifications, rémunérations et charités gouvernementales, je suis un homme fort choquant et impertinent, car tout est bien, puisqu'ils se trouvent bien, et il n'est rien d'autre à faire en vérité. Quelle nécessité en effet de donner des pensions à ceux qui font de bons livres, lorsqu'ils se voient pensionnés, eux qui seraient à peine capables d'en faire de mauvais? Ils courent déjà fouiller les cartons qu'ils connaissent mieux que personne, et ils reviennent nous écraser sous le chiffre total, à un centime près, des sommes allouées par le cabinet de l'instruction publique, et dont quelques-unes tombent parfois, il est vrai, aux mains de ces écrivains que nous aimons et qui meurent. . .

Ils négligeront seulement d'ajouter à la fin de leur

addition que ces secours demandés à la dernière extrémité, longtemps sollicités, toujours insuffisants et trop souvent dévorés avant même d'être accordés, ne constituent pour l'écrivain pauvre qu'une ressource aléatoire et précaire, jamais opportune, et dès lors singulièrement insignifiante quand elle n'est pas d'effet tout à fait nul, sans dire encore ce qu'elle coûte à ses répugnances et ce qu'elle enlève à sa dignité.

Ils n'oublieront pas moins, vis-à-vis de l'exiguïté de ces rares secours, de tenir compte des irrégularités fatales et pour ainsi dire professionnelles, des incapacités puériles devant la lutte sociale, de ces mineurs de génie ou simplement de talent, que leur premier pas dans la vie militante a presque toujours imperturbablement portés, — *tanquam oves occisionis* — du côté où il ne faut pas marcher pour avoir des rentes et où ils se sont tout d'abord embourbés. Que pourront donc faire et devenir, une fois partis du mauvais pied, ces déshérités de la prudence vulgaire, pauvres cervelles sans défense, lorsque nous savons quelle vigueur acharnée et surhumaine il faut pour se dégager à l'homme fort qui s'est laissé prendre au premier engrenage de la dette et du mal-débuté? Dans notre société bâtie sur pilotis d'argent, le vrai drame moderne est là tout entier — et qui de nous n'y a pas un peu tenu son rôle? — avec ses transes, ses angoisses, ses sueurs, ses insomnies, ses duels corps à corps à la hache et au sabre, et, ressource

suprême, en cas de dénoûment toujours sous la main, — un canon de pistolet appuyé sur la tempe.

De ces pauvres gens de rimes ou de prose, infirmes nés dans l'hôpital humain, frappés d'interdiction native, bons seulement à tomber dans le puits en bayant à la lune, et qui, estampillés à la devise des Ravenswood, — *la Main Ouverte,* — vous donnent sans compter tout ce qu'ils ont, vous êtes les tuteurs naturels : préservez-les contre eux-mêmes, assurez-leur le gîte et donnez-leur le pain quotidien.

*

La vie de Murger est un triste plaidoyer dans la cause.

Vous avez lu tout à l'heure, le cœur navré, cette série de lettres où il raconte sa première misère.

Cette misère l'a tenu toute sa vie. C'est de l'hospice que sont datées ses premières lettres : c'est en partant pour l'hospice où il va mourir qu'il écrit ses trois dernières lignes.

Et celui-là était né sobre, économe, un peu parcimonieux même, plein de l'honnête terreur du créancier, dépourvu de toutes les passions, grandes et petites, qui coûtent cher.

Il a travaillé toujours et obstinément. Si pénible que lui fût la production, il est arrivé à laisser derrière lui douze volumes, — et son œuvre n'a pu le nourrir.

Il avait du talent, pourtant, puisqu'un jour, on lui donna la croix d'honneur.

La croix! — Et du pain?...

*

Il faut le poursuivre jusqu'au bout, cet exemple cruel et significatif. Il faut que ce dernier tombé dans le chemin, crie : Gare! pour les autres.

C'est à nous, puisqu'il en est encore besoin, de poursuivre ainsi que nous avons commencé, d'essayer si l'histoire, au jour le jour jusqu'au dernier, de la détresse de celui-ci ne sera pas l'avertissement à la fin entendu : c'est à nous de faire ainsi que nous pouvons pour que la pauvreté du mort d'hier couvre et préserve le vivant de demain.

Il faut sans scrupule, sans hésitation, mettre à nu la vie du pauvre homme de lettres, comme à la Clinique le médecin tire brusquement la couverture du *sujet* qui sert à la leçon. Il faut disséquer les fibres encore palpitantes pour surprendre dans le vif le plus intime les plus secrets tressaillements, et arracher enfin son dernier mot à cette litanie des condamnés à mort par l'amour de l'art.

Lisez cette correspondance, la dernière, — *novissima verba*. Je ne sache pas de cri plus déchirant ni plus perçant que cette plainte discrète confiée tout bas. Suivez sans vous lasser de les retrouver à chaque

page, et à travers les banalités indifférentes de la lettre familière, suivez cette angoisse sans trêve, ce souci permanent du vivre : *il vivere no il piacere*, — et demandez-vous la somme de volonté qu'il faut à ces pauvres fous pour se dessécher la cervelle à vous raconter avec toute leur éloquence l'histoire de monsieur Rodolphe ou l'histoire de mademoiselle Musette, quand la plus intéressante, la plus saisissante, la première, la seule histoire devrait être la leur, pour ce jour-là qui se lève sans pain.....

*

Je ne me suis pas trouvé le courage de rien distraire parmi ces lettres.

Celui qui les lira les comprendra. — Celle qui les a reçues a été la compagne dévouée, l'amie constante de notre ami. Bonne, intelligente, douce et un peu faible comme lui, — elle était bien le second qu'il fallait à l'âme féminine de Murger.

Ces lettres sont charmantes dans leur familiarité ; — nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'elles resteront comme un des meilleurs titres littéraires de Murger. Il est telle de ces pages qui, certes, n'étaient pas destinées à la publicité, qu'un Sainte-Beuve futur exhumera, encadrera, et qui prendra place parmi les plus curieuses de l'histoire des lettres et de l'art contemporain.

N'eût-il servi qu'à montrer le Murger épistolaire, notre livre eût eu sa raison d'être.

*

« Jeudi soir, août 1851.

« Je ne m'attendais pas à ce que mon chiffon de papier d'hier au soir obtiendrait une si prompte réponse. Vous êtes franche, madame, nous ne prendrons ni l'un ni l'autre cette route battue, bordée de niaiseries sentimentales et peu vraies qui conduit à l'inévitable *je vous adore* des amoureux vulgaires; — je vous dirais d'ailleurs que je suis amoureux de vous à la folie que vous n'en croiriez pas un mot ni moi non plus. — Mon amour-propre, que vous semblez craindre d'éperonner, n'a point pris le mors aux dents et s'est tenu paisible. Vous m'avez répondu et nous savons maintenant à quoi nous en tenir. Le jeu abattu des deux parts, il en résulte qu'il ne retourne de cœur ni d'un côté ni de l'autre; — voilà qui est parfait et de très-bon goût. Ceux qui vous ont dit, madame, avoir éprouvé des déceptions en voyant de près les écrivains où les poëtes ont eu raison. Pour la plupart du temps, les coulisses de la poésie sont, comme celles du théâtre, pleines de désenchantements. Néanmoins, madame, je me prêterai avec le plus grand plaisir à l'expérience que vous souhaitez, et j'attends avec impatience l'honneur de vous donner une représentation, me soumettant très-humblement, sans arrière-

pensée, au très-humble rôle qu'il plaira à votre curiosité de me faire jouer. Seulement, quand nous verrons-nous? Je pars demain matin en voyage, et ne reviendrai peut-être dans cette maison que pour déménager. Vous me dites que vous ne craignez de venir chez moi le soir qu'à cause du voisinage. En vérité il n'y a rien à craindre. Vos pieds, que j'ai aperçus, doivent être dans leur marche ouatés de silence, et un lièvre ne vous entendrait pas. Je m'aperçois que je viens de faire un madrigal de mirliton; excusez-moi. Si j'avais le plaisir de vous voir avant mon départ, j'aurais sans doute de notre causerie un agréable souvenir, et il se pourrait peut-être que, nous séparant, vous oublieriez ce proverbe si connu : Mon Dieu, que les hommes d'esprit sont bêtes!

« Veuillez agréer, madame, mes très-respectueuses salutations.

« Henry Murger. »

« Chère mignonne,

« Vous êtes bien silencieuse depuis deux jours. Vous m'aviez cependant fait espérer une réponse relativement à certaine question que je vous ai faite l'autre nuit. Est-ce qu'il est survenu un obstacle, depuis que nous nous sommes vus? Ne devez-vous plus être que ma voisine? Pour mon compte, je suis toujours, et plus que jamais, dans l'intention de signer le con-

trat dont je vous ai parlé. Donnez-moi, je vous prie, signe de vie. Votre silence m'inquiète. Vous m'avez dit, je le sais bien, que vous désiriez réfléchir : c'est un grand tort ! La réflexion est une ruse que l'esprit invente pour empêcher le cœur de suivre un bon mouvement. Dès qu'on a la force de lutter contre un sentiment, c'est qu'on ne l'éprouve pas sincèrement ! Encore une fois, chère, je vous offre mon cœur, fraîchement mis à neuf. Vous m'avez donné le denier à Dieu ; ne voudriez-vous plus emménager, et faudra-t-il que je remette écriteau ? A quoi donc me servira d'avoir fait redorer mes illusions ? Est-ce que vous avez déjà assez de votre *expérience ?* Et pensez-vous que je vous aie tout dit ? C'est à peine si j'ai commencé ! Tâchez donc de me venir voir cette nuit, et ne vous engagez pas trop pour la semaine prochaine ; *nous* sommes invités à une soirée, qui pourra être gaie.

« A vous — à toi,

« HENRY M.

« Dimanche matin, novembre 51. »

« J'aurais désiré vous parler ce soir — non point que j'aie beaucoup de choses à vous dire, — mais je voulais vous embrasser de mon mieux pour votre bon souvenir. Vous me demandez ce que je fais : ne vous l'a-t-elle point dit, cette petite clarté, que vous pouvez

voir briller dans la nuit? Depuis huit jours, ma vie s'éveille à l'heure où celle des autres s'endort : j'ignore la couleur du ciel, et tout ce qui se dit dans la ville aussi bien que tout ce qui s'y fait. J'ai mis mon cœur dans un tiroir et je vous en enverrai la clef, si vous le voulez. Le travail, chère mignonne, est la cause de mon silence; il n'y en a pas d'autre, entendez-vous, pas d'autre. Pourquoi supposer que je veuille rompre notre liaison? Où pourrais-je en trouver une plus agréable, et même plus douce? Si l'un de nous deux a pu éprouver quelque déception, — ne serait-ce pas vous plutôt ? Et sur cette chose que vous voulez bien appeler *votre beau rêve,* n'avez-vous déjà point vu la tache d'huile tombée de la lampe de Psyché? Je crois vous l'avoir dit déjà, et je vous le répète, je n'ai point de fatuité : c'est le vêtement des sots, et on aurait toutes les peines du monde à me faire croire que j'en suis un. Comme vous le voyez, ma dose de vanité n'est pas non plus bien grosse, — je ne m'exagère pas en quoi que ce soit. De loin, je ne suis pas grand'-chose; mais de près, vu à la loupe de l'intimité, je dois paraître encore moins. Vous êtes clairvoyante et peut-être l'aurez-vous remarqué. A proprement parler, ce qui manque à notre liaison, c'est un nom. Est-ce bien de l'amour? n'est-ce qu'une fantaisie? Plusieurs fois j'ai voulu vous faire expliquer; mais vous vous êtes maintenue dans la réticence, et, de mon côté, je me maintenais dans la réserve. Cependant, vous m'avez dit que vous m'aimiez, mais cet aveu même semblait

encore hérissé de *si* et de *mais;* bref, le sentiment encore anonyme que nous avons l'un pour l'autre n'a pas atteint le développement qui pourra nous faire connaître ce qui est ou n'est pas; et cela tient, je vous le répète, car c'est ma conviction, à ce que nous n'osons pas nous montrer ce que nous sommes l'un à l'autre. L'amour est un peu comme les créanciers : *ils viennent quand on parle d'eux.* En se disant que l'on s'aime, même sans le penser, on hâte le moment où on le pense sans le dire. C'est une dernière glace qui nous reste à rompre, et je sais un mot, un seul, qui la mettrait en morceaux; mais ce mot-là, vous hésitez à le dire. Cette timidité de vos lèvres votre plume la partage; — où j'aurais voulu voir « mon ami, » je trouve « mon voisin. » — Ah! mignonne, tu as l'esprit vif et charmant; — une loi harmonieuse semble régler les mouvements de ton être gracieux, et chacun de tes gestes est comme une cadence. Tes yeux savent à la fois provoquer et contenir. Ta main est douce à la lèvre, et ta lèvre est douce au baiser. Mais pourquoi ton cœur est-il comme une lettre enfermée dans trente-six enveloppes dont tu ne veux laisser décacheter que trente-cinq?

« Tu me parles de réciprocité, je te retourne ton ironie. Voilà comme ma lettre finit, je verrai comment ta prochaine commencera.

« A toi, HENRY.

« Mardi, la nuit.

P. S. La clef sur la porte toutes les nuits. »

« Janvier 52.

« C'est à mon tour à vous demander ce que vous devenez, mignonne.— Si vous étiez plus sérieusement ma maîtresse, je pourrais peut-être vous gronder de n'avoir pas même daigné répondre à la lettre que je vous ai adressée le jour où nous devions nous rencontrer pour aller au théâtre, — mais je n'en ai pas le droit. Ce que je suis pour vous, je l'ignore; une curiosité, sans doute, quelque chose à mettre sur une cheminée, si j'en avais les proportions. Quel que soit cependant le rang que vous m'assigniez dans vos fantaisies, je l'accepte. Si méchant qu'il soit, je me suis habitué à votre joli sourire, et son ironie a pour moi des caresses. Bref, sans y mettre plus de façons, je vous dirai que je commence à croire que mon cœur se met de la partie. C'est malgré moi, je vous le confesse, et je ne comprends guère comment ce pauvre invalide ait encore dessein d'aller faire la périlleuse campagne de l'amour. Comment allez-vous prendre ceci? En riant beaucoup sans doute, et peut-être en en faisant rire d'autres. Mais que m'importe cela? Voilà trois mois que nous nous connaissons. Notre première promenade a foulé les feuilles jaunies, et nous avons vu ensemble partir la première hirondelle: ensemble ne la verrons-nous pas revenir? C'est votre secret, mignonne. J'ai vu l'autre jour au café votre

amie, mademoiselle Demouy, je crois; elle a bien voulu me parler et a paru surprise du peu de fréquence de nos relations; à qui la faute?

« J'espère vous voir ce soir mardi. Je rentrerai de bonne heure; si vous étiez libre, entrez donc au café, j'y serai toute la soirée.

« A vous de la façon qu'il vous plaira.

« HENRY M.

« Mardi matin, avril 52. »

« Mars 1852.

« Chère mignonne,

« J'ai à vous voir pour vous parler sérieusement de choses sérieuses. Les pieds *toujours ouatés de silence*, venez donc cette nuit. Ne resteriez-vous qu'une demi-heure, venez, je vous en prie.

« Mieux qu'un amant.

« Ton ami,

« HENRY M.

« Mercredi soir. »

« Alger, 10 juillet 1853.

« Chère mignonne Naïs,

« Maintenant que me voici arrivé, combien je regrette que tu ne sois pas venue avec moi! Nous avons fait une traversée admirable, sauf les vingt dernières lieues, où l'on a eu un peu de mer, comme le jour où nous avons été visiter l'*Iéna*. Tu n'aurais pas été incommodée, j'en suis sûr. Pour moi, j'ai couché sur le pont enveloppé dans un caban, et si je n'ai pas dormi, ce n'est pas la mer qui m'en a empêché, mais une tristesse profonde. Je n'ai voulu me lier avec personne à bord, car je crains les liaisons de voyage qui enchaînent la liberté d'aller et venir où l'on veut. En arrivant, je suis descendu à un hôtel qui m'avait été indiqué par les Goncourt. Chambre et pension, cela coûte cinq francs par jour. La table est à peu de chose près la même que celle de Lyon, et ta petite gourmandise aurait trouvé là amplement de quoi choisir. La chambre d'où je t'écris donne sur la mer, et j'aperçois au loin toute la côte d'Afrique. En ce moment, un vapeur débarque de France, et machinalement, parmi les passagers qui descendent sur le quai, je regarde si tu n'arrives pas pour me rejoindre. Que fais-tu? à quoi penses-tu? Pour moi, voici l'emploi fidèle de mon temps. Mais d'abord, laisse-moi te

donner un prospectus abrégé de la ville d'Alger. La ville parisienne, qui est dans le bas n'a aucun caractère. Les deux belles rues Bab-a-Zoun et Bab-el-Oued sont de chétives rues Coquenard, mais ce qu'on ne saurait dire, c'est l'étrange animation qui y règne, le méli-mélo des costumes, le tohu-bohu de langages, de cris de toutes sortes; cependant, ce qui reste à la hauteur du rêve qu'on a pu en faire, un spectacle vraiment beau, c'est celui de la haute ville où se trouvent les quartiers maures et arabes. Quel plaisir tu aurais éprouvé à voir tout cela. C'est véritablement un coin de l'Orient, et le soir surtout, on se croirait en pleine *Mille et Une Nuits* à entendre dans ces rues sombres et étroites, escarpées comme des échelles de meunier, tous ces fredons de guitares et d'instruments étrangers, qui bourdonnent dans les caves des cafés maures et dans les habitations où l'on ne peut pas pénétrer. Il paraît décidément, d'après ce que j'en entends dire, que les femmes mauresques, sont de très-belles personnes. Mais celles-là qui sont jolies sont tenues sous des verrous turcs, les meilleurs verrous du monde pour garder les femmes : celles qu'on rencontre dans les rues m'ont paru d'assez sales haillons : quant aux créatures qui se destinent à la publicité, si tu avais des craintes, tu peux te tranquilliser, ma mignonne.

« Je suis arrivé le jour même où expirait le grand jeûne musulman. Aussi était-ce fête dans toute la ville, qui est livrée depuis trois jours au tout faire

des nègres, à leurs processions et à leurs danses singulières. Voici comment je passe mon temps : après le déjeuner, je me couche jusqu'à trois heures ; ensuite, je vais me baigner à une demi-lieue, et je prends du café dans une espèce de caravansérail où s'arrêtent les conducteurs d'ânes et de chameaux. Oh ! les jolis ânes. Et je reviens dîner. Après, je retourne courir la haute ville, courant d'un café à l'autre, écoutant les chansons avec accompagnement de castagnettes en fer ; tout cela coûte fort peu d'argent, car on a du café excellent à un sou la tasse.

« Je t'ai déjà acheté une paire de babouches en velours, avec ornements dorés, une calotte pareille, une belle ceinture de soie, un mouchoir semé d'or, un bracelet corail et filigrane, un collier pareil, un éventail mauresque qui est charmant, un flacon d'essence de rose.

« Je t'ai commandé une chemise de soie, avec des garnitures de rubans, c'est charmant. Selon ce qui me restera d'argent, je te rapporterai peut-être un collier et un bracelet de sequins. Mais, je n'ose promettre ; je te prendrai aussi quelques fantaisies pour donner à tes amies.

« Voilà le *Mérovée* qui chauffe, il faut que j'envoie ma lettre à bord. Adieu donc, chère petite fillette adorée. Merci bien de m'avoir laissé partir. J'ai vu et je verrai encore des choses belles et curieuses, cela me sera utile et nous profitera à nous deux. Avant de retourner à Paris avec l'argent que j'en attends, nous

pourrons faire encore un petit tour en France. Sois bien sage, ma mignonne. Au plus tard le 20, nous serons encore ensemble. Oh! que nos petites divisions sont peu de chose auprès de l'affection que j'ai pour toi, et de la seule impression que me cause ton souvenir. Adieu, adieu, ma petite fille, ne fais pas d'imprudence. Je vais aujourd'hui à deux lieues d'Alger, visiter le Jardin d'essai, je te ferai un bouquet de fleurs rares. Il me faudra bien encore une malle pour apporter toute ta petite cargaison.

« Rappelle-moi au souvenir de Delaunay et sa femme.

« Tu sais comme je t'embrasse.

« A toi,

« Henry M. »

« Alger, 15 juillet 1853.

« Chère mignonne Anaïs,

« Il y a deux jours, j'étais à soixante lieues d'Alger, à Boghar, sur les limites du désert le Sahara; je suis venu en toute hâte, espérant obtenir ma transposition de bâtiment, et partir aujourd'hui pour la France par la *ville de Bordeaux*, qui retourne à Cette. Mais ce navire n'appartient pas à la Cie Bazin, et la transpo-

sition n'est pas possible. J'ai voulu payer ma place (20 francs), mais alors je me suis de nouveau trouvé arrêté par la mesure de police, qui exige une dénonciation de départ trois jours à l'avance. Je ne puis donc revenir à Marseille que par le courrier du 20. Le 22, je te reverrai. Enfin!

« Maintenant, chère mignonne, laisse-moi te dire un peu ce que j'ai fait depuis que je t'ai écrit. Le lendemain de ce jour, je suis parti pour Blidah où je suis resté un jour. C'est là que tu aurais des orangers et des citronniers! J'ai cueilli pour toi un bouquet de petites roses de buisson, dont l'odeur est encore conservée à l'heure où j'écris. La ville elle-même, comme toutes les villes d'Afrique, au résumé, n'a rien d'agréable pour un passant; c'est une ville de garnison. De Blidah, je suis parti pour Médéah dans un omnibus traîné à six chevaux. J'étais dans la compagnie de mon maître d'hôtel d'Alger, qui avait affaire par là. Pour arriver à Médéah, il faut traverser une partie de la chaîne de l'Atlas et suivre pendant dix lieues une route taillée à vif dans la montagne, et qui surplombe à pic un abîme de cent pieds de profondeur. C'est un trajet épouvantable, et d'autant plus dangereux que les roches qui bordent et dominent le chemin sont d'une solidité douteuse, et qu'il en tombe souvent sur la route des blocs énormes. Si tu avais été là, chère mignonne, tu n'aurais pas voulu aller au delà du premier relais, car ces gorges de la Chiffa semblent à chaque instant

dire au voyageur qui les traverse : Tu n'iras pas plus loin. Pour moi, j'ai véritablement cru y rester deux ou trois fois. Arrivé à Médéah, qui est une ville toute française, j'ai rencontré un transporté, ami de Viard, que j'avais rencontré quelquefois à Paris. Installé dans le pays où il a fondé une usine, ce garçon m'a mis en relation avec les autorités du pays. C'est ainsi que j'ai pu assister à une noce juive où j'ai passé une partie de la nuit. J'étais là en pleines *Mille et Une Nuits*. On a soupé sur une terrasse, au clair de la lune, à la fumée de l'encens. La mariée était fille d'un des plus grands négociants du pays, aussi la fête était splendide. Je te rapporte un gâteau de ce festin biblique. Le lendemain, le chef du bureau arabe m'a donné un mulet et quatre spahis pour me conduire à Boghar, qui est situé à vingt lieues de Médéah en passant par des montagnes. Nous avons mis quinze heures à faire la route, car au milieu du chemin, l'orage nous a surpris et obligés à nous arrêter dans une tribu. On voulait me conduire jusqu'à ....., dernière limite des possessions françaises. Mais je n'ai pas voulu. L'impression que m'a causée le désert m'avait trop fait souffrir. J'ai cru réellement que j'étais perdu ; ce qui me prouve combien je t'aime, ma chérie, mon *aziza,* disent les Arabes, c'est que dans ce moment-là je n'ai pensé qu'à toi. Pendant toute cette nuit passée sous la tente, j'ai fait repasser dans ma mémoire toute notre vie écoulée, et je ne pouvais m'empêcher de pleurer comme un enfant.

Que faisais-tu pendant ce temps-là?... Ah! mignonne, que c'est loin l'endroit où je ne peux pas te voir! Si beau qu'il soit, qu'il est triste le pays où l'on est seul, et, depuis mon départ, que de fois j'ai déjà regretté d'être parti! Et toi aussi, peut-être m'en as-tu voulu de n'avoir pas renoncé à ce voyage. Mais nous allons nous revoir dans sept jours. Si tu veux me croire, nous retournerons vite à Paris. J'ai hâte de revoir notre intérieur et de recommencer notre bonne vie d'autrefois. Si, par bonne fortune, tu étais encore dans la compagnie où je t'ai laissée, rappelle-moi à son souvenir.

« Adieu, ma chérie. Je sais déjà toutes sortes de mots arabes, pour te dire que je t'aime dans la langue des *Mille et Une Nuits*.

« Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Ton ami,

« HENRY M. »

« Ma chère mignonne.

« Je sors à l'instant de chez Porcher; on avait envoyé l'argent hier, mais le chemin de fer avait refusé de le prendre. Je n'ai pu avoir que quatre-vingts francs. L'affaire du drame n'a pas eu de suite; c'était le directeur de la Gaîté qui l'avait fait redemander, mais

il s'en est tenu à sa première opinion. Je n'ai pu arriver à temps pour la *Revue*. Je continue à finir ma première partie, qu'on me prie de livrer avant mon départ; il faut, comme tu le comprends bien, que je retrouve de l'argent avant de revenir. Je fais demain une démarche dont je te parlerai après résultat. A bientôt, ma chère mignonne, n'aie pas de vilaines pensées, et tâche de ne pas trop t'ennuyer. Écris-moi ce dont tu auras besoin pour que je puisse te le rapporter, s'il y a moyen.

« Ton ami qui t'embrasse,

« HENRY MURGER.

« 13 septembre 54. »

« Ma chère mignonne,

« Il m'est impossible de revenir demain. Si, après le premier moment de contrariété passé, tu es un peu raisonnable, tu le comprendras comme moi. Je n'ai pas assez d'argent pour payer Antony et notre propriétaire; il faut donc profiter de ma présence à Paris pour trouver des ressources. Je vais être en relation peut-être tout à l'heure avec le *Constitutionnel*, et je demanderai une avance. Si cela ne réussit pas, il fau-

dra que je trouve ailleurs. D'un autre côté, j'ai à voir le directeur de l'Odéon pour notre drame, qu'il faut décidément placer. Hier, je me suis engagé pour le Vaudeville, pour livrer un acte de ma pièce le 15 octobre, et le reste au 1er novembre. Il faut donc, n'importe comment, assurer six semaines d'existence. Je me remue beaucoup, comprends bien la situation ; chère enfant, tout ceci est sérieux et doit être mis au-dessus des petits ennuis. Mon retour ne sera pas de beaucoup retardé. Demain, je t'écrirai encore pour te tenir au courant du bulletin du jour. Ce petit séjour, du reste, aura été profitable à ma santé. Je vais au bain tous les jours, et m'en trouve bien.

« Compliments à tout le monde.

« Je t'embrasse et t'aime,

« HENRY MURGER.

« 15 septembre 54. »

« 20 septembre 1854.

« Ma chère mignonne,

« J'ai attendu Houssaye au théâtre hier jusqu'à dix heures, et il n'est pas venu. J'ai appris que sa femme était très-malade, et peut-être ne passera-t-elle pas la

saison. — Je vais attendre Houssaye au sortir de la Bourse, pour savoir ce que je puis espérer de lui. Je viens d'écrire à Buloz pour lui faire part de ma situation, et tâcher sinon d'obtenir une nouvelle avance, au moins qu'il m'escompte mon mandat ; — d'un autre côté, je vais voir Michel Lévy, et tâcherai d'en tirer pied ou aile. — S'il y a quelque résultat ce soir, et que je puisse utilement retourner à Marlotte, je ne resterai pas ici à perdre un temps précieux. — Cependant j'ai travaillé aujourd'hui depuis neuf heures du matin. Sois certaine que je mettrai toute diligence à terminer l'affaire. — Il y a pour cela trop de raisons sérieuses, sans le désir que j'ai de ne pas t'inquiéter en prolongeant mon séjour.

« Je t'embrasse et je t'aime.

« Henry Murger.

« Vendredi. »

« Ma chère mignonne,

« Je viens d'assurer aujourd'hui pour la fin de ce mois les trois cents francs du billet de Saccault, et demain madame Porcher doit me remettre cent francs. Comme cela serait insuffisant pour payer Antony et donner de l'argent à Marchand, je vais tâcher d'avoir quelque chose de Michel Lévy sur mon volume des *Buveurs d'eau*. J'irai ce soir à une première représen-

tation de la Gaîté, où je verrai sans doute Millaud, et je verrai en même temps à faire une démarche.

« Demain, tu peux m'attendre par la voiture de six heures.

« A revoir, chère mignonne, ton ami qui t'embrasse,

« HENRY MURGER.

« 16 octobre 54. »

« Jeudi soir.

« Ma chère enfant.

« Deshayes vient de venir ; il m'a dit t'avoir vue plusieurs fois, et qu'il t'avait trouvée fort attristée. Bien qu'il se soit expliqué fort peu sur les causes de cette tristesse, j'ai cru comprendre qu'elle avait sa source dans la solitude momentanée à laquelle je m'étais condamné, espérant y trouver des facilités de travail que je n'ai malheureusement pas rencontrées. Si je ne t'ai pas écrit de revenir plus tôt, chère enfant, ce n'est pas faute de t'avoir désirée, car, encore une fois, je ne crois pas m'être encore ennuyé autant depuis que j'existe. Mais puisque tu étais à Paris, je voulais que tu profitasses au moins de quelques distractions pendant ton séjour.—J'ignorais à ce moment que madame Porcher n'avait pu te remettre qu'une somme insuffisante, même pour tes besoins, et c'est

avec chagrin que j'ai appris par Deshayes que tu étais sans argent. Pourquoi donc ne pas m'avoir écrit? Pourquoi donc ne pas être revenue, et comment veux-tu que je comprenne quelque chose à ce silence, surtout après une lettre de toi qui témoignait de tes bonnes dispositions à mon égard? Faut-il te le dire encore, et le croiras-tu, que tu m'es aussi chère qu'aux meilleurs jours de notre passé? et quelle étrange et douloureuse nécessité éprouves-tu donc à en douter aussi souvent? — Est-ce bien de toi-même, ou n'obéirais tu pas à de malveillantes suggestions? Si j'avais pu partir aujourd'hui, je serais déjà auprès de toi, car je ne veux pas que tu restes un jour de plus dans cette inquiétude; — mais les moyens d'aller à Paris me manquaient : je n'avais pas mon linge. *Demain, vendredi,* à six heures, je serai près de toi; attends-moi, ma chère fille. J'ai d'ailleurs d'importantes affaires à faire pour mon échéance. Nous repartirons le plus tôt possible, en emportant avec nous six semaines de tranquillité. Je ne puis pas t'en écrire plus long, quoique j'en aie le désir, mais j'ai été obligé de me reprendre à trois fois pour achever cette lettre. A demain, ma chère mignonne; sois toute prête pour venir dîner.

« Je t'embrasse et je t'aime bien.

« Henry Murger.

« 23 janvier 55. »

« Ma chère enfant,

« Je ne reçois pas de tes nouvelles, et je suis très-inquiet; quant à moi, si je ne t'ai pas écrit de nouveau, c'est que cela m'a été impossible pendant ces derniers jours. L'action du froid a endolori mes mains, qui sont devenues impropres à tout usage. Ce n'est pas sans peine que je t'écris aujourd'hui; je suis dans la période des mauvais jours; rien ne va, le travail moins que le reste; je crois ne pas encore m'être autant ennuyé depuis que je suis au monde; c'est comme si je rêvais au milieu d'un grand cataclysme. Je suis tourmenté par toutes sortes d'appréhensions que je ne puis vaincre; — mes embarras de fin de mois y sont pour beaucoup, et je ne sais comment j'en sortirai cette fois. — Et toi, que fais-tu? Comment vas-tu? Pourquoi ce long silence? — Ne vas-tu pas le rompre? Comme je serai forcé d'aller à Paris, attends mon arrivée, nous repartirons ensemble. Fais-moi savoir comment M. Vatel a pris ma lettre, et comment tu as été reçue chez madame Porcher. J'ai reçu une lettre de Royer, qui me rappelait le délai fixé; je lui écris en ce moment pour lui en demander un autre. — On m'a aussi rappelé de la *Revue* ma promesse pour le 15 février. Que de retards, mon Dieu! et dans quelle position nous voilà! J'en ai la tête perdue. Il n'y a que le travail pour sortir de là. — Mais pour bien travailler, il faudrait, je crois, renouveler l'atmosphère de notre

vie ; c'est à quoi je m'appliquerai à mon prochain voyage à Paris. — Écris-moi, chère enfant, vite et longuement.

« Je t'embrasse et je t'aime.

« Ton ami,

« HENRY MURGER.

« 24 janvier 55. »

« Ma chère mignonne,

« Je t'envoie mon petit butin. — Tu le porteras sans perdre une minute chez M. Heugel, rue Vivienne, à côté de Lévy. — Le lendemain, tu iras chez le même Lévy savoir s'il y a une réponse pour moi. — Tu la liras, et si elle indique que M. Heugel prend mes romances, tu iras chez lui, avec le reçu en blanc ci-joint que tu rempliras ainsi qu'il l'indiquera, selon les conditions ordinaires ; c'est cinquante francs par romance ; — mais comme il y en a une qui est faible — et qu'il faut de l'argent, tu prendras ce qu'on te donnera, tout en ayant l'air de supposer que c'est cinquante francs chaque. — Cet argent est destiné au billet Saccault qui sera présenté le 15. Tu feras prendre l'adresse et tu t'arrangeras pour payer avant protêt. — Tu auras jusqu'au lendemain. Mets un peu d'activité — et réponds-moi sur l'issue de l'affaire. — Je ne puis rai-

sonnablement, dans la situation actuelle, prendre un loyer de six cents francs, et puis je ne comprends pas que tu choisisses un appartement presque au bas de notre escalier ; — ce n'est plus déménager, c'est descendre. Nous avons assez de craintes pour le moment, ne semons donc pas de cette graine d'embarras qui fleurit tous les trois mois sous forme de loyer. — Va jusqu'à quatre cents francs, pas plus, — dussions-nous être un peu gênés. — Dans quelque temps, nous aurons, je l'espère, le moyen de nous montrer plus difficiles. En attendant, il faudra mettre une rallonge à ta patience, — et une à tes robes quand elles seront usées ; car l'horizon est d'un noir à faire de l'encre avec. Cependant le petit dialogue assez réussi que je viens d'avoir avec les muses m'a remonté le moral ; j'ai une fièvre de travail capable de m'en donner une autre. — J'ai secoué la boîte, et je vois qu'elle n'est pas vide. — Mais j'avais besoin de cette constatation ; car, à mes propres yeux, j'étais tombé plus que la rente en 48. — Reviens avant que l'argent de Lévy soit épuisé, car je ne pourrais pas t'en procurer d'autre. Je travaille moitié jour, moitié nuit. Je sens que la grande marée de copie approche. — Amuse-toi bien, et prudemment. — Marie Lalot m'abandonne (ma culotte aussi) ; je suis forcé de me moucher dans des feuilles de vigne. — Au reste, bon appétit, — un peu de gaieté — et plus de savon. — Je t'attends bientôt, et une lettre plus vite. Ton ami qui t'embrasse.

« H. M. »

Ici Murger a pris la patte de la chienne et lui a fait tracer ces lignes que je n'aurais eu garde de supprimer.

« *Ma chère maîtresse, il paraît que nous allons passer de bien mauvais temps. Mon maître parle de me supprimer la pâtée du matin et veut me louer à un berger, — pour que je gagne de l'argent. — Mais comme j'ai la réputation d'aimer les côtelettes, on ne voudra pas de moi pour garder les moutons. — Si vous trouvez un joli collier avec des diamants dans les prix de vingt-cinq sous, apportez-le-moi.*

« *Je vous embrasse.*

« Chienne Mirza.

« 14 mars 55. »

J'intercale sans autre hésitation la lettre suivante, bien qu'elle n'appartienne pas à cette série, parce qu'elle constate une fois de plus ce que je n'ai que trop de facilité à établir.

« Mon cher de Villemessant,

« Vous devez être très-mécontent de moi. Vous avez été fort obligeant, et je me suis montré fort inexact à tenir ma promesse. — Mais le cap du déménagement a été horriblement dur à doubler. — J'entre à peine

dans mon nouveau logement, et il y a déjà deux huissiers qui savent mon adresse. Néanmoins, je travaille cette nuit pour votre compte. Ne m'en veuillez pas trop, je ferai effort pour que vous n'ayez rien perdu à attendre.

« Votre très-dévoué,

« HENRY MURGER.

« 80, rue de Clichy, *à côté du Monument.*

« Avril 56. »

« Mai 56.

« M. Henry Murger et le chien Stoop prient madame Anaïs et sa patronne de leur faire l'honneur de venir dîner ce soir avec eux chez le père Latuile. Ils les attendront, et demandent une réponse pour savoir si l'on doit préparer le rôti et la pâtée.

« Compliments. »

« Ma chère enfant,

« J'ai vu hier soir Texier : — mon affaire au *Siècle* a dû passer en conseil ce jour. Peut-être aurai-je une réponse ce soir au ministère. Je viens de voir Salles ;

— il me certifie que c'est très-sérieusement que j'aurai mes 1500 francs. Cela ne peut tarder huit jours. — D'un autre côté, on m'a dit que de Calonne m'avait — ou allait me donner mon argent. — Au fond, ton petit jeu de cartes avait raison. Je dîne ce soir avec le frère d'Houssaye, — et vais de là à une première au Théâtre-Lyrique.

« A demain, peut-être ce soir, et bon espoir.

« HENRY. »

« Mignonne chérie,

« Je vous attends. — Achetez-moi deux mains de papier bleu grand format, à 28 sous, — chez le papetier de la rue Notre-Dame-de-Lorette; — 2° deux ou trois fromages de Mont-d'Or; — 3° le *Figaro* du jour de votre départ; — apportez-moi l'article de dimanche, et surtout votre gentillessse des bons jours. — Si vous avez grande envie de gibier, je crois qu'il serait prudent d'en apporter.

« Votre bien ami.

« H. M.

« Prenez une voiture à Fontainebleau.

« 20 janvier 58. »

« Ma chère enfant,

« J'étais partir aujourd'hui, à deux heures, lorsqu'en arrivant au *Moniteur* pour corriger mon feuilleton fait cette nuit, on m'a supplié d'en donner un pour dimanche, à cause d'un supplément. Tout le monde est trop charmant pour que je puisse refuser une chose que l'on me demande comme un service. Je vais donc de ce pas aller me coucher, pour faire un feuilleton cette nuit. Je l'enverrai à sept heures du matin à l'imprimerie, et je partirai par le train de huit heures. Je m'amuse en effet beaucoup à Paris ; je n'ai pas seulement pu voir une première représentation, et cinq fois par semaine je dîne à minuit ou à une heure du matin. Le dîner dont je t'ai parlé n'a pu avoir lieu encore, à cause du frère de Meyrargues qui est tombé malade. Il est certain que, si l'on ne me suspendait pas pendant trois ou quatre jours, je tomberais malade. Enfin, chère enfant, à demain ; j'arriverai pour déjeuner. Mon feuilleton commence à avoir du succès. — Le journal m'a fait donner mes entrées à l'Opéra. A quoi bon, pour le moment?

« Il paraît que tu n'avais pas assez d'encre dans ta plume, pour m'embrasser même sur le pied. — Ah! petite, petite!

« Ton ami, cependant.

« Henry.

« 30 octobre 58. »

« Je m'occupe à trouver de l'argent pour revenir à Marlotte.

« 5 février 59. »

« Ma chère mignonne est toujours, toujours, toujours la même. Elle sait pourtant bien que je ne pouvais revenir qu'à de certaines conditions, qui ne se sont pas encore rencontrées. Si elle s'ennuie, je m'ennuie, et surtout je m'ennuie après elle, comme cela ne m'était jamais arrivé. Cela tient-il aux vrais bons moments qu'elle m'a donnés pendant que j'ai été son hôte? C'est bien possible. Ce n'est qu'avant-hier que Lambert m'a livré son travail; j'ai promis de lire au Palais-Royal, cette semaine; je dois avoir une *prime*. Si je trouve 20 fr. avant cinq heures, j'irai passer la journée avec toi demain, — mais tu seras bien raisonnable d'attendre.

« Mille vraies tendresses.

« HENRY MURGER.

« Samedi, novembre 59. »

« Ma chère enfant,

« Je ne puis avoir d'argent que pour le commencement de la semaine prochaine.

« A toi,

« HENRY.

« 16 février 60. »

« Frascati-Hôtel. — Le Havre. — 5 h.

« Ma mignonne chérie,

« La marée a manqué. — Ce qui ne manque pas, c'est l'excellente affection que j'ai pour toi. — Cependant je te trompe ce soir — pour une *frégate de l'État*, sur laquelle on m'invite à prendre quelque chose. — Tout ce que j'y prendrai ne vaudra pas ce que je pourrais prendre, si j'étais dans notre petite chambre où on dort si mal, mais où on veillerait si bien, si tu ne dormais pas tant. — Je te rapporte un ananas en bas âge, il faudra lui donner à teter : cet arbuste est bien heureux.

« A toi, chère enfant bien-aimée, — et liberté complète jusqu'à dimanche MINUIT.

« HENRY MURGER.

« Ici une caisse pour les baisers.

« 9 mars 60. »

« Marlotte, 21 mai 1860.

« Ma chère enfant,

« Me voici encore en face de ma fenêtre, regardant ce tranquille paysage, aujourd'hui si joyeux qu'il me rend presque triste. Pourquoi cela? me demanderas-tu. Parce que je suis malade d'esprit et peut-être aussi de corps. Je suis vraiment fatigué, ma pauvre Anaïs, bien plus que tu ne le crois. Cependant je me sens disposé au travail, et j'ai fait à mon courage un rappel des classes antérieures;— mais j'ai bien besoin de toi pour m'aider dans cette lutte nouvelle. Si je devais, ici ou ailleurs, vivre sans toi, j'aimerais mieux mettre bas les armes tout de suite. Cette maison me paraît morte sans le bruit de tes pas, et machinalement je me penche sur la route à chaque voiture qui passe, pour

voir si quelque bonne inspiration ne t'amènera pas avant le jour convenu. Ah ma chère enfant, mon meilleur outil, c'est l'affection que j'ai pour toi : ne le cassons pas surtout, et reviens mercredi, demain si tu peux. Il n'y a rien de nouveau ici ; — les chiens sont en bonne santé, mais ont peu d'apparence : je crains qu'ils n'aient un peu pâti. — Notre cheminée est habitée de nouveau par une famille d'hirondelles, on dit que c'est bon signe : cela veut peut-être dire que nous aurons du feu pendant tout l'hiver.

« Il y a là, sur le buisson de la sablière, une fauvette à tête noire qui chante, qui chante, avec la gaieté d'un jeune poëte au bord d'une mansarde. — Sais-tu le secret de sa joie ? C'est qu'il fait beau temps et qu'elle a un voisinage amoureux. — Cette fauvette est dans le vrai comme tous les innocents. Je ne puis pas te la mettre sous enveloppe pour qu'elle te porte mes commissions d'amour, — mais tu trouveras quelques brins de l'aubépine qui fleurit sa branche. Adieu, chère mignonne bien-aimée, et au plus tard mercredi. Prends le train de 1 h. 45. — Tu auras l'avantage de profiter de l'omnibus de Fontainebleau à Marlotte qui ne coûte que 16 sous. — Voilà que je compte à présent. — Qu'est-ce qui m'a appris ? Ce n'est pas la fauvette de tout à l'heure.

« A toi encore et toujours.

« Henry. »

..... 1861.

« Ma chère mignonne,

« Je m'ennuie, je m'ennuie, à me pendre : les jours ont six mois et les nuits un an. Reviens vite, reviens; ramène-moi du beau temps, de la bonne humeur et un peu d'amour, s'il en reste.

« Je t'attends demain mardi.

« A toi et tout à toi.

« HENRY. »

« 6 janvier 1861.

« Si je ne vous ai point été voir, ma chère mignonne, ne soyez point fâchée après moi; c'est que j'ai bien du tracas, et que je ne tenais point à vous montrer ma maussade figure. Dans ce moment un emportement, un mot dur de vous me causerait plus de chagrin qu'à aucune époque. J'ai votre image dans ma pensée, je la fais sourire et cela m'aide un peu à supporter mes ennuis qui sont très-vifs, et que je n'aurais peut-être pas le courage de supporter, si je ne vous avais; tout cela heureusement va finir. Je vous verrai toujours ce soir, à quelque heure que ce soit, et je resterai chez vous. Envoyez-moi une chemise et un mouchoir : il faut que j'aille en courses.

« A toi de tout mon cœur. »

. . . .

. . . .

A ces lettres, il manque le post-scriptum.

Voici les trois lignes que Murger — on lui avait à ce moment défendu de parler — écrivit au crayon sur un carnet à l'ami qui venait le chercher pour sa translation à l'hôpital Dubois :

« Ricord et les autres d'avis d'aller à la maison « Dubois. J'aurais mieux aimé Saint-Louis. On est « plus chez soi là-bas. Enfin !... »

On est plus CHEZ SOI *dans cet hospice que dans cet autre!*

Quelle péroraison pourrait remplacer celle-là ?

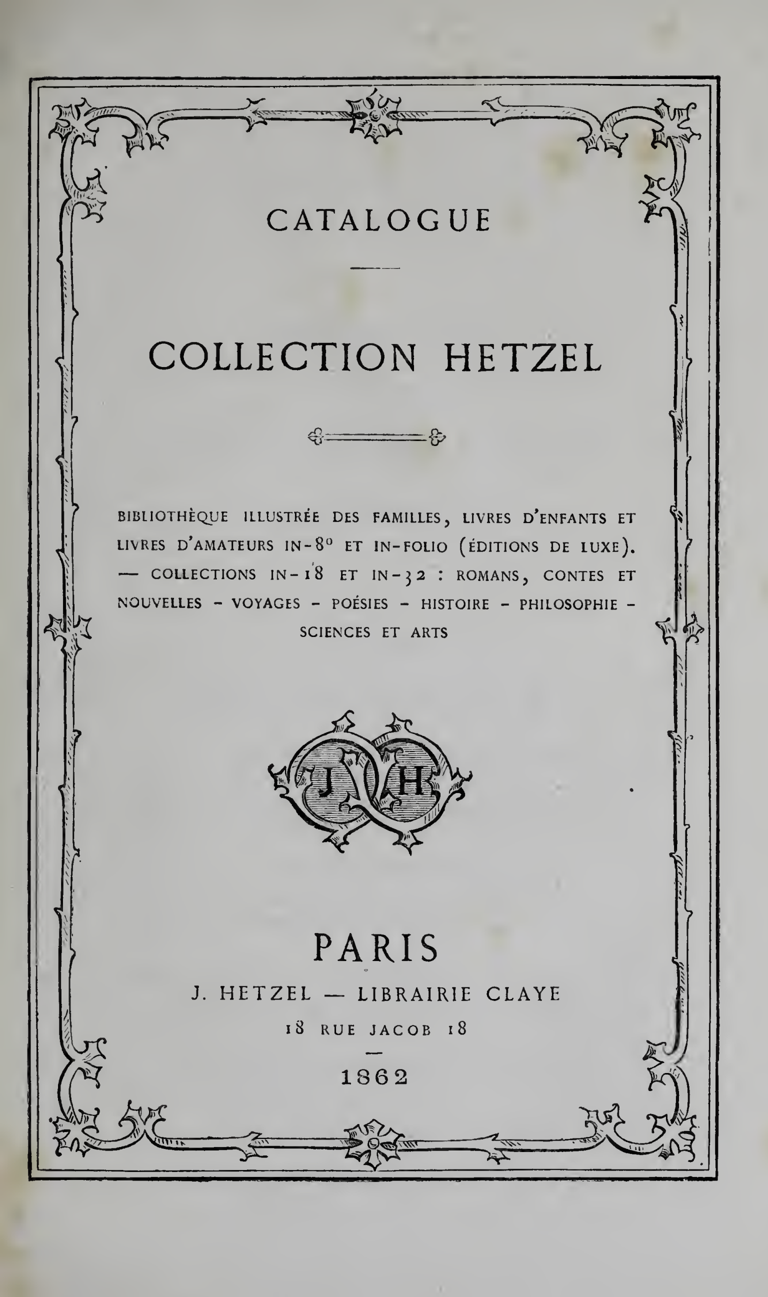
FIN.

TABLE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



CATALOGUE

COLLECTION HETZEL

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES FAMILLES, LIVRES D'ENFANTS ET LIVRES D'AMATEURS IN-8° ET IN-FOLIO (ÉDITIONS DE LUXE). — COLLECTIONS IN-18 ET IN-32 : ROMANS, CONTES ET NOUVELLES - VOYAGES - POÉSIES - HISTOIRE - PHILOSOPHIE - SCIENCES ET ARTS

PARIS
J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE
18 RUE JACOB 18

1862

COLLECTION HETZEL

BIBLIOTHÈQUE

ILLUSTRÉE

DES FAMILLES

Reliure à des prix modérés.

1re Série

HETZEL ET DIDOT FRÈRES ET FILS

LES CONTES DE PERRAULT illustrés par GUSTAVE DORÉ. In-folio. Riche reliure anglaise. . . . . . 70 fr.

LES ENFANTS (*le Livre des Mères*), par VICTOR HUGO, illustrés par FROMENT . . . . 15 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE, riche édition illustrée par GOBERT et FROMENT. — *Ouvrage couronné par l'Académie.* — 2e édition. In-8°. Broché. . . . . 10 fr.

PICCIOLA, par XAVIER SAINTINE, illustrée par FLAMENG. 10 fr.

RÉCITS ENFANTINS, par EUG. MULLER, illustrés par FLAMENG . . . . 10 fr.

LES BÉBÉS, par le comte DE GRAMONT, illustrés par OSCAR PLETSCH. . . . . 10 fr.

2e Série

HETZEL ET HACHETTE

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS. Texte par Ch. Nodier, George Sand, Balzac, Léon Gozlan, Alph. Karr, P.-J. Stahl, Octave Feuillet, Émile de Labédollière, Alfred et Paul de Musset, Jules Janin, Alex. Dumas. Vignettes par Tony Johannot, Bertall, Lorentz, Laville, Meissonier. 4 séries ornées de 100 vignettes chacune. La série. . . . 10 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par Charles Nodier, illustré de 10 belles gravures sur acier par Tony Johannot. Grand in-8°. Broché. . . . . . . 10 fr.

LE RENARD, DE GŒTHE, trad. par E. Grenier, illust. de 60 belles gravures par Kaulbach. Grand in-8°. 10 fr.

LES ROMANS CHAMPÊTRES, par George Sand. 2 v. in-8° illustrés. Chaque volume. . . . . 10 fr.

EN PRÉPARATION POUR 1863 ET 1864

3e Série

J. HETZEL — LIBRAIRIE J. CLAYE

RUE JACOB 18

CONTES CHOISIS. — LES MILLE ET UNE NUITS, illustrées par G. Doré, format du *Perrault*. 1 vol. » fr.

LES FABLES DE FLORIAN, illustrées par G. Doré, format du *Perrault*. . . . . » fr.

LES CONTES DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ. In-8°. . . . . 10 fr.

LE THÉATRE DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ. In-8°. . . . . 10 fr.

LES AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par A. DE BRÉHAT. In-8° . . . . 10 fr.

LA VIE DES FLEURS ET DES FRUITS, par EUGÈNE NOEL. In-8°. . . . . 10 fr.

HISTOIRE D'UN GALOPIN, par A. DE BRÉHAT. . . » fr.

LA BELLE PETITE PRINCESSE ILSÉE. Traduit et imité de l'allemand, par J. STAHL, vignettes par FROMENT . . . . 10 fr.

ROBINSON SUISSE, traduit et revu par EUGÈNE MULLER. 10 fr.

LE LA FONTAINE DES ENFANTS. 100 fables choisies dans les œuvres des fabulistes de tous les temps et de tous les pays, à l'usage de l'enfance. 40 vignettes. » fr.

LA VIE DES COLLÉGIENS, par BERTALL. . . . . . 10 fr.

LA VIE DES ENFANTS. 40 vignettes par FROMENT. . 10 fr.

LE BEAU PÉCOPIN, par V. HUGO. Édition illustrée. » fr.

RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES NOUVELLES

ET RÉIMPRESSIONS DE GRANDS OUVRAGES ÉPUISÉS

LES NOUVEAUX PARISIENS. Publié sous la direction de P.-J. STAHL; 200 vignettes inédites de GAVARNI. . . . . » fr.

GAVARNI. Œuvres choisies; 4 séries, 40 fr. Chacune 10 fr.

*

HISTOIRE DE PARIS ILLUSTRÉE, avec tous les changements nécessités par les transformations du Paris actuel, par Théophile Lavallée . . . . 10 fr.

LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES, le chef-d'œuvre de Grandville. Études de mœurs contemporaines, publiées sous la direct. de P.-J. Stahl. — 2 séries formant chacune 1 volume. — Chaque volume renfermant 100 grands sujets et un grand nombre de vignettes. — 2 vol. . . . . 30 fr.

WERTHER, traduit par P. Leroux, avec une préface de George Sand, et précédé d'une histoire de Gœthe. 10 gravures à l'eau-forte (chef-d'œuvre de Tony Johannot sur acier) . . . . 10 fr.

VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, par Alfred de Musset et P.-J. Stahl. 100 superbes gravures sur bois, le chef-d'œuvre de Tony Johannot. . . . . 10 fr.

Ces ouvrages, chefs-d'œuvre de Grandville et de Tony Johannot, depuis longtemps épuisés, vont reparaître complets en éditions de très-grand luxe. Les éditions à 20 centimes la livraison n'ont jamais donné que la moitié des vignettes des grandes éditions primitives.

ANTONIELLA, roman inédit de Lamartine. . . . . . 10 fr.

MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE, par L. Baude. In-18. Prix . . . . 3 fr.

PARIS MARIÉ. Philosophie de la vie conjugale, par H. de Balzac, commentée par Gavarni. 1 vol. . . 3 fr.

PARIS DANS L'EAU, par Eugène Briffault. 120 vignettes par Bertall. 1 vol. . . . . 3 fr.

PARIS A TABLE, par Eugène Briffault, illustré par Bertall. 1 vol. . . . . 3 fr.

HETZEL ET HACHETTE (IN-18)

à 3 fr. 50 c.

LA MORALE UNIVERSELLE, choix de Maximes tirées des moralistes de tous les pays et constituant, pour chaque nation, l'esprit de ses meilleurs écrivains.

L'Esprit des Anglais. . . . . 1 vol.
L'Esprit des Italiens . . . . 1 vol.
L'Esprit des Espagnols . . . . 1 vol.
L'Esprit des Orientaux . . . . 1 vol.
L'Esprit des Latins . . . . 1 vol.
L'Esprit des Grecs . . . . 1 vol.
L'Esprit des Allemands . . . . 1 vol.
L'Esprit des Français modernes (*sous presse*). . 1 vol.

LA VIE DES ANIMAUX, Histoire naturelle anecdotique et biographique des animaux, par le docteur Jonathan Franklin. Ouvrage entièrement inédit, recueilli, mis en ordre, revu et traduit par M. Alph. Esquiros.

Mammifères. . . . . 2 vol.
Oiseaux. 1 vol.
Reptiles . . . . 1 vol.
Le Monde des eaux . . . . 1 vol.
Le Monde des métamorphoses. . . . . 1 vol.
Le Monde microscopique (*sous presse*). . . . . 1 vol.
La Vie des Plantes (*sous presse*). . . . . 1 vol.
La Terre avant l'Homme (*sous presse*) . . . . . 1 vol.

ÉMILE BOSQUET. — Louise Meunier . . . . 1 vol.
ALFRED DE BRÉHAT. — Histoires d'amour (Scènes mexicaines) . . . . 1 vol.
COLOMBEY. — Les Causes gaies. . . . . 1 vol.
—— L'Esprit au Théatre . . . . 1 vol.

HETZEL ET LÉVY (IN-18)

à 3 francs.

BELLOY (Marquis de). — Les Toqués . . . . 1 vol.

CHAMFORT (édition Stahl). — Deuxième édition, précédée de l'Histoire de Chamfort, par Stahl, contenant les Pensées, Maximes, Anecdotes et Dialogues, augmentée de Pensées et Fragments complétement inédits, suivie des Lettres de Mirabeau à Chamfort, la seule qui soit accompagnée d'un Index alphabétique pour chaque Pensée, Anecdote ou Fragment.

COLOMBEY. — Histoire anecdotique du Duel dans tous les temps et dans tous les pays (2e édit.). 1 vol.

PAUL DELTUF. — Mademoiselle Fruchet. . . . . . 1 vol.

—— Adrienne . . . . 1 vol.

ERCKMANN-CHATRIAN. — Contes de la Montagne. 1 vol.

—— Maitre Daniel Rock . . . . 1 vol.

E. FORGUES. — Une Parque (traduit de l'anglais). . 1 vol.

ARNOULD FREMY. — Journal d'une Jeune Fille pauvre. 1 vol.

BENJAMIN GASTINEAU. — Les Amours de Mirabeau et de la marquise de Monnier, suivies de Lettres choisies de Mirabeau et de la marquise . . . . 1 vol.

—— Les Femmes, les Romans et les Moeurs en Algérie. 1 vol.

ÉDOUARD GRENIER. — Poëmes dramatiques. . . . 1 vol.

F. HUET. — Histoire de Bordas-Demoulin . . . . . 1 vol.

DE JANCIGNY. — Histoire de l'Inde ancienne et moderne. 1 vol.

—— Un Mandarin a Paris. . . . . 1 vol.

JULIETTE LAMBER. — Mon Village. . . . . 1 vol.
THÉOPHILE LAVALLÉE. — Jean Sans-Peur, scènes historiques. . . . . 1 vol.
MANÉ-THÉCEL-PHARÈS.—Histoires d'il y a 20 ans. 1 vol.
MARC MONNIER.—Garibaldi.— Conquête des Deux-Siciles. . . . . 1 vol.
NEFFTZER et IMMERMANN. — La Blonde Lisbeth. 1 vol.
PAUL PERRET. — Mademoiselle du Plessé. . . . . 1 vol.
GEORGE SAND. — Théatre complet. . . . . 3 vol.
—— Constance Verrier. . . . . 1 vol.
—— Les Amours de l'Age d'or. . . . . 1 vol.
AURÉLIEN SCHOLL.—Histoire d'un Premier Amour. 1 vol.
THIERS. — Histoire de Law . . . . 1 vol.
LOUIS ULBACH. — M. et Mme Fernel (5e édition). 1 vol.
CLAUDE VIGNON. — Jeanne de Mauguet . . . . . 1 vol.
AUGUSTE VILLEMOT. — La Vie a Paris, avec une Étude sur l'Esprit en France, par P.-J. Stahl. 2 vol.

HETZEL ET LÉVY (IN-32 DIAMANT)

à 1 franc.

ÉMILE AUGIER. — Théatre complet. . . . . 6 vol.
M.-JOSEPH AYCARD. — Le Diamant de famille. . . 4 vol.
—— Les Gentlemen de grand chemin. . . . . 2 vol.
J. BAISSAC. — La Femme dans les temps anciens . . 1 vol.
—— La Femme dans les temps modernes . . . . . . 1 vol.
DE BALZAC. — Les Femmes. . . . . 1 vol.
—— Maximes et Pensées. . . . . 1 vol.
ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.— Histoire de la Mode en France . . . . 1 vol.

HENRY MONNIER. — Comédies bourgeoises. . . . . 1 vol.
—— Les Petites Gens. . . . . 1 vol.
—— Scènes Parisiennes . . . . 1 vol.
—— Croquis a la plume. . . . . 1 vol.
—— Galerie d'Originaux. . . . . 1 vol.
—— Les Bourgeois aux champs. . . . . 1 vol.
MONSELET. — La Cuisinière poétique . . . . 1 vol.
—— Musée secret de Paris . . . . 1 vol.
A. DE MUSSET. — Mimi Pinson. . . . . 1 vol.
EUGÈNE NOEL. — La Vie des Fleurs et des Fruits. 1 vol.
—— Rabelais. 1 vol.
L. RATISBONNE. — Au Printemps de la vie . . . . 1 vol.
P.-J. STAHL. — Les Bijoux parlants. . . . . 1 vol.
—— L'Esprit des Femmes (6e édition). . . . . 1 vol.
—— Histoire d'un Prince (4e édition). . . . . 1 vol.
—— Théorie de l'Amour et de la Jalousie (3e édit.). 1 vol.
—— L'Esprit de Voltaire . . . . 1 vol.
ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL. — Voyage ou il vous plaira (10e édition). . . . . 1 vol.
L. ULBACH. — L'Homme aux cinq louis d'or. . . . . 2 vol.

HETZEL ET DENTU (IN-18)

à 3 francs.

ANDERSEN. — Contes nouveaux. . . . . 1 vol.
ASSOLLANT. — Aventures de Karl Brunner. . . . 1 vol.
A. DE BERNARD. — Les Frais de la Guerre. . . . 1 vol.
—— Pauvre Matthieu. . . . . 1 vol.
—— Les Stations d'un Touriste. . . . . 1 vol.
VICTOR BORIE. — L'Année rustique. . . . . 1 vol.
ALFRED DE BRÉHAT.— Les Petits Romans (2e édit.). 1 vol.
—— Les Jeunes Amours (2e édition). . . . . 1 vol.
—— Un Drame a Calcutta . . . . 1 vol.
CARLETON et DE WAILLY. — Romans champêtres Irlandais. . . . . 1 vol.
WILKIE COLLINS & FORGUES.—La Femme en blanc. 2 vol.
COLOMBEY. — Les Originaux de la dernière heure. 1 vol.
DELMAS. — Voyages du *Fire-fly*. . . . . 1 vol.
DELTUF. — Jacqueline Voisin. . . . . 1 vol.
DEQUET. — Clarisse. . . . . 1 vol.
—— (Abeille. in-32. 1 volume. Prix : 1 fr.) . . . . 1 vol.
ERCKMANN-CHATRIAN. — Le Fou Yégof. . . . . . 1 vol.
ESQUIROS.—L'Angleterre et la Vie anglaise (2e sér.). 1 vol.
ARNOULD FREMY. — Les Amants d'aujourd'hui . . 1 vol.
—— Les Femmes mariées. . . . . 1 vol.
—— Joséphin le Bossu . . . . 1 vol.
GLEEVES. — Comédies parisiennes. . . . . 1 vol.
LÉON GOZLAN. — La Folle du numéro 16. . . . . 1 vol.
—— Le Vampire du Val de Grace . . . . 1 vol.
J. JANIN. — La Fin d'un Monde . . . . 1 vol.
CH. JOBEY. — L'Amour d'une Blanche. . . . . . . 1 vol.

LARDIN ET MIE D'AGHONNE. — Le Premier Amour d'une Jeune Fille. . . . . 1 vol.
JEAN MACÉ. — Histoire d'une Bouchée de Pain (3e édition) . . . . 1 vol.
MULLER. — Madame Claude (2e édition) . . . . . . 1 vol.
JUSTE OLIVIER. — Le Batelier de Clarens. . . . 2 vol.
ADRIEN PAUL. — Blanche Mortimer. . . . . 1 vol.
—— Une Dette de Jeu . . . . 1 vol.
PAUL PERRET. — Légendes amoureuses de l'Italie. In-32. Prix : 1 fr. . . . . 1 vol.
LAURENT PICHAT. — Le Secret de Polichinelle. . 1 vol.
P.-J.-PROUDHON. — La Paix et la Guerre (3e éd.). 2 vol.
—— Théorie de l'Impôt. . . . . 1 vol.
TOURGUENEF. — Une Nichée de Genstilshommes. . 1 vol.
ULBACH. — Histoire d'une Mère. . . . . 1 vol.
—— Le Mari d'Antoinette. . . . . 1 vol.
DE VALOIS. — Le Mexique, la Havane. . . . . . . 1 vol.
P. VIALON. — L'Homme au Chien muet. . . . . . . 1 vol.
CLAUDE VIGNON. — Récits de la Vie réelle . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION (même Collection) :

ACCOYER SPOLL. — L'Esprit de Mme de Girardin. 1 vol.
BERTRAND. — Les Mémoires d'un Mormon. . . . . 1 vol.
DE BRÉHAT. — Les Chemins de la Fortune . . . . 1 vol.
BULWER-DEROSNE. — Le Jour et la Nuit . . . . 1 vol.
DE CHERVILLE. — Histoire d'un Chien de chasse. . 1 vol.
COLOMBEY. — L'Esprit des Voleurs. . . . . 1 vol.
PAUL PERRET. — Dame Fortune . . . . 1 vol.
GEORGE SAND. — Variétés littéraires . . . . . 2 vol.
CLAUDE VIGNON. — Victoire Normand . . . . . . 1 vol.
GRISIER. — Le Duel (in-8o). . . . . 1 vol.

HETZEL CHEZ PAGNERRE (IN-18)

à 3 francs.

GAUTHIER. — Histoire de l'Art dramatique en France depuis 20 ans . . . . 6 vol.
LARCHER et JULIEN. — Ce qu'on a dit du Mariage. 1 vol.
—— Les Femmes jugées par les bonnes langues. . . 1 vol.
—— Les Hommes jugés par les Femmes . . . . 1 vol.
LARCHER et MARTIN. — Les Femmes jugées par les méchantes langues . . . . 1 vol.
—— Les Femmes peintes par elles-mêmes. . . . . . 1 vol.
—— Le Mal que les Poètes ont dit des Femmes . . 1 vol.
P. J. MARTIN.—Petites tribulations de la Vie humaine. 1 vol.
—— Les Bonnes Bêtises. . . . . 1 vol.
—— L'Esprit de tout le monde . . . . 1 vol.
RUFFINI. — Le docteur Antonio. . . . . 1 vol.
VIARD. — Les Mille Joies de la Vie humaine. . . . 1 vol.

VICTOR HUGO (ŒUVRES COMPLÈTES)

Édition Hetzel et Houssiaux. In-8°, 20 volumes. . . . 100 fr.
Édition Hetzel et Marescq, illustrée, 20 cent. la livr.
Édition Hetzel et Hachette, 20 vol. in-18. . . . . . 20 fr.
La Légende des Siècles, 2 volumes. . . . . 15 fr.
OEUVRES COMPLÈTES, in-18 (édition Hachette).
20 volumes à . . . . 3 f. 50

J. HETZEL — LIBRAIRIE J. CLAYE — 18 RUE JACOB

En vente ou en préparation :

ALFRED ASSOLLANT. — Un Roman nouveau. . . . 1 vol.
AUDEVAL. — Les Demi-Dots. . . . . 1 vol.
M[is] DE BELLOY. — Théatre inédit de l'Arioste. . . 1 vol.
BRIARD. — La Terre chaude. — Scènes de la Vie mexicaine . . . . 1 vol.
CHAMPFLEURY. — Le Violon de Faïence. . . . . . 1 vol.
DURANTY. — La Cause du beau Guillaume . . . . . 1 vol.
FORGUES. — Elsie Venner . . . . 1 vol.
—— Bohèmes et Fous. . . . . 1 vol.
ECKMANN-CHATRIAN. — Contes nouveaux. . . . 1 vol.
LAMARTINE. — Antoniella . . . . 1 vol.
EUGÈNE LATAYE. — La Conquête d'une Ame. . . . 1 vol.
HENRY MARET. — Le Tour du Monde parisien. . . 1 vol.
NEFFTZER ET DOLFUS. — Nouvelles allemandes. 1 vol.
NORTH PRATH. — Lady Isabel. . . . . 1 vol.
PAULIN PARIS. — Garin le Lohérain . . . . 1 vol.
LAURENT PICHAT. — Les Poètes de combat. . . . 1 vol.
EDGARD POE. — Contes inédits. . . . . 1 vol.
ADRIEN ROBERT. — La Princesse Sophie . . . . . 1 vol.
AURÉLIEN SCHOLL. — Aventures romanesques. . . 1 vol.
—— Les Amours de Théatre. . . . . 1 vol.
P.-J. STAHL. — Bonnes Fortunes parisiennes. . . . 1 vol.
—— Petit Dictionnaire des Vices et des Vertus des Femmes . . . . 1 vol.
—— Voyages humoristiques de Paris a Spa, en passant par Strasbourg et le Rhin. . . . . . . 1 vol.
—— Bêtes et Gens. . . . . 1 vol.
—— Critiques littéraires. . . . . 1 vol.
TROIS BUVEURS D'EAU. — Histoire de Murger. . 1 vol.
ALEXANDRE WEIL. — L'Amour allemand. . . . . . 1 vol.
TOURGUENEF. — Dernières nouvelles. . . . . . . 1 vol.
CLAUDE VIGNON. — Un Drame en province. . . . 1 vol.
VICTOR HUGO. — Toutes les poésies. Édition de bibliophile sur vélin vergé. In-18. Le volume. . 5 fr.
WILKIE COLLINS ET FORGUES. — Sans Nom. . . 2 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

PARIS — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7